



POUR elle

J.L. MAC

*Aimée*

JUSQU'À TOI - 3



Passion intense

J.L.  
MAC

JUSQU'À TOI – 3

Aimée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anaïs Goacolou*



J.L. MAC

# Aimée

## Jusqu'à toi – 3

Collection : Passion intense  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anaïs Goacolou

© J.L. Mac, 2014  
Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2016  
Dépôt légal : décembre 2015

ISBN numérique : 9782290085714  
ISBN du pdf web : 9782290085721

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290087701

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Pour la première fois de sa vie, Jo a tout pour être heureuse : elle possède sa propre librairie, elle a fait la paix avec son passé et elle a trouvé l'amour. Cette réussite, elle la doit à l'énigmatique Damon, l'homme qui lui a appris ce qu'était le désir et qu'elle s'apprête d'ailleurs à épouser. Pourtant, l'avenir de son couple reste terriblement fragile. En effet, lorsque Jo découvre la vérité sur la famille de Damon, que lui-même ignore, elle est terriblement bouleversée. Alors qu'elle frôle un bonheur tant espéré, est-elle prête à tout perdre, voire à briser pour toujours celui qu'elle aime ?

**Biographie de l'auteur :**

Originaire du Texas, où elle réside, J.L. Mac est l'auteur de romances contemporaines et érotiques à la fois graves et sensuelles. La série Jusqu'à toi en est le parfait exemple.

Couverture : Victoria Davies © Trevillion Images

© J.L. Mac, 2014

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2016

***Du même auteur aux Éditions J'ai lu***

JUSQU'À TOI

1 – Altérée

N° 10994

2 – Délivrée

N° 11168

*Pour Jo et Damon.  
Pour ce qu'ils représentent.  
Pour ce dont nous rêvons tous.*

# Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Remerciements](#)

[Prologue](#)

[Beverly Wynona Davis, dite Noni 17 janvier 1979](#)

[Chapitre 1](#)

[Jo – Reconstruction Octobre 2012](#)

[Chapitre 2](#)

[Plénitude](#)

[Chapitre 3](#)

[Un poids partagé](#)

[Chapitre 4](#)

[Refuge](#)

[Chapitre 5](#)

[Réunion de famille](#)

[Chapitre 6](#)

[Petite douleur](#)

[Chapitre 7](#)

[L'heure de vérité](#)

[Chapitre 8](#)

[J'essaierai](#)

## Chapitre 9

Un bâtiment en feu

## Chapitre 10

Ça roule !

## Chapitre 11

Encore en miettes

## Chapitre 12

Couleur morve

## Chapitre 13

Urgence

## Chapitre 14

Bébéland

## Chapitre 15

Envies

## Chapitre 16

Cauchemar

## Chapitre 17

Libre

## Épilogue

Trois mois plus tard



## Remerciements

Par où commencer ? Je peine à croire qu'il y a moins de deux ans l'histoire de Jo et Damon soit née pendant les encombrements de la circulation en haute saison. En l'espace d'un an, je suis devenue une auteure best-seller, je me suis fait des amis et j'en ai perdu quelques-uns, j'ai divorcé et retrouvé l'amour, j'ai déménagé, j'ai ri, j'ai – beaucoup – pleuré, mais je n'ai jamais été livrée à moi-même pendant toute cette période.

Tant de membres de ma famille, amis, blogueurs et lecteurs ont partagé ce voyage de folie avec moi. Je ne pourrai jamais vous exprimer assez ma gratitude pour votre soutien, votre honnêteté, votre enthousiasme et vos coups de pied aux fesses de temps en temps – j'en avais besoin.

Avant tout, je dois remercier mon éditrice free-lance, Erin Roth. La voix de la raison quand j'étais irrationnelle. Merci d'avoir autant travaillé, de ne rien avoir lâché, de n'avoir accepté que le meilleur de moi. Merci pour tes capacités extraordinaires. Tu es un atout inestimable pour mes livres. Sans toi, je serais perdue.

Je dois chanter les louanges de mon amie et graphiste ultra-douée, Robin Harper. Ton talent, ta vision et ton goût concernant les couvertures de mes livres sont sans pareils. Je ne peux te remercier assez pour ton travail et tes mots gentils. J'ai toujours une affection toute particulière pour toi.

À Christine Estevez, reine des tournées des blogs et des *cover reveals*, tu es un modèle d'efficacité. Je t'envie. Merci de t'être autant acharnée et montrée aussi volontaire pour chaque couverture à dévoiler et chaque tournée des blogs. Je mettrai toujours mes livres entre tes mains pour la promotion, en toute confiance. Au nom de tous les auteurs pour qui tu travailles, merci.

Heather Halloran ! Ma chère amie et blogueuse, tu m'en apprends chaque jour un peu plus sur la résilience. Tu as un œil exceptionnel pour repérer une histoire qui tient la route, ainsi que le cran de dire quand c'est mauvais. Merci d'être toi, merci pour les insultes régulières qui me font sourire, même quand je n'en ai pas envie. Je t'adore.

Angela McLaurin, mon amie du Sud, maquettiste talentueuse ! Merci de rendre mes livres aussi jolis ! Tu es la seule maquettiste à qui je puisse confier mes œuvres. Une vraie fée. Je sais qu'avec toi dans mon arsenal de professionnels de l'édition, je suis entre de bonnes mains.

Je dois remercier mon agent, Marisa Corvisiero, pour son instinct exceptionnel. Merci d'avoir cru en mes livres. Ta ténacité et ton ambition feraient des envieux. Merci d'avoir travaillé pour que le monde puisse avoir l'occasion de croiser mes textes.

Si étrange que cela puisse paraître, je dois remercier la vie d'être tellement imprévisible et complètement impossible. Ce n'est que par l'échec que j'apprends à apprécier la vraie saveur du succès.

Mes remerciements vont aussi à mes enfants, à ma famille et à mon mari. Vous supportez mes folies au quotidien, ce que rien ne peut expliquer, à part votre amour pour moi.

Enfin, je veux remercier mes lecteurs de s'intéresser aux histoires que j'invente. C'est grâce à vous que mes personnages prennent vie.

# Prologue

**Beverly Wynona Davis, dite Noni**

**17 janvier 1979**

J'ai essayé. J'ai vraiment essayé. Je croyais qu'il me distrairait de ma vie et j'espérais lui suffire, mais je me trompais. J'étais naïve. Je dois l'être encore, d'ailleurs.

Mes parents me tueraient s'ils savaient ce que je suis devenue à Las Vegas. Quand je leur ai dit que je rêvais d'être *showgirl*, ils m'ont fait taire et n'ont pas voulu en entendre parler. Pour une famille de la campagne, très attachée à la religion, mes aspirations étaient impensables. Après toutes ces années de cours de danse, je comptais me déhancher à demi nue, alors que j'étais capable d'ouvrir mon école et d'enseigner cette discipline à des enfants de cinq ans à Pétaouchnok, au fin fond du Kansas ? Ridicule, à leurs yeux. Pourtant, ce n'était pas ce que je désirais. Chez ces *showgirls*, dans leur danse sensuelle, je ne percevais que l'aspect glamour. Je voyais des femmes qui irradiaient d'assurance. Je voulais devenir l'une d'elles. Leur expérience, leur vie, tout me fascinait chez elles. Rester à la ferme, ç'aurait été le moyen le plus sûr de me retrouver l'épouse d'un quelconque agriculteur et de mener une existence d'un ennui absolu. J'aurais probablement eu quelques enfants et rien à raconter. Aucune aventure à revivre. À quatre-vingts ans, assise dans un fauteuil sur ma terrasse, je me serais demandé pourquoi je n'avais pas tenté le tout pour le tout. Je ne voulais pas avoir de regrets. Je savais que je devais tâcher de réaliser mon rêve, même si je risquais d'y laisser des plumes.

Je n'avais rien prévu pour l'avenir. J'avais des objectifs. Je ne m'attendais pas à Edward, et certainement pas à Damon. Je n'aurais jamais cru devoir prendre ce genre de décision.

Je l'aime, malgré tout. Je l'ai aimé depuis le moment où la sage-femme me l'a tendu : mon magnifique garçon... Mais l'obscurité qu'il me rappelle est insupportable. Je suis très soulagée qu'il ressemble à mon père, parce que si ses traits étaient ceux d'Edward, je le mépriserais, j'en ai peur. Je me déteste de penser ça, mais je ne suis pas prête à affronter ce qui s'est passé. Je ne peux pas assumer ces responsabilités. Pas encore. Peut-être jamais. C'est l'une des raisons pour lesquelles je sais que je dois faire ça. Je dois lui donner une chance.

La mère d'Edward me semble être une dame très gentille. Bernice, elle s'appelle. Même si je ne sais pas grand-chose d'elle, elle s'est montrée d'un soutien sans faille. Elle s'est assurée que j'avais le porte-monnaie et l'estomac remplis, et elle a trouvé un médecin pour m'accoucher. Je n'ai jamais eu l'impression qu'elle me jugeait. Elle n'a posé aucune question, et je ne lui ai rien expliqué. Elle était disposée à s'occuper de moi ; je suis sûre qu'elle sera prête à prendre en charge mon fils. Je suis certaine qu'elle l'aimera. Inutile qu'elle sache le pourquoi du comment. Il faut juste qu'elle veille sur lui, qu'elle le protège du monde et le regarde devenir un homme bon. Attentionné. Un homme comme mon père. J'espère qu'il ne me détestera pas de l'avoir abandonné. Si je le garde, il n'a aucune chance de s'en sortir dans la vie. Je suis juste une pauvre fille du Kansas, bête et foutue. Je suis hors service.

Je n'ai rien à offrir à mon bébé. Damon a besoin de mieux que moi. Ça me brisera le cœur, mais j'accepte les remords, à partir du moment où il a tout ce que je ne peux lui donner.

Je contemple l'ange aux cheveux bruns dans mes bras, mes larmes mouillant sa grenouillère en coton. Il serre sa minuscule main autour de mon doigt, et c'est presque comme s'il me consolait. Cela ne fait que redoubler mes sanglots.

— Je suis vraiment désolée.

Après ce geignement, je le soulève pour déposer un baiser sur son front. Il est possible qu'il ne comprenne jamais, mais je croise les doigts pour qu'il accepte ce que je dois faire.

Peut-être qu'un jour, moi aussi, j'accepterai.

# 1

## **Jo – Reconstruction** **Octobre 2012**

Il y a des mois, le 8 juin, je regardais mon reflet dans le miroir de la salle de bains, en me disant que cette journée allait être horrible. Me rendre au cimetière pour l'anniversaire de la mort de mes parents, c'était comme me traîner à l'abattoir tous les ans. Si j'avais su que c'était le jour où je rencontrerais l'amour de ma vie – pour la deuxième fois – j'aurais couru pour me rendre au travail en avance et j'aurais peut-être consacré un peu plus de temps à me coiffer et me maquiller.

Il a envahi mon existence comme le rayon de soleil qui l'a suivi dans la librairie ce matin-là, et depuis ce jour, je suis à lui. Je le suis depuis toujours, en fait, comme si j'y étais prédestinée. Comme si je ne disposais même pas de moi pour me donner à quelqu'un d'autre.

Avec Damon, je ne suis pas tombée amoureuse. Je n'ai été ni éblouie ni persuadée de l'aimer. Non, il a simplement débarqué dans ma vie, m'a pris la main et je me suis imprégnée de lui. Notre amour inconditionnel n'est qu'un effet secondaire de notre lien extrêmement fort. C'est involontaire. Je n'ai pas eu besoin d'essayer ou de m'imaginer avec lui pour le restant de mes jours. Dès le moment où il a effleuré mes doigts, c'est devenu clair. Un seul regard dans ses yeux d'ambre a suffi pour que je sache à quoi j'étais destinée. Dès ce moment, j'ai été sienne. Être à Damon, ça ne représentait pas une nouvelle aventure ou un devoir. C'était comme rentrer chez moi, dans un endroit dont je n'avais jamais su qu'il m'attendait. Je découvrais notre lien, qui a changé ma vie.

Je ne suis pas du genre à croire aux contes de fées à la noix, mais j'ai foi en ce qui est tangible. Ce que je vis avec mon Grand Mec, c'est du réel. C'est brut, et si puissant que j'en ai été secouée de la tête aux pieds, laissée toute nue et prête à me reconstruire. Il y a quatre mois, il est entré dans ma vie et je ne savais pas du tout ce que l'avenir me réservait. Avant Damon, j'étais seule, dans tous les sens du terme. Nous avons tous les deux accepté de prendre des risques pour donner une chance à cette relation. Pour moi, déjà, le couple était un territoire inexploré, mais j'étais prête à le parcourir avec Damon. J'étais peut-être amochée par la vie, mais ça valait le coup. Étant donné nos passés respectifs, emplis de deuils et de déceptions, cette tentative s'est révélée encore plus difficile que je ne l'imaginais.

Mon Grand Mec a tant subi de la part d'un père qui étalait au grand jour son mépris pour son propre fils... Edward a tout fait pour punir Damon à la moindre occasion. Il lui a fait entrer tellement d'insultes dans le crâne que son pauvre fils en venait à se croire responsable du fait que sa mère l'ait abandonné, d'un accident de voiture qui n'était pas sa faute et de mon adolescence passée dans la rue. Mon amour a une façon de se focaliser sur les aspects négatifs de notre passé. Pour ma part, je souhaiterais qu'il puisse comprendre à quel point il est précieux pour moi, et qu'il m'a sauvée.

C'est Damon qui a détecté l'importance qu'avait à mes yeux la librairie qui m'a permis de sortir de la rue il y a sept ans, et qui l'a rachetée pour lui éviter la faillite. Il était là quand j'ai trouvé le Capitaine par terre chez lui. Il était présent à l'hôpital quand j'ai dit adieu à l'homme qui fut un second père pour moi. Le Capitaine était un vieux grincheux, mais c'était mon vieux grincheux à moi, et le voir partir sur ce lit médicalisé m'a brisé le cœur que je ne pensais pas posséder. Damon a pris soin de moi pendant mon deuil. La brûlure initiale s'est estompée, mais c'est toujours douloureux de penser à mon ancien patron, et Damon m'aide à traverser tout ça, comme il l'a toujours fait.

Découvrir que Damon a porté ce fardeau de culpabilité pendant toutes ces années n'a fait qu'adoucir mon cœur de pierre. Je ne crois pas un homme qui a tant accompli pour moi et pour Gramz responsable de l'accident de voiture qui a tué deux personnes et bousillé la vie de deux autres. Il m'aime et m'apaise, réfléchit sérieusement à ce qu'il y a de mieux pour moi et mon avenir – autant de preuves qu'il n'est pas capable de me faire du mal. Je l'ai presque perdu à cause d'un tissu de mensonges et de reproches, mais je refuse qu'il soit le seul à se préoccuper des autres. Il m'a sortie de la voiture en miettes, mais je l'ai tiré de son propre abîme de culpabilité. Edward s'est trompé. Il n'aurait jamais dû faire porter le chapeau à son fils. J'ai eu tort aussi. Je n'aurais jamais dû le quitter quand j'ai compris que c'étaient nos histoires mêlées qui me donnaient ce sentiment de l'avoir déjà rencontré. J'aurais dû le laisser s'expliquer. En guise de punition, j'ai bien failli le perdre. Subir des semaines en compagnie de Damon version zombie, ç'a été difficile. J'ai eu envie d'abandonner des milliers de fois, mais jamais je n'ai pu m'y résoudre. Je me suis raccrochée à mon entêtement, cette bouée de sauvetage, et ça a payé. Je l'ai ramené de cette prison de culpabilité où il s'était enfermé.

Nous avons parcouru un chemin extraordinaire en très peu de temps, mais je ne me suis jamais sentie aussi sûre de quelque chose. Je n'ai jamais été si heureuse qu'il y a trois semaines, le jour où il m'a fait visiter la maison qu'il compte partager avec moi. Là, dans notre nouveau chez-nous, il m'a demandé de l'épouser. D'être sa femme ! Pour toujours ! L'inscription à l'intérieur de la bague de fiançailles m'a conquise : *Mon cœur est avec toi*<sup>1</sup>. Une partie de ce que papa avait fait graver pour maman, dans une belle écriture élégante, qui symbolise tant de promesses pour nos années à venir ensemble. Damon savait combien l'inscription signifierait pour moi. Il m'accepte telle que je suis. Avec mes défauts, tout ce que je lui rappelle de douloureux... Sa simple présence me donne envie d'être meilleure. Je n'ai jamais autant voulu m'améliorer. Je n'avais jamais cherché à lutter contre mon passé, qui est aussi le sien, autant que maintenant. Ma motivation est grande, belle, meurtrie et elle occupe mon cœur. Quelques éléments mineurs se dressent entre nous et notre parfaite vie abîmée, mais je suis tout à fait prête à affronter les défis qui nous attendent, parce que, pour moi, il n'y a pas d'autres possibilités. Tout se résume à Damon.

Le téléphone sur l'oreille, je me dirige d'un pas décidé vers la maison de retraite qui, bientôt, ne sera plus celle de Gramz. C'est aujourd'hui qu'elle déménage et je ne sais pas laquelle de nous deux est la plus en joie. Il m'a fallu plusieurs jours pour la libérer de son logement et tout préparer pour l'accueillir dans l'appartement indépendant qu'elle occupera sur notre terrain – je n'en reviens toujours pas ! Du coup, à la librairie, j'ai tout délégué à Noni. Elle paraît impatiente de plonger dans la montagne de travail qui se présente, mais je suis encore un peu inquiète à ce sujet. En entrant dans le bâtiment à la hâte, je demande dans le combiné :

- Tu es sûre que tout est en place, avec l'artisan ?
- Oui, ne t'en fais pas. Je prendrai des notes, me promet Noni.
- D'accord, merci de me remplacer.
- Pas de souci. On se voit demain ?
- Oui, je viendrai. Et... au fait...

Je fais signe à Linda à l'accueil, en attendant que Noni réagisse. Elle sait ce que je vais dire.

— Oui, Jo ?

— On pourra parler, si tu veux, dis-je.

Je fais de mon mieux pour l'encourager dans la perspective de la discussion qui nous attend. Ça ne m'enchanté pas, alors je me doute bien que, de son côté, elle ne frétille pas d'impatience à l'idée qu'on évoque son passé.

— D'accord, marmonne-t-elle.

C'est clairement difficile pour elle, et je n'imagine même pas comme ça doit être dur d'abandonner son propre enfant, mais nous avons quand même besoin de parler. Revivre cet épisode va exiger beaucoup de courage. Visiblement, elle est terrorisée et elle est bien en droit de l'être. Tout nous est tombé dessus très vite. Je devrais être habituée, remarquez : avec Damon, la réalité se rappelle très rapidement à notre bon souvenir.

D'un geste du pouce, je mets fin à l'appel et je lâche le téléphone dans mon sac, où il atterrit au fond, sans doute entre mon tube de gloss et la laisse d'Hemingway.

Sur mon court trajet vers la chambre de Gramz, je regarde le nouvel ornement à mon doigt. C'est la millième fois depuis la demande de Damon, il y a une semaine, et je ne m'en lasse pas. Mon œil est attiré par le scintillement du gros diamant et c'est comme si je ne l'avais jamais vu auparavant. Je souris et mon cœur se met à battre à un rythme joyeux. C'est une distraction bienvenue par rapport à l'autre nouveauté dans ma vie.

Noni et moi n'avons toujours pas eu l'occasion de parler du coup de fil qui a tout changé, même si nous sommes conscientes que c'est une nécessité. C'est encore difficile pour moi de croire que Noni, mon amie, est celle qui a mis au monde mon Grand Mec. Le travail et le déménagement ont eu la priorité sur cette conversation gênante, ce qui nous a arrangées toutes les deux. Je la redoute et, au fond de moi, j'ai l'impression que si je repousse suffisamment cette révélation, elle va disparaître comme par magie. C'est du déni, ou de la bêtise, ou ce que vous voudrez, mais j'ai peur d'en apprendre davantage sur le passé sordide de Damon. Peur de me sentir encore plus coupable de lui avoir caché ma recherche de sa mère biologique, qui comporte de sérieux risques. Mon Grand Mec est en cours de guérison émotionnelle et mentale à la suite du désastre provoqué par notre rupture. En ce moment, il est encore fragile. Je ne veux pas mettre son cœur à l'épreuve. L'idée qu'il me déteste parce que je me suis mêlée de ses affaires me donne la nausée. Pour l'instant, je reste muette comme une carpe. Mais ça ne durera pas. Le docteur Versan va pouvoir s'éclater avec cette histoire. Je n'ai pas hâte de voir arriver cette séance.

J'avance si vite, obnubilée par ma folle vie, que je manque presque remarquer l'homme qui se trouve à quelques mètres de moi, dans le couloir. Edward. La dernière personne que j'ai envie de croiser aujourd'hui. Sa vue me rend à la fois malade et en colère. La partie en rage a envie de se jeter sur lui de plein fouet, équipée d'une arme médiévale, et de viser la tête. Avec une masse, peut-être. Ou une bonne hache. Ce n'est pas une rêverie très attirante, mais c'est mon ressenti.

Je ralentis le pas en apercevant un deuxième visage familier. Andy-les-doigts-d'or ? Qui parle à Edward ? Je ne devrais sans doute pas, mais je fonce droit sur eux. Andy dirige son regard vers moi par-dessus l'épaule de Monsieur Sale Connard et il m'adresse ce sourire dragueur que je connais bien maintenant... et dont je ne tiens aucun compte. Edward termine ce qu'il est en train de lui dire sans faire cas de ma présence. Damon a bien signifié à son père qu'il ne devait communiquer avec moi sous aucun prétexte. À ce que je vois, il n'essaie pas de provoquer Damon. Sage décision. Moi non plus, je ne voudrais pas subir le courroux de mon Grand Mec. Encore une raison pour laquelle je commence à regretter de savoir ce que je sais.



— Je m'en suis déjà occupé, monsieur Cole, déclare Andy.

Sur un signe de tête à Andy, Edward se détourne pour partir. Je pensais qu'il allait écouter les recommandations appuyées de Damon, mais quand il croise brièvement mon regard, il lance d'un ton calme :

— Bonjour, Joséphine.

Il n'a pas l'air prêt à se ruer sur moi, mais une lueur dans ses yeux me dégoûte.

Je devrais me retenir, mais la Jo qui manie la masse d'armes charge sans réfléchir :

— Bonjour, monsieur Connard, dis-je, d'un ton tout aussi froid que le sien.

Je ne peux m'empêcher de me réjouir un peu intérieurement. Malgré sa mesquinerie, cette insulte fait quand même du bien. C'est tout ce qu'il mérite, ce salopard. À Andy-les-doigts-d'or, qui me dévisage, mi-amusé, mi-choqué, je lance :

— Croyez-moi, il le mérite. (Avec un haussement d'épaules, j'oriente la conversation vers un domaine moins énervant.) Et voilà, vous n'aurez plus de réparations à faire chez Gramz, à partir d'aujourd'hui.

— Oui, il paraît, répond Andy. Ces visites me manqueront. Elle est... intéressante.

Nous rions tous les deux à cette description bien vague de Gramz. Intéressante, c'est peu de le dire !

Comme si on venait de l'appeler, Gramz arrive, véritable bouée de sauvetage dans la mer sombre qui s'agite dans ma tête. Elle arbore sa tenue favorite : un jogging bleu roi et des tennis aux couleurs vives. Ce n'est franchement pas adapté, au vu de son activité sportive, mais c'est tout à fait assorti à son esprit énergique et brillant. J'adore cette vieille folle et je ne m'en cache pas. Damon sait comme nous sommes devenues proches depuis que je la connais. Qu'elle vienne s'installer chez nous représente beaucoup pour moi. Je suis ravie d'avoir à nouveau une vraie famille. Finis les innombrables déplacements à la maison de retraite. L'avoir tout près de nous nous permettra de la savoir en sécurité, et ce sont les deux personnes qui l'aiment le plus qui s'occuperont d'elle. Et surtout, elle ne sera plus en contact avec un personnel qui ne s'intéresse pas à son bonheur ou à son bien-être. Les employés me rappellent ceux de l'orphelinat : ils font leur boulot, mais à part ça, ils ne se préoccupent pas des résidents.

— Salut, la plus belle ! dis-je en entrant dans sa chambre.

Elle se tourne vers moi, un sourire à l'image du mien. La joie sur son visage fait gonfler mon cœur au point qu'il en éclaterait presque.

— Salut ! Tu viens me délivrer ?

— Exactement. Vous êtes prête, je vois.

Des cartons bien empilés attendent d'être emportés par les déménageurs engagés par Brian, l'assistant de Damon.

— Andy vous a aidée un petit peu, on dirait ? dis-je avec un sourire suggestif.

— Alors, là, tu ne sauras rien ! répond-elle en agitant le doigt. Je ne suis pas du genre à faire des commentaires sur mes galants.

Nous rions toutes les deux de notre jacassage habituel. Encore une chose dont je ne me lasserai jamais. Dès ma première rencontre avec Gramz, j'ai su que je l'aimerais et, heureusement, ça a dû être réciproque, parce que notre lien a été instantané. Aussi immédiat qu'avec son petit-fils. La première fois que j'ai croisé son regard bleu, j'ai compris que je pourrais trouver refuge auprès d'elle. Pleine de vie et d'esprit, elle était tout ce qu'il me fallait. Encore plus à présent que le Capitaine n'est plus là.

— Que fait Edward ici ?

Je jette un œil dans le couloir pour guetter s'il rôde encore dans les parages.

— Eddie ne m'a pas rendu visite depuis que tu m'as mise au courant du contenu des journaux intimes de Damon. Je n'ai pas non plus pu lui parler des faux chèques. J'espère qu'il n'avait rien à voir avec cette affaire, mais qui sait ?

L'humeur de Gramz s'assombrit, et nous baissions toutes les deux les yeux en nous souvenant des cahiers d'écolier qui ont révélé les années de maltraitance hideuse endurée par Damon en silence. Elle ne m'a jamais dit si elle en a parlé à Edward, mais apparemment, c'est le cas. Je ne l'imagine pas garder le silence après ce qu'elle a découvert, et elle n'est vraiment pas du style à tourner sa langue sept fois dans sa bouche. Encore un trait de personnalité qui nous rapproche. Quant aux chèques falsifiés, je suppose qu'elle reste sur la même idée que moi : Damon s'en occupe, point. Au fond d'elle-même, elle doit savoir qu'Edward est sans doute au cœur du problème de l'argent volé, mais c'est son fils, et malgré son tempérament destructeur, elle espère sans doute qu'il n'est pas le responsable.

Damon ne sait toujours pas que j'ai dévoilé son passé douloureux à sa sœur Élise et à Gramz. Nous avons parlé de ses journaux entre nous, mais je m'en suis tenue là. J'ai essayé de trouver le bon moment pour lui expliquer, mais il ne s'est pas présenté. Ces derniers mois, Damon a dégusté et je refuse de lui en faire subir davantage. Pas tout de suite. Heureusement, Élise et Gramz ont bien voulu garder le silence en attendant que j'arrange tout ça avec lui. Les secrets ne donnent rien de bon dans notre relation et pourtant, j'en cache deux susceptibles de faire tomber mon Grand Mec de toute sa hauteur. Je ne suis pas bête, je sais qu'il se mettra en colère en les apprenant. J'espère simplement qu'il ne sera pas aussi fâché que je le crains.

— Ah, soufflé-je doucement en lui tapotant la main. Je viens de le croiser dans le couloir. Je l'ai traité de Monsieur Connard, alors il s'est peut-être ravisé de venir.

Je souris de ma réactivité, mais ça n'amuse pas Gramz.

— Jo, ne le provoque pas, c'est compris ? Je sais depuis longtemps qu'Eddie est un monstre, mais je suis sa mère et j'essaie de voir ce qu'il y a de mieux chez lui. Ne réveille pas le chat qui dort, tu vois ce que je veux dire ?

Elle secoue la tête, la mine défaite.

Je me contente d'acquiescer. Laissons le salopard de côté. On ne peut pas revenir sur le passé et Damon et moi nous construisons une vie où il n'y a pas de place pour ce poivrot.

Gramz contourne le carton à ses pieds et me fait signe de la suivre dans la partie salon, où nous avons passé tant d'heures ensemble. Je la suis sans discuter et je vois une expression sérieuse s'emparer de son visage, phénomène aussi rare qu'une éclipse totale.

— Jo, je veux que tu sois franche avec moi. On ne rigole pas, décrète-t-elle en ponctuant cet avertissement d'un doigt levé.

Aïe, je m'attends au pire. Elle ne peut pas savoir pour Noni. Personne n'est au courant. Sauf si elle a toujours su ? Non, c'est impossible. Ou alors... ?

— Je sais que tu as dit mille fois que tu voulais que je vienne vivre chez vous, mais il ne faut pas que tu te sentes obligée.

Je pousse un soupir de soulagement inaudible. Ouf, aucun rapport. Ma paranoïa ne s'arrange pas. Je commence à secouer la tête pour protester mais, quand j'ouvre la bouche, elle m'interrompt :

— Ma petite, je suis vieille et croulante. Je ne veux pas représenter un fardeau pour toi et Damon. Je peux rester ici.

— Gramz, vous n'êtes pas si âgée ! Vous êtes la plus jeune des dames aux cheveux bleutés que je connaisse !

Je fais mine d'ébouriffer sa chevelure argentée. Elle m'administre une tape sur la main et plisse les yeux.

— Dis donc ! Je n'ai pas laissé un élève de l'école de coiffure ne serait-ce qu'effleurer mon crâne depuis cette histoire. Et c'est très bien parti, marmonne-t-elle en tapotant ses courtes boucles. Je suis sérieuse, Jo. Je suis vieille comme Hérode. Je peux très bien rester ici.

— Si vous êtes vieille comme Hérode maintenant, vous vous comparerez à qui l'année prochaine ?

Je m'efforce d'expédier cette conversation inutile. Elle s'installe avec nous, on ne reviendra pas là-dessus.

— Eh bien, comme Mathusalem, tiens ! Et l'année d'après, je serai vieille comme le monde.

Son sourire nous fait éclater de rire toutes les deux, comme d'habitude.

— Allez, venez. C'est le moment de voir votre nouvelle maison.

Je me relève pour emmener Gramz dans le foyer qui nous attend toutes les deux.

Ma première maison depuis la mort de mes parents.

La maison offerte par Damon.

<sup>1</sup>. En français dans le texte. (N.d.T.)

## 2

### Plénitude

Tout le chemin jusqu'à la nouvelle maison est une épreuve pour mes nerfs. J'ai envie que Gramz aime autant que moi cette nouvelle demeure. N'importe quelle personne dotée d'un cerveau trouverait la propriété spectaculaire, mais cela n'empêche en rien mon anxiété. La maison en elle-même n'a pas de valeur si Gramz ne s'y sent pas bien.

Je lui lance des coups d'œil depuis le volant de l'onéreuse camionnette que Damon a tenu à acheter. Depuis le début du trajet, Gramz regarde le paysage défiler sans dire un mot, ce qui ne lui ressemble pas. Son silence ne fait qu'accroître mon inquiétude, déjà presque à son summum. Je me gare en douceur dans l'allée et coupe le contact, avant de demander d'un ton mal assuré :

— Prête ?

— Je ne l'ai jamais autant été, répond-elle du tac au tac.

J'attrape son déambulateur à l'arrière et je vais l'aider à descendre de voiture. Quand elle commence à se déplacer, un grand sourire éclaire son visage. Je n'ai jamais été aussi contente d'apercevoir son horrible dentier géant à découvert ! Elle l'aime ! Purée, le soulagement ! Je fonds d'extase aussitôt.

— Sympa, le squat ! lance-t-elle, tranquille.

Je hausse les sourcils à entendre son vocabulaire. Elle est trop, cette grand-mère.

— Squat ?

— Je me tiens au courant du langage des jeunes générations.

Je n'en doute pas. La télé, ç'a été sa fenêtre sur le monde depuis la maison de retraite. Ses yeux s'illuminent subitement, et je me retourne pour vérifier ce que j'ai déjà compris dans le sourire de Gramz, celui qu'elle réserve à une seule personne au monde.

— Damon, tu es vraiment fou.

Elle me contourne pour se diriger vers mon Grand Mec, qui se tient sous l'auvent de l'entrée principale, tel un dieu grec.

Je n'ai jamais vu un homme aussi magnifique. Quand je l'aperçois, que ce soit la première ou la millième fois de la journée, c'est comme si je le découvrais. Des frissons parcourent mon corps tandis que je détaille chacun de ses atouts. Sa taille. Sa stature, ses muscles déliés. Ses cheveux bruns. Sa mâchoire décidée, ombrée d'une barbe de trois jours que j'adore. Les manches de sa belle chemise relevées pour exposer des avant-bras vigoureux. Tout chez Damon Cole me laisse hors d'haleine, mais la palme revient à ses yeux. « Persuasifs » serait un adjectif bien faible pour décrire ses iris dorés. Ils sont captivants. Mon regard rencontre le sien et je sens une force gravitationnelle si intense qu'elle est impossible à ignorer. Même si je cherchais à la combattre, ça ne servirait à rien,

car cette attraction qui m'entraîne dans l'orbite de Damon annihile tout désir de solitude que j'ai pu nourrir auparavant. Et puis il y a ce sourire subtil, qui suggère davantage, quelque chose de sauvage, qui nous consume tous les deux. Un regard vers ces yeux, un coup d'œil à ce sourire, et je sais parfaitement auprès de qui est ma place.

Il n'a même pas besoin de parler. Sa façon de m'observer m'entraîne vers lui et j'atterris droit dans ses bras.

— Tu es partie trop longtemps, me souffle-t-il.

Je l'enlace et pose la joue contre son torse. Gramz admire la façade de la maison et je ne peux m'empêcher de me tourner vers elle, amusée.

— Je crois pouvoir affirmer que ça lui plaît, dis-je à Damon.

Il dépose un tendre baiser à la racine de mes cheveux.

— Je crois que tu as raison. Allez, le repas vous attend.

Son téléphone vibre dans sa poche et il le sort pour y répondre. Je me retourne vers Gramz, qui examine tout en détail en marmonnant des commentaires sur la couleur de la peinture et sur les volets.

— Mike, j'espère que tu as de bonnes nouvelles, lance Damon avant de disparaître à l'intérieur de la maison.

C'est qui, ce Mike ? Je n'en ai jamais entendu parler, mais ça n'a rien d'étonnant que Damon travaille avec des gens que je n'ai jamais vus. Il intervient dans de nombreux secteurs, ce qui signifie qu'il fait affaire avec nombre de personnes. C'est sûrement ennuyeux comme la pluie. Je le laisse à ses occupations et ne tarde pas plus à installer Gramz dans son tout nouveau « squat ».

Quatre heures plus tard, après un déjeuner délicieux, une millième rediffusion des *Craquantes* et un sachet entier de cacahuètes enrobées de sucre, Gramz est chez elle. Prévenant, mon Grand Mec a facilité l'emménagement en faisant entièrement meubler son appartement, avec des étagères murales en merisier pour caser tous les bibelots, babioles et autres bidules. Il a même fait faire son lit, avec des draps au motif floral vieillot. Brian est parvenu à déposer tous les cartons pendant qu'on mangeait, me laissant ainsi très peu de besogne. Il y a simplement eu à disposer tous les petits objets sur les planchettes et à ranger les vêtements. Les deux tiers du temps de déballage ont en fait été consacrés à bavarder et plaisanter. Gramz m'a tout raconté au sujet de son amour de jeunesse ainsi qu'à propos de toute une série d'infractions que j'ai dû jurer de ne jamais révéler. Apparemment, c'était un sacré numéro. Rien de nouveau. C'est ce qui me plaît chez elle.

Le reste de ma journée a filé à la vitesse de l'éclair. Après avoir aidé Gramz à s'installer, je l'ai laissée faire connaissance avec son nouvel environnement pendant que je peaufinais des projets pour la librairie. C'est bien après le dîner que je passe lui souhaiter une bonne nuit. Je regarde rapidement son agencement, puis me traîne, fatiguée, dans l'escalier pour retrouver notre suite maritale à Damon et moi. Lui, déjà douché et habillé pour la nuit, ou, devrais-je dire, déshabillé pour la nuit, est allongé sur notre gigantesque lit. Il ne porte rien d'autre que son boxer alléchant, qui moule délicieusement chaque courbe de ses... atouts. Même quand il est détendu, la bosse formée par ses dimensions considérables est manifeste, et je m'humecte les lèvres. Le tissu élastique le met si parfaitement en valeur que j'en ai le bout des doigts qui me démange. L'eau me vient à la bouche à l'idée de sentir le goût velouté et salé de mon homme sur ma langue.

Je m'arrête à la porte et prends un moment pour profiter de la vue. Il me regarde l'admirer et la tension s'épaissit entre nous.

— Viens par là. J'ai besoin d'être dans ma future femme, demande-t-il d'une voix posée, garante du plaisir à venir.

Sans prononcer un mot, je parcours l'espace qui nous sépare. Damon se redresse et ramène les jambes contre le bord du lit, m'invitant à me tenir entre ses cuisses nues et imposantes. Je m'exécute en silence. Il enroule les doigts autour des miens sur mes hanches, puis les glisse lentement le long de mes bras, pour arriver à mon cou. L'une de ses mains se courbe sur ma nuque tandis que l'autre me prend le menton. Je suis attirée vers lui, nos visages à quelques millimètres d'écart. Il ferme ses yeux lourds de désir. Clairement, mon Grand Mec a l'intention de savourer chaque instant. De me savourer, moi. Il prend son temps parce que, comme souvent, c'est à ce rythme-là qu'il préfère procéder. Mes lèvres sont toutes proches des siennes, au point que c'est difficile de résister. J'ai senti des centaines de fois sa bouche ferme sur la mienne, mais je ne m'en laisserai jamais. Sa poigne sur ma nuque se resserre un peu, pour m'empêcher de bouger. Cela me prive de ce qui me fait envie, dans le seul but d'attiser encore mon appétit de lui. Il me souhaite aussi pantelante que possible. Damon est calculateur. Pour chaque chose, il a un objectif et une manière de l'atteindre. Même au lit. Sa main sur moi est une façon subtile de me diriger. J'accepte avec bonheur son contrôle sur mon corps.

— Il va vraiment falloir que tu planifies ce mariage, me souffle-t-il d'une voix rauque. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir avant que tu sois ma femme.

Pas le temps de répondre à cet aveu : je suis soulevée par ses bras puissants. En un mouvement fluide, je me retrouve sur le dos, toujours vêtue, à l'exception de mes pieds nus. Damon s'agenouille entre mes jambes largement écartées. Il déboutonne mon short, en descend la braguette, puis je relève les fesses et il me libère de mon short et de ma culotte en un même geste. Ensuite, il passe à mon petit haut aux manches chauve-souris. Il relève le tissu doux, dévoilant un soutien-gorge de dentelle couleur chair. Une fois passé par-dessus ma tête, le vêtement est jeté à terre sans plus de précautions. En une fraction de seconde, Damon ôte également le soutien-gorge. Il se penche en avant, se maintenant en équilibre du pied. Il passe une main derrière mon genou et soulève une jambe vers sa hanche. Une fois qu'il m'a disposée comme il le souhaite et que je suis nue et prête à le recevoir, il m'observe avec soin. Un non-dit brille dans ses yeux d'ambre. Ce n'est pas habituel, et cela me déstabilise aussitôt. Il a quelque chose à me dire, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Damon, ce n'est pas le genre d'homme que l'on peut forcer, faire chanter, pousser ou inciter par la menace à faire quoi que ce soit. Je me retiens de lui poser des questions, souhaitant qu'il me parle sans que j'aie à jouer les curieuses.

Après un long moment les yeux dans les yeux, il finit par demander :

— Tu sais à quel point je t'aime ?

J'opine du chef, serre plus étroitement ma jambe autour de sa hanche et espère qu'il s'apprête à me révéler ce qui le tracasse.

— Et tu sais que je ne laisserai jamais rien t'arriver ? enchaîne-t-il avec douceur et conviction, sans me quitter du regard. Que, quoi qu'il arrive, je ferai n'importe quoi pour que tu sois heureuse et hors de danger ?

J'acquiesce encore, prenant soin de ne pas montrer ma confusion. *Pourquoi me dit-il tout ça maintenant ? Il y a quelque chose que je ne sais pas ?*

— Dis-le, Jo, me presse-t-il.

— Je le sais.

— Parfait, chuchote-t-il, les lèvres dans mon cou.

Je ferme les paupières, de manière automatique. Je me cambre vers lui afin que mes mamelons érigés touchent son torse sculptural. Ce début de contact est loin de me satisfaire et me fait déborder de désir pour lui. J'utilise le peu de marge de manœuvre dont je dispose pour l'attirer à moi. Je resserre encore la jambe autour de lui pour qu'il descende vers moi. Je sens un sourire sur ses lèvres

expertes. Je laisse échapper un gémissement empressé et, avec l'aisance que donne la pratique, il ôte son boxer sans peine. Il va céder à ma supplique. Je suis des yeux sa main jusqu'à son instrument impressionnant, qu'il caresse d'un long geste vers le bas, puis vers le haut. Le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine, j'entends ma respiration devenir de plus en plus saccadée. Damon dirige l'extrémité gonflée de son pénis vers mon clitoris palpitant. Le frôlement le plus léger qui soit me fait vibrer d'envie. Je le veux. J'ai besoin qu'il m'emplisse. Il me regarde encore une fois, puis positionne son large gland sur mon ouverture luisante. Je m'immobilise et me prépare à le recevoir. Cela suffit à me distraire du sérieux de la conversation que je dois avoir demain. Ses yeux plongent dans les miens au moment où il s'enfonce profondément en moi, ce qui me coupe le souffle, le remplaçant par une sensation que seul Damon Cole est capable de susciter chez moi. *La plénitude.*

### 3

#### Un poids partagé

La journée s'est écoulée d'une façon étrangement monotone ; on se serait cru dans *Et l'homme créa la femme*. Noni s'est occupée en nettoyant, rangeant et réorganisant, pendant que j'utilisais tous les prétextes possibles pour m'attarder dans mon bureau avec Hemingway pour seule compagnie. Elle a pris des notes très précises pendant mon absence d'hier, et chaque Post-It détaillant tous les coups de téléphone et les livraisons est collé à mon bureau. Je sais qu'elle est efficace, mais je jurerais que son compte rendu écrit minutieux est lié à son envie de m'éviter. Cette situation doit lui peser autant qu'à moi, et ça me désole de devoir me forcer pour lui parler. Je suis restée terrée dans mon antre presque toute la journée, et j'ai passé un bon moment à feuilleter un magazine de mariage acheté en faisant mes courses. Une chose est sûre, tout ce qui est grand tralala et traditionnel, ce n'est vraiment pas mon truc... Aïe, nous sommes fiancés depuis trois semaines seulement, et je suis déjà perdue dans le monde des robes blanches ! Je devrais plutôt me concentrer sur la librairie. Au cours du mois dernier, un certain nombre d'artisans et de représentants sont venus et revenus, et il y a certains jours où ça suffit à me faire tourner la tête. Un avantage à m'être planquée aujourd'hui, c'est que j'ai pu abattre une bonne dose de boulot administratif.

Je n'ai jamais été aussi mal à l'aise qu'en ce moment, avec Noni. J'essaie de marcher sur des œufs avec elle, mais j'ai peur de prendre l'initiative. Et si je proférais une maladresse, ou une insulte involontaire, et qu'elle démissionne ? Il ne me resterait plus qu'à expliquer à Damon pourquoi ma super employée a jeté l'éponge. J'aime beaucoup Noni – j'ai l'impression de la connaître depuis toujours – alors cette information nouvelle me fait flipper à mort. D'autant plus que je dois la garder pour moi.

De temps en temps, je me retourne vers elle pour voir si elle paraît prête à dialoguer, mais jusqu'ici, rien du tout. Zéro. Nada. Que dalle. Qu'est-ce que je vais faire ? Il ne faut pas la pousser dans ses retranchements. Pas vrai ? Je ne veux pas. Telle une abeille ouvrière, elle s'active sans cesse. En toute autre circonstance, je n'aurais pas à me plaindre de son zèle, mais là, un véritable malaise s'installe entre nous. Je suis consciente qu'elle m'évite et elle se doute forcément que je fais de même.

Encore incrédule devant la panade dans laquelle je me suis fourrée, je m'écarte du bureau. Déjà le soir ! Est-ce qu'on va parler aujourd'hui ? Et si on ne le fait pas, toutes les journées vont-elles s'écouler de la même façon ? Si c'est ce qui m'attend, je ne pense pas pouvoir le supporter très longtemps. Il va falloir que l'une de nous se lance. Je ne peux pas continuer à vivre avec le poids de ce que j'ai appris, alors que Noni fait comme si je n'étais au courant de rien. Il nous faut discuter, et vite.



*Allez, Jo, remue-toi un peu !* Je m'encourage tout en allant fermer la porte d'entrée du magasin. Au moment où je retourne le panneau, j'aperçois la clochette familière à la porte. Je souris au souvenir des jours simples où il n'y avait que le Capitaine et moi au gouvernail du bateau en train de couler qu'était notre Presse-Livres. C'étaient des jours noirs, et pourtant, ça me manque un peu. À l'époque, la vie était prévisible. Maintenant, tout est magnifique et terrible.

J'ai un amour dans ma vie, mais c'est aussi le fils de l'homme qui a tué mes parents.

J'ai Le Presse-Livres, mais plus de Capitaine avec qui commander des plats à emporter à bas prix.

J'ai Noni, qui réalise un superbe travail dans la partie café de la librairie, mais un obstacle entre nous pourrait bien gâcher notre bonne entente.

Si le Capitaine était encore là, il prendrait l'affaire en main. Je l'imagine me regarder avec une moue incrédule, et m'ordonner : « Endurcis-toi, miss America. Grandis un peu et agis comme tu le dois. » Après quoi il partirait sans doute dans une diatribe sur notre génération, composée avant tout de petites natures qui ne savent pas ce que c'est que de bosser dur.

Ce qu'il me manque...

Perdue dans mes pensées, j'évite de peu une collision avec Noni en retournant à mon bureau.

— Tiens, salut, dis-je, soudain peu bavarde.

Noni me lance un sourire contraint, puis baisse les yeux sur le torchon qu'elle a en main. Elle fait passer le tissu entre ses doigts, hésitant visiblement à répondre. Ça fait peine à voir.

« Allez, miss America, arrête un peu de reculer ! » J'entends les paroles moqueuses du Capitaine dans ma tête, et je suis bien d'accord avec lui. Faisant un geste vers mon antre, je propose :

— Tu veux venir ?

Noni acquiesce et me suit vers ma cachette. Je tire le vieux fauteuil de bureau du Capitaine pour m'asseoir plus près de Noni, qui a pris place sur le seul autre siège de cet espace confiné, face à une étagère que j'utilise comme fourre-tout sur laquelle se trouvent mon sac, la laisse du chien, les livres, le courrier, tout y atterrit à un moment ou à un autre de la journée.

Je prends une profonde inspiration. C'est toujours préférable d'aller vite. Voilà ma règle de conduite, valable pour tout. Plus on s'y met rapidement, mieux c'est. Un pansement ? Faut l'arracher. Une vilaine plaie ? On y tamponne du désinfectant sans attendre. Une conversation qui me met atrocement mal à l'aise avec une employée ? Tant pis, on fonce !

Décidée, je m'installe et me lance :

— Tu es prête à parler ?

J'essaie d'adopter un ton doux, parce qu'elle semble réellement gênée. Effrayée, même.

Noni hoche la tête et inspire longuement. Pendant un instant, elle ferme ses yeux bruns inquiets, puis les rouvre avec, cette fois, une lueur nouvelle à l'intérieur. Celle du courage.

— J'ai essayé pendant tant d'années d'oublier, dit-elle doucement, mais je ne peux pas. Je crois que ces souvenirs ne disparaîtront jamais. Ni avec le temps, ni avec l'alcool, ni avec les hommes, ni avec la drogue. Crois-moi, j'ai tout testé. Et pourtant, c'est aussi frais dans mon esprit que quand Ed m'a laissée me vider de mon sang.

Elle détourne les yeux vers l'étagère croulant sous les lettres, les reçus et les livres qui ne sont pas encore catalogués. Elle est complètement ailleurs.

Je me prépare mentalement pour ce qui va suivre. Nous nous sommes éloignées tout à coup du train-train quotidien, pour atterrir dans un monde où tout est intense et menaçant. Je connais ce regard. Noni se remémore quelque chose de douloureux. Je ne sais pas si je devrais en entendre plus au sujet du passé de Damon, mais je ne compte pas l'arrêter. Si elle a su rassembler tout son courage pour en parler, sans doute pour la première fois, alors je vais l'écouter. Je partagerai le fardeau de

ses souvenirs, parce que c'est comme ça que ça marche. Les épisodes traumatisants de notre vie doivent être partagés. Ils doivent être combattus avec les proches. Ensemble. Parfois, nous avons tous besoin de quelqu'un pour venir à notre rescousse. En tout cas, c'est ce que prétend le docteur Versan. Pour ma part, je mets encore sa théorie à l'épreuve. Je suppose que pour la mettre en pratique, ce moment n'est pas plus mal choisi qu'un autre.

Noni respire profondément et se lance.

— Quand j'y pense, commence-t-elle, j'ai de nouveau dix-sept ans et je m'y retrouve.

Sa voix reste forte, mais ses yeux sont dans le vague, visant l'étagère sans la voir.

Je comprends que son esprit n'est plus avec moi. Quand elle va poursuivre, elle va revivre son histoire. Et moi aussi...

*Le réveil sur la table de nuit du motel affiche 21 h 17. Cette chambre ressemble à un taudis. Je déteste être là. Je suis vraiment impatiente d'avoir assez d'argent pour prendre un bel appartement. Un vrai, à moi. Ça coûtera cher, mais je suis sûre que Jackie serait d'accord pour une colocation. C'est la première amie que je me suis faite depuis que j'ai emménagé ici. En divisant les frais par deux, j'espère avoir mon studio au plus vite. J'ai dit à Shelly que je lui enverrais des photos. Deux mois sont passés depuis mon arrivée à Vegas et je n'ai toujours rien à lui poster. Shelly était ma meilleure copine quand j'habitais encore dans le Kansas, et elle me trouvait folle de me lancer à la poursuite de mon rêve. Selon elle, je pouvais le réaliser, mais elle me rappelait que ma famille, membre de la Convention baptiste du Sud et très pratiquante, désapprouverait ma conduite. Elle avait raison. Mon père m'a quasiment déshéritée et ma mère me parle au téléphone tous les dimanches à 21 h 30, une fois qu'il est couché. Ce n'est pas idéal, mais une fois que j'aurai fait ma place ici, je sais qu'ils changeront d'avis. Je les rendrai fiers de moi. Je serai danseuse et ils verront que ce n'est pas un péché atroce d'avoir pour fille une showgirl de Las Vegas. Pour réussir dans ce domaine, il faut du talent ! J'ai beaucoup d'espoirs pour l'audition que je passe demain à midi. Si Ed veut qu'on se voie ce soir, il va devoir se dépêcher. Je dois appeler ma mère, et jamais je ne lui avouerai que j'ai un copain. Enfin, plus ou moins. Bon, d'accord, ce n'est pas vraiment mon petit ami, ou du moins pas encore. Et ce que je fais avec lui ferait dresser les cheveux sur la tête de mes parents. On est allés assez loin ensemble, mais jusqu'ici, j'ai réussi à repousser l'échéance. Je sais qu'il s'impatiente, malgré tout. Je suis encore vierge et le sexe, ça me fait un peu peur. Pas l'acte en lui-même, mais le résultat. Une fois ma virginité perdue, on ne pourra plus revenir en arrière. Je ne suis pas vraiment prête. Ed est plus âgé que moi et il est marié, mais seulement sur le papier. Il est séparé de sa femme et ils vont demander le divorce. Ils ont une petite fille, donc je comprends qu'il veuille garder notre relation secrète. C'est plus simple comme ça.*

— Bev ! dit Ed, qui frappe enfin à la porte de ma chambre.

*Je regarde encore une fois le réveil pour évaluer de combien de temps je dispose avant de devoir le mettre à la porte quelques minutes pour téléphoner à ma mère en toute tranquillité. Ed ne me dénoncerait pas exprès à elle, bien sûr, mais il aime boire un petit verre de temps en temps, et ça le rend quelque peu violent et bavard.*

— J'arrive !

*Je me lève et lisse ma robe devant le grand miroir fendu sur la porte du placard. Mes cheveux bruns sont retenus d'un côté à l'aide d'une pince écaille-de-tortue.*

— Allez, dépêche ! lance Ed.

*Ce n'est pas bon signe. Je déverrouille la porte et l'entrebâille, jusqu'à ce que la chaîne bloque. Ed s'apprête à la pousser, mais se rend vite compte que je n'ai pas encore ouvert.*

— Qu'est-ce qui te prend, bordel ?

Mes soupçons se voient confirmés. Il est saoul.

— Ouvre-moi, putain ! crie-t-il d'une voix mal assurée en titubant légèrement.

— Ed, tu es ivre ! Tu sais que je dois appeler ma mère. Tu ne peux pas faire du bruit derrière moi, elle t'entendrait !

Ed passe sa main libre dans ses cheveux en bataille et grogne.

— Ne joue pas les petites idiotes ! Ouvre. Tu crois que j'ai envie que ça se sache ?

Il pointe le doigt sur moi, comme si j'étais un insecte bon à écraser. Mais ça lui arrive parfois, et je sais que ce n'est pas méchant. Pas vraiment. Quand il ingurgite du whisky comme de l'eau, il n'est plus vraiment lui-même, et je n'ai pas envie de le fâcher, voilà tout. Je veux qu'il m'apprécie, et je suis impatiente de pouvoir tout raconter à Shelly sur mon amoureux de vingt-cinq ans. Elle ne va pas en revenir !

Je pousse un grand soupir et je ferme pour défaire la chaîne. Une fois qu'elle pend, Ed donne brutalement un coup de pied dans la porte de bois, et manque de me l'envoyer dans la figure.

— Hé, attention !

— Oh, arrête de te plaindre !

Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait presque donné un coup de porte dans la tête. Il joue déjà les ivrognes insupportables, et maintenant, je vais devoir le convaincre de rentrer chez lui. S'il croit que je vais faire quelque chose avec lui ce soir, il se trompe.

— Si tu rentrais chez toi, Ed ?

Je pose l'un de mes poings sur ma hanche, dans l'espoir de paraître assez autoritaire pour le mettre dehors à temps et téléphoner à maman. Si je ne l'appelle pas à l'heure, elle contactera sûrement la police pour me faire retrouver.

Ed plisse le visage comme si je venais de lui présenter des crottes de chien sous le nez.

— Tu veux que je parte ? Tu me fais venir ce soir, en me faisant miroiter un bon moment, et ensuite, tu me jettes ?

Il pointe le doigt sur moi, puis sur lui et à nouveau sur moi, et avance d'un pas menaçant.

Je recule jusqu'à ce que mes jambes touchent le matelas derrière moi. Il me rend nerveuse, et ce n'est pas comme ça que je vais le faire partir.

— Écoute, on n'a qu'à se retrouver demain, plutôt. Je dois appeler ma mère et on est déjà en train de se disputer. La soirée est fichue.

Je regarde Ed pour savoir s'il va abandonner et, à mon soulagement, il a l'air très ivre et très fatigué. Beaucoup trop pour se disputer avec moi, ou pour... faire d'autres choses.

— C'est bon. Je vais pisser un coup et je me barre, marmonne-t-il en se dirigeant vers la salle de bains.

Dès qu'il ferme la porte, je respire et m'assieds sur le lit. Je sais que je ne devrais même pas le fréquenter. Il est toujours officiellement marié pour le moment, et de toute façon, il est trop âgé pour moi. Sans parler du fait qu'il boit beaucoup trop. Si son bar préféré n'était pas situé juste à côté du motel, je crois que je ne l'aurais jamais rencontré.

La chasse d'eau retentit, Ed ouvre la porte mais reste dans l'encadrement. Il a les yeux vitreux et son expression me met immédiatement sur mes gardes. Aïe, il a vraiment un comportement bizarre, et cela m'inquiète. Il faut que je le fasse sortir d'ici.

— Très bien, on se voit tout à l'heure, alors. Je dois appeler ma mère.

Je m'avance vers la table de nuit, où le réveil à côté du téléphone annonce qu'il est maintenant 21 h 28.

Edward me regarde, immobile si ce n'est un léger balancement d'ivrogne. Il se contente de me regarder, les bras ballants. Je découvre mon seul gant de toilette trempé dans sa main. Fantastique. On ne me fournit qu'un gant à la fois, et il vient de l'utiliser. Je ne serais pas surprise de trouver l'unique serviette sale aussi.

Je soupire. Mieux vaut sans doute éviter les reproches. Je ne veux plus me disputer avec lui ce soir. Il faut qu'il parte cuver son whisky, et nous parlerons plus tard.

— Bon...

Je lève les sourcils et esquisse un geste vers la porte, espérant qu'il quittera ma chambre sans plus d'histoires.

— Tu as voulu que je vienne ce soir, bredouille-t-il. Tu m'as dit de venir. (Il avance d'un pas vers moi.) Tu te l'es cherché.

Il s'approche, suffisamment pour que je perçoive une nouvelle lueur effrayante dans ses yeux. Une indifférence glacée.

Une voix en moi me hurle de m'enfuir. L'adrénaline se répand dans mes veines en un éclair et, sans me poser de questions, je suis mon instinct animal et je cours vers la porte.

D'un bras, Ed me rattrape facilement. Je suis soulevée et jetée sur le lit avec une force qui me coupe le souffle. Avant que je puisse réagir, il m'assène un coup de poing dans le flanc, si fort que j'ai la sensation qu'il aurait pu me transpercer la peau et les os. Je n'ai jamais été frappée de manière aussi puissante de ma vie. Je ne pense plus. Ne respire plus. Je ne suis que douleur. Je n'arrive à rien faire d'autre que ressentir. Comme je suis amorphe, Ed monte sur moi et, de chaque genou, pèse de tout son poids sur mes bras. J'ai mal jusqu'à l'intérieur des membres, et j'ai peur que mes os ne cassent sous la pression. Malgré la souffrance qui irradie dans mes côtes et mes bras, je me débats. La première vraie inspiration que j'arrive à reprendre est un prélude au cri. C'est à ce moment que le gant atterrit dans ma bouche ouverte.

— Au secours, à l'aide ! je crie derrière le tissu-éponge mouillé.

Je suis immobilisée et je n'arrive pas à faire beaucoup de bruit. Avec un petit rire, Ed m'arrache une tennnis et je le regarde avec horreur sortir le lacet de son logement. Il soulève un genou pour libérer mon coude et force mon bras à se baisser. La puissance de ses mouvements me retourne le ventre. J'entrevois une microseconde pour lutter, et je la mets à profit. Je tire, je donne des coups de pied, je bats des bras et je pousse, mais en vain. Ed a le dessus sur tous les fronts. Il a rassemblé mes bras dans mon dos, et je sens le lacet se resserrer autour de mes poignets. Je hurle, si fort que j'en perds le peu de souffle que j'avais retrouvé. Ed est maintenant à califourchon sur mon dos, et il n'y a aucun doute sur ce qui va suivre. Mon occasion de m'échapper m'est passée sous le nez. Tout ce qui me reste à faire, c'est survivre. Grâce au poids de son corps sur ma taille et au lien qui retient mes mains, Ed peut utiliser les siennes et ne s'en prive pas. Une paume transpirante me frappe sur un côté de la tête et un éclair de douleur traverse mon crâne. Il tire mes cheveux en arrière, si fort que je crains qu'il ne me brise la nuque. Et pourtant, je ne sens rien. L'adrénaline qui parcourt mes veines est trop puissante. Je ne ressens que la panique.

— Tu voulais que je vienne, gronde-t-il à mon oreille. Tu m'as fait croire que tu voulais coucher, alors tu vas coucher, sale petite allumeuse !

Son haleine putride sent le whisky et le tabac. C'est peut-être mon angoisse, son odeur ou l'association des deux, mais mon estomac tressaute en réaction. J'ai des haut-le-cœur répétés, mais je combats mon réflexe de vomissement. J'en étoufferais, et ce serait la mort. « Survis, Noni ! Survis ! » je me scande intérieurement tandis que les larmes coulent le long de mes joues. J'ai trop peur. Je veux

voir mes parents. Je veux retourner au Kansas. « Reviens à la maison, Noni ! » me supplie une voix, profondément enfouie en moi.

Alors c'est ce que je fais. Je rentre chez moi. Seulement dans ma tête.

Je serre mes paupières closes et repense à la ferme. Pendant ce temps, on relève ma robe sans ménagement. Les champs s'étendent à perte de vue. Ça me manque. Je suis traînée au bord du lit. J'essaie de me souvenir le plus intensément possible de l'odeur de la campagne au moment où les germes de blé et de maïs pointent leur nez. Des pousses de blé vert tendre émergent du sol et s'élancent vers le ciel. La senteur est unique. Celle du dur labeur, de la persévérance et de la terre, tout en un. Chez moi.

La terreur grandit en moi. Je sais ce qui se passe, mais cela ne me prépare en rien. Mon cœur s'affole dans ma poitrine et je fais des efforts pour calmer ma respiration. D'un coup sec, ma culotte est déchirée. Un gémissement s'échappe de ma gorge, derrière le gant. Je me rappelle mon anxiété la première fois que je me suis trouvée seule au volant du tracteur. J'avais la trouille de me tromper, mais papa m'a dit de me détendre et de me lancer. Une fois que c'est fait, c'est fait. Par la suite, je n'aurai jamais plus à conduire un tracteur pour la première fois. On n'a qu'une occasion pour notre première fois, et ce dans tous les domaines. On en savoure certaines, on doit juste attendre que ça passe pour d'autres. « C'est la vie, ma chérie », m'avait dit mon père en m'aidant à monter dans la cabine de l'intimidante machine, un monstre que je l'avais vu manœuvrer avec une aisance enviable des milliers de fois.

Je hurle derrière mon bâillon dès que je sens quelque chose de dur dans mon dos. J'essaie, avec toute la volonté qui me reste, de m'accrocher à mon refuge mental. Je suis au Kansas. Pas ici. Pas dans cet affreux motel, en train de me faire violer par ce monstre. Je suis chez moi. En sûreté. Avec ce qui me fait l'effet d'un coup de poignard, Ed a pris ce qui ne lui revenait pas. J'écarquille les yeux. Ma respiration s'arrête. Sous le choc, je suis déstabilisée par le mal. Il ne perd pas de temps pour atteindre son but. Encore un coup de poignard atroce. Encore un. Encore un, et puis je supporte la douleur qu'on m'inflige. Je cesse de lutter. Je garde les yeux grands ouverts, sans ciller. La tête tournée de côté, je relâche mon pauvre corps envahi, pris d'assaut, immobilisé. La joue pressée contre le couvre-lit qui gratte, je me raccroche à ma seule roue de secours : mon esprit. Même si mon corps a cédé, mon esprit combat encore. Mon esprit, c'est tout ce qu'il me reste. Il demeure intact, Ed ne peut pas l'atteindre.

Je regarde le téléphone beige à cadran sur la table de nuit. Je devrais être en train d'appeler ma mère, en ce moment, me dis-je tandis qu'il se met à sonner. J'espère qu'elle ne s'inquiète pas et qu'elle ne saura jamais ce qui m'est arrivé. Que suis-je devenue ? De nouvelles larmes jaillissent de mes yeux gonflés à l'idée que ma famille ne s'en remettrait pas. Mes grands frères voudraient tuer Ed et je ne les arrêtera pas, si je pensais qu'ils pourraient ne pas être inquiétés. Ma mère aurait le cœur brisé et quant à mon père... Je ne sais pas comment il réagirait, mais je ne veux pas qu'il l'apprenne. Jamais.

Ed respire plus fort maintenant qu'il a ralenti ses gestes. Je souhaite qu'il s'arrête. Pourvu qu'il s'arrête. Pourvu qu'il s'arrête. Pourvu qu'il s'arrête... Je prie inlassablement dans ma tête. Vivement que ça cesse, pour que je puisse aller me doucher. Je veux me laver. Laver les traces qu'il a laissées sur moi. Laver le souvenir de ce soir. Il se relève et, dans une décharge de douleur inimaginable, il se retire de moi. Je referme les yeux. Je ne sais pas trop pourquoi. La peur, le soulagement ? Peu importe.

— Tu vois ce qui arrive aux petites salopes qui veulent jouer avec des hommes comme moi ? me crache-t-il, à quelques centimètres de mon visage.

Son haleine chargée de tabac et d'alcool s'attarde sur ma peau, ce qui déclenche des remous dans mon estomac. Mon haut-le-cœur est si fort que mon flanc malmené craque en réponse. Il a dû me

*casser une côte. Mes yeux s'agrandissent. Une sonnette d'alarme résonne dans ma tête. Cette fois, je ne vais pas pouvoir me retenir. Je vais vomir avec ce gant enfoncé dans ma bouche. Une appréhension nouvelle plane au-dessus de moi. Mon estomac se soulève violemment. Concentrée sur mon effort pour ne pas m'étouffer, je vois Ed grimacer dans un brouillard alcoolisé. Il ne fait rien. Il repart comme il est venu. Il m'a laissée attachée, violentée, prête à mourir. Mais ce n'est pas grave. Il est parti.*

Je ne sais pas quoi dire. Pendant ce qui me semble durer des minutes entières, je regarde Noni sans pouvoir réagir.

— Trois semaines plus tard, j'ai découvert que j'étais enceinte de Damon, me dit-elle, juste assez fort pour que je l'entende. En sortant de la consultation médicale, je me suis arrêtée au *Petit Resto* pour dépenser mes derniers dollars dans un repas. La serveuse s'appelait Joanne Bynum. Je me rappelle l'avoir observée et avoir eu pitié d'elle. Elle était entre deux âges, et elle travaillait là, debout toute la journée. Je me souviens de m'être dit que je ne voulais surtout pas terminer comme elle, à me décarcasser pour gagner quelques malheureux dollars dans un boui-boui. (Elle s'arrête et secoue la tête avec une moue amusée.) Et puis il m'a manqué un dollar vingt-sept pour régler l'addition. Joanne m'a regardée avec une grande compassion, et elle m'a dit que, si j'étais employée ici, je pourrais manger gratuitement. Je n'avais aucune autre piste. Pas d'autre choix. Alors j'ai accepté son offre, et je ne suis jamais partie. Je suis devenue la femme entre deux âges qui se plie en huit pour ne toucher presque rien. Ils m'ont engagée alors que j'étais meurtrie et sans domicile. Je leur en ai été reconnaissante.

## Refuge

Le récit de Noni me laisse sans voix, le visage trempé de larmes que je ne me suis même pas senti verser. Elle a raconté son histoire comme si elle revivait toute la scène. Comme si elle y était encore. Comme si elle n'avait jamais échappé à cette soirée dans une chambre glauque de motel. Ses yeux se sont posés sur un moment de son passé, et elle s'est retirée du présent. Je conçois tout à fait ce qu'elle ressent.

Je ne sais pas quoi faire. J'ai envie de sangloter sans retenue. De la prendre dans mes bras. De me battre. De retrouver Edward et de lui arracher les yeux pour ce qu'il a fait subir à Noni et à Damon.

J'avale le silence entre nous et rapproche ma chaise. Nous nous retrouvons cuisse contre cuisse, Noni silencieuse, les mains sur ses genoux. Elle a toujours le regard rivé sur le même endroit que depuis le début de son récit. Je place ma main sur la sienne et ne la bouge plus. C'est un petit geste, mais je l'espère symbolique. Je veux qu'elle sache que je suis là, qu'elle comprenne que je vais porter ce poids avec elle. Je reçois une partie de ce qu'elle supporte depuis si longtemps, et je l'accepte telle qu'elle est. Mon amie si gentille mérite tellement mieux que ce qu'elle a reçu.

Enfin, Noni détourne le visage. Ses iris bruns torturés plongent dans les miens et il est évident qu'elle est au point de rupture. Ses lèvres tremblent, ses yeux sont prêts à laisser échapper plus de trente ans de larmes. En un éclair, elle tend les bras et tombe, s'effondre, se désintègre. Sa tête atterrit lourdement sur mon épaule, et son corps est secoué de violents sanglots. Ses épaules, ses bras, ses jambes, je sens tout son corps flageoler. D'un geste automatique, je l'enlace et fais de mon mieux pour la garder contre moi. Si c'est ce dont elle a besoin, je serai son point d'appui.

J'aime à me croire plutôt dure à cuire, mais en cet instant, ce n'est pas le cas. Être amoureuse de Damon a adouci mon cœur plus que je ne veux bien le reconnaître, et avec mon amie qui n'en peut plus, tout effort pour garder mon calme semble futile. Je croasse un : « Oh, Noni » en la serrant contre moi, comme une mère avec son enfant, et je pleure avec elle.

— Je suis vraiment désolée.

L'excuse que j'ai toujours tant détestée franchit mes lèvres malgré moi. J'ai toujours eu horreur de recevoir ces marques de compassion. Je les ai tellement entendues dans ma vie, sans jamais avoir l'impression qu'elles soient honnêtes. Personne ne pourrait vraiment, sincèrement ressentir du regret ou de la tristesse pour quelqu'un d'autre. En tout cas, c'était mon opinion. Jusqu'à Noni. Jusqu'à maintenant. Lui passant la main dans le dos sans relâche, je répète :

— Ça va aller, ça va aller.

Au bout de ce qui semble être des heures, mais n'a dû représenter en réalité que quelques minutes, elle cesse de frissonner et ses pleurs s'atténuent. Je relâche mon étreinte, elle renifle plusieurs fois et

se redresse dans son siège à côté de moi. Le torchon qu'elle a transbahuté avec elle toute la journée est resté sur ses genoux. Elle porte à ses yeux fatigués le doux coton et essuie le restant de ses larmes.

C'est là que j'y pense : à un moment ou à un autre, Damon l'apprendra et il sera dévasté par cette information. Je sais qu'il sera surpris que sa mère soit Noni, mécontent que j'aie agi dans son dos, et je me prépare à ce retour de bâton. Mais le cœur du problème, le fait que son existence soit le résultat du viol d'une adolescente... cela va tuer mon Grand Mec. Cette prise de conscience inquiétante met en route mon imagination, et j'échafaude plusieurs scénarios pour lui annoncer la nouvelle, dont aucun n'est idéal.

— Et Damon ?

Noni me lance un regard méfiant, comme si je la menaçais d'une arme.

— Je... je ne sais pas si je suis prête, Jo. Je... il...

— On n'a qu'à en parler à Gramz. Elle saura quoi faire. Elle sait tout.

— Jo, je ne suis pas sûre de pouvoir...

J'attrape Noni par les épaules et la regarde bien en face.

— Écoute-moi. Gramz est vraiment la personne à qui s'adresser en premier. Il faut qu'elle soit de notre côté au cas où Damon l'apprendrait. Ou plutôt, quand Damon le saura.

Impossible de cacher quoi que ce soit à Damon. Enfin, pas longtemps. Il va le découvrir, et ce sera essentiel d'avoir Gramz pour nous soutenir.

Noni courbe un peu le dos et vient déposer sa tête au creux de ses mains.

— Bernice est quelqu'un de bien, mais j'ai peur, reconnaît-elle d'une voix faible.

— Moi aussi, reconnais-je.

Toute tentative de paraître forte serait complètement transparente. N'importe qui à ma place aurait la trouille, et je ne diffère pas des autres.

C'est étrange, le stress. Mon expérience de l'anxiété est limitée. Je n'en ai pas eu le luxe jusqu'à récemment, en fait. Dans ma vie, il avait toujours fallu agir ou accepter de mourir, ce qui ne laissait aucune place à l'hésitation. Tergiverser, c'était la meilleure façon de se faire prendre pour cible par une personne mal intentionnée. L'incertitude aurait impliqué de me montrer trop faible pour prendre ce dont j'avais besoin quand ça se présentait. J'ai appris à être culottée, et en général, c'est le trait de caractère que je préfère chez moi. Mais, à l'heure actuelle, je paierais très cher pour trouver la bonne manière d'aborder ce désastre. Mon anxiété nouvelle doit me venir de l'amour que j'ai recommencé à éprouver pour certaines personnes. À présent, je suis susceptible de décevoir. Comment l'annoncer à Damon ? Devrais-je lui en parler ? Comment réagirait-il ? Que ferait-il à Noni ? À Edward ?

Quand j'emprunte l'allée menant à notre nouvelle maison, j'ai encore l'esprit qui tourne à mille à l'heure à cause de ce que m'a révélé Noni. Jamais je n'aurais pu être prête à entendre ça. Noni est fragile en ce moment, mais une curiosité morbide me pousse à me demander comment elle a pu vivre sa grossesse, sachant que son enfant était issu d'un viol.

Avant de me remettre à verser des larmes sur la conception de Damon dans la violence, j'étouffe toute pensée à ce propos. Avec une profonde inspiration libératrice, je coupe le moteur, je prends Hemingway dans mes bras et ouvre la portière. La camionnette de Damon est garée devant chez nous, donc, à moins qu'il n'ait pris la BMW, il est rentré avant moi. Une petite partie de moi espère qu'il n'est pas arrivé. Sachant ce que je sais, je ne suis pas vraiment prête à l'affronter.

Une fois à l'intérieur, je traverse la maison pour emprunter la porte de derrière. Celle-ci donne sur une courte allée en pas japonais qui mène à l'appartement de Gramz. Son espace personnel ressemble à une version miniature de la maison principale, y compris la peinture extérieure. Je pose



les yeux sur la petite terrasse de devant et me dépêche de l'atteindre. Il faut que je la voie. Je sonne à la porte et me souviens avec affection qu'elle était tout émoustillée d'avoir une sonnette à elle. Quelle vieille folle, celle-là !

— Entrez ! dit-elle d'une voix chantante.

J'ouvre et m'immobilise en apercevant Gramz assise dans son fauteuil inclinable, munie d'un gros rouleau d'adhésif, d'une lampe de poche et de son déambulateur. Elle a ses lunettes de lecture perchées au bout de son nez.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

Je ne parviens pas à masquer l'amusement dans ma voix.

— J'ai besoin de lumière là-dessus, répond-elle en me regardant par-dessus ses verres. Tu veux bien m'attraper des ciseaux ?

Je m'empresse de me rendre à la cuisine, où je trouve la cisaille à volaille dans le casier à ustensiles à côté du four.

— Tenez.

Elle garde de façon plus ou moins assurée l'adhésif et la lampe dans une main tout en essayant de passer ses doigts ridés dans les anneaux des ciseaux.

— Attendez, je vais le faire.

Je renverse le déambulateur sur la moquette et m'agenouille pour l'aider. Tout en arrachant un bout de collant, je demande :

— Pourquoi installer une lampe sur votre engin, au fait ?

— L'allée est sombre pendant la nuit. Il me faut de l'éclairage pour savoir où je vais.

C'est une explication simple, que j'accepte d'un haussement d'épaules. Je dois reconnaître qu'on ne peut pas avoir l'esprit plus pratique que cette vieille dame.

— Bonne idée, mais je crois que Damon compte faire border l'allée de lampadaires.

— Ça marchera très bien comme ça, pourquoi gaspiller de l'argent ?

— Alors là, je vous laisse en discuter avec le Grand Mec.

Damon va bien rire en découvrant la dernière lubie de Gramz.

— C'est ce que je vais faire, m'assure-t-elle. Et si mon invention marche bien, je vais peut-être déposer un brevet. Comme tu m'as aidée à la réalisation, je pourrai t'octroyer un pourcentage.

On frappe doucement à la porte. Tiens, c'est justement Damon, qui avise le bric-à-brac étalé par terre, puis nous deux, et secoue la tête.

— Puis-je savoir ce que vous manigancez ?

— On fait un peu de tuning sur le déambulateur de Gramz.

Ma réponse est aussi nette que l'explication que m'a donnée sa grand-mère.

— Je vois.

Avec un hochement de tête, il réprime un sourire et enfonce ses grandes mains dans ses poches. Bon sang, ce qu'il est beau ! C'est un paradoxe incroyable de le regarder. Né d'un acte de méchanceté pure, il est pourtant magnifique sur tous les plans, charmant, résolu et généreux.

Je chasse vite ces pensées. L'œil sur le ruban adhésif, je l'enroule avec précaution autour de la lampe torche. Après l'avoir fixé à l'avant du déambulateur, je rentre toutes les parties collantes. Plus que deux tours et c'est fini.

— Et voilà, dis-je en souriant à Gramz avant de redresser l'appareil devant elle. Vous avez votre phare.

— Superbe ! clame Gramz. Je vais l'appeler la Bête à l'œil unique.

— Oh, non, je vous en prie, je réponds aussitôt en étouffant un rire.

Avec un sourire entendu, Gramz se renforce dans son siège, sûrement pour réfléchir à de meilleurs noms. Je me tourne vers Damon, qui s'appuie contre le mur dans une pose typique. Les manches relevées et la cravate dénouée, il a deux boutons défaits à sa chemise, ce qui expose la délectable naissance de son cou. Un pantalon gris métallique épouse de façon très intéressante ses hanches autour desquelles je passe si souvent les jambes.

— C'est astucieux, comme bricolage, mais l'intendant va installer l'éclairage dans l'allée bientôt, déclare-t-il.

— Bah, quelle idée ! se récrie Gramz. C'est du gaspillage. Mon Cyclope suffira amplement.

— Cyclope ? Ce serait un nom parfait, si tu avais pensé à utiliser une lampe frontale plutôt que... cet assemblage, répond Damon, qui scrute notre invention d'un air sceptique.

— Pour me décoiffer chaque fois ? Alors là, jamais ! soutient Gramz, avec un geste de la main qui appuie son rejet de la proposition.

Damon se met à pouffer, et c'est un moment magique. J'adore le voir insouciant et libre. Cela me rappelle qu'il mérite de rire, et d'être heureux. Il devrait recevoir beaucoup, et j'ai la ferme intention qu'il obtienne tout le bonheur qui lui revient.

Il esquisse quelques pas vers moi et m'attire à lui, tandis que son hilarité décroît.

— Merci pour ton aide sur tous les fronts. (Son souffle est aussi léger qu'une plume sur mon oreille, et je suis parcourue de frissons. Je ferme les yeux et j'inspire son odeur divine, tellement singulière.) Je t'aime, ma chérie.

— Moi aussi.

Je me sens rougir et suis un peu moins stable sur mes pieds.

Dans sa poche, son téléphone sonne, ce qui interrompt mon état de transe admirative. Il consulte l'écran et me murmure :

— Désolé, je dois répondre.

Après avoir touché l'écran de son index pour prendre la communication, il s'éloigne.

— Mike, tu as du nouveau ? demande-t-il en refermant la porte de l'appartement de Gramz.

— Qui est Mike ? me demande Gramz, faisant écho à la question que je me suis posée.

Je hausse les épaules, bien en peine de répondre, et je vais m'affaler sur le canapé tout neuf. C'est le moment de parler. Je le sais, mais j'ai du mal à trouver les mots justes.

— Gramz, j'ai une question.

— Et moi, j'ai une réponse, lance-t-elle du tac au tac, et mettant Cyclope sur le côté.

*Allez, accouche !* je me tance intérieurement. Je dois en finir.

— Et si je vous disais que j'ai retrouvé la mère de Damon, comment réagiriez-vous ?

J'ai proféré cette question d'une petite voix. Bien plus discrète que je ne le comptais. Je relève des yeux anxieux vers ceux, d'un bleu cristallin, de Gramz, et tout sens de la repartie incisive l'a quittée.

— Quoi ? chuchote-t-elle.

C'est rare de la voir aussi sérieuse, mais les circonstances s'y prêtent. Je me recroqueville un peu dans le sofa.

— Tu l'as trouvée ?

J'arrive simplement à hocher la tête.

— Et tu l'as rencontrée ? demande Gramz, toujours à voix basse.

— C'est... là que ça se complique.

À ce moment-là, j'ai envie de revenir en arrière, d'oublier d'avoir trouvé cet acte de naissance. Mais même si je le pouvais, cela ne changerait rien au fait que je connais Noni depuis des années.

Nous serions tous liés, d'une façon tortueuse ou d'une autre, que je sache ou non la vérité. La vie peut être vraiment vache et sinueuse.

— Explique-moi, Jo, me demande Gramz d'un ton sévère en tapant du pied par terre.

Elle est tendue et je ne peux lui en vouloir. C'est avant tout elle qui a élevé Damon et c'est à elle qu'il a incombé de le protéger. Et moi, je prends l'initiative de chercher sa vraie mère...

J'inspire un grand coup et me prépare au récit difficile qui m'attend, mais avant que je ne puisse poursuivre, Gramz se lève de son fauteuil et se traîne jusqu'à la porte, qu'elle entrouvre pour jeter un œil dans le jardin.

— Il doit être rentré dans la maison, mais s'il effleure la poignée de la porte, c'est motus. Compris ? Je ne plaisante pas, Jo. Il ne doit pas en entendre parler, il n'est pas prêt.

Je hoche la tête. Elle retourne à son siège, puis me regarde. C'est parti.

— Je la connais, j'admets, les yeux fixés sur mes mains. Depuis des années, en fait.

Gramz m'examine avec attention, et me fait signe de poursuivre.

— C'est Noni, l'amie que j'ai engagée à la librairie. En voyant l'acte de naissance de Damon, je m'étais dit que la retrouver éclaircirait certains points, mais il s'avère que je la connaissais depuis tout ce temps. Elle a rencontré Damon il y a quelques mois et elle a tout de suite compris que c'était lui. Je n'en savais rien avant le jour où votre petit-fils m'a demandé en mariage. Son vrai nom, c'est Beverly Dav...

— Tais-toi ! m'ordonne Gramz.

Je referme la bouche d'un coup et lui renvoie un regard choqué par son ton à mon égard.

— Je sais de qui il s'agit, Jo. Je l'ai toujours su. Je me renseigne sur elle depuis qu'elle est venue taper à ma porte, enceinte de Damon. Beverly Winona Davis. Je ne savais pas que tu la connaissais, mais je suis au courant du reste. Je suis vieille, pas idiote.

Pour la deuxième fois de la journée, je demeure sans voix. *Elle... savait ?*

— Vous m'aviez dit que vous ne connaissiez que son prénom.

— J'ai menti, souffle Gramz. Pour protéger Damon, ça m'est souvent arrivé.

Une expression de détresse se peint sur son visage ridé et je suis anéantie par ce que je vais devoir lui révéler.

— Quand un petit garçon te demande pourquoi son papa le déteste, c'est facile d'inventer n'importe quoi plutôt que l'horrible vérité. (Le visage de Gramz est éclatant de sincérité. Je ne peux qu'imaginer son embarras à être écartelée entre son petit-fils innocent et son fils agressif toutes ces années.) Eddie ne peut pas le sentir, depuis le jour où Beverly me l'a amené, explique-t-elle, secouant la tête avec lassitude. Ce charmant bébé est la goutte qui a fait déborder le vase de son mariage raté, et c'est en partie pour cette raison qu'Eddie en veut à Damon. Pourtant, je n'ai jamais compris pourquoi il le haïssait autant. Pour moi, c'était incompréhensible. (Elle claque la langue et secoue encore une fois la tête.) Ce n'est pas la faute de cet enfant si Eddie a trompé sa femme et engrossé une pauvre fille. Le petit Damon était blanc comme neige. Les enfants ne doivent pas être punis pour les fautes de leurs parents.

— Il y a quelque chose que vous ne savez pas, Gramz.

Le poids de la vérité est lourd à porter. Devoir être celle qui la raconte à Gramz est insoutenable.

— Évidemment, fait-elle, exaspérée. Il y a toujours quelque chose qu'on ne sait pas.

— Je voudrais que vous veniez parler à Noni demain, mais pas avant d'entendre ce qu'elle m'a raconté.

— D'accord, hésite Gramz, dans l'attente de la suite.

— Ce n'était pas sa faute à elle... Noni... elle... n'a pas eu le choix. Edward a commis un acte impensable, Gramz. Il... il l'a...

Je ne parviens pas à prononcer les mots, mais je vois la compréhension se préciser sur ses traits. Elle porte ses mains flétries à sa bouche, abasourdie par ce que je viens de lui dévoiler.

— Non, il n'a pas fait ça... marmotte-t-elle derrière ses doigts.

— Si.

— Oh, mon Dieu. Tu es sûre ? Comment le sais-tu ?

— Gramz, elle m'a tout raconté. Dans tous les détails. C'était horrible. Et si vous l'aviez vue... Si vous aviez entendu... ce qu'il lui a fait... (Je m'interromps pour repousser la boule dans ma gorge, réprimer mon envie de pleurer.) C'est la raison principale qui l'a poussée à abandonner Damon. Elle n'était pas capable de s'en occuper, d'un point de vue physique ou émotionnel.

— Oh, mon Dieu, répète Gramz, encore sous le choc. Je t'accompagnerai demain à la librairie. Il faut que je la revoie. Cette pauvre petite...

Gramz baisse les yeux et je vois ses larmes couler.

J'approuve sa décision d'un signe de tête. Je savais qu'elle voudrait parler avec Noni. Elle va vouloir rétablir les choses et rectifier les erreurs d'Edward, comme elle l'a toujours fait.

— Je lui ai dit que c'était à vous qu'il valait mieux parler d'abord, alors allez-y doucement avec elle. Elle est... fragile. Elle ne connaît pas non plus l'enfance de Damon, et je ne sais pas comment lui en parler. Ni si je le pourrai un jour.

J'ai été tellement obnubilée par le fait de garder son identité secrète vis-à-vis de Damon que je n'ai pas réfléchi à ce qu'il faudrait lui cacher, à elle. Si elle apprend ce qu'a pu subir Damon des mains d'Edward, elle sera effondrée. Elle se sentira encore plus coupable et s'imaginera être le monstre plutôt que la victime, et pourtant, Noni n'a rien d'un monstre.

Je me relève pour aller embrasser Gramz.

— Bonne nuit.

— Je regrette de ne pas en avoir fait plus pour elle, chuchote Gramz sans relever la tête.

Je ne sais pas comment réagir à ces dires. Le dois-je ?

— Vous avez fait ce que vous avez pu, je réponds avec douceur. Vous avez été présente pour Damon.

Elle fait un signe de dénégation, pensant sans doute à ce que nous avons appris des cahiers de Damon.

— On va dire que ça fait partie du passé, soupire-t-elle en me tapotant la main. Tu es une fille bien, Jo. (Enfin, elle relève la tête et me sourit.) Bonne nuit.

Je quitte son appartement pour regagner la maison. Je meurs d'envie de voir Damon et, en même temps, je m'en inquiète. Noni se sent coupable, Gramz, honteuse, et moi, tellement effrayée par tout ça que je ne sais pas par où commencer. Si je mets les pieds dans le plat, comme je l'ai fait jusqu'ici, tout ça va forcément me retomber dessus. Ce qui me déstabilise le plus, c'est que je n'ai aucun moyen de savoir comment va se dérouler la suite. Je protégerai mon Grand Mec à tout prix. Même si je dois mentir quelque temps, je préserverai son cœur. De toute façon, Noni et Gramz doivent se parler avant qu'on ne révèle quoi que ce soit à Damon.

Le dîner tout simple se déroule dans le calme. Comme toujours, Damon dévore rapidement la nourriture et passe le reste du repas à m'observer, d'encore plus près que d'habitude. Il ne prononce pas un mot, mais n'en a jamais vraiment besoin. Cela m'inquiète qu'il décèle mon malaise. Si je simulais la bonne humeur, je serais repérée immédiatement. Damon sait quand je me sens vraiment bien ; inutile de feindre que ce que je viens d'apprendre n'a pas affecté ma tête et mon cœur.

En faisant la vaisselle, je réfléchis à la situation et décide de lui fournir une explication crédible et, en fin de compte, vraie. Il ne m'a pas encore posé la question, car il attend sans doute que je m'ouvre à lui, mais au moins, je suis prête. Je patienterai aussi, et s'il me demande quelque chose, je lui dirai que j'ai eu une sale journée au boulot, ce qui est loin d'être un mensonge.

Préparée à ses interrogations, je monte d'un pas lourd l'escalier menant à notre chambre et je le trouve dans la salle de bains, occupé à broser ses dents parfaites et vêtu d'une simple serviette. En un regard, je trouve le médicament idéal pour oublier un tant soit peu les révélations cauchemardesques qui m'ont été faites.

Son regard chaleureux rencontre le mien dans le miroir, et je suis aspirée par ce tourbillon de sensualité que représente Damon. Chaque partie de mon corps m'exhorte à m'approcher de lui, peau contre peau, yeux dans les yeux. Il luit encore de l'eau de la douche, ses cheveux sont humides et ébouriffés, et sur son menton, il y a juste assez de barbe pour me chatouiller la joue. *Il est parfait.*

Je m'avance vers lui, près du lavabo, et passe les bras autour de sa taille pour me presser contre lui. La joue contre son dos bien dessiné, je m'autorise à fermer les paupières lors de ce moment de répit. Le simple fait d'être avec lui me distrait de ma réalité chaotique.

— Tu vas m'expliquer ce qui ne va pas, ou faut-il que je te l'arrache par mes charmes ?

Je parsème son dos de petits baisers et réponds à mi-course :

— Ça a juste été une rude journée, mais je choisis de toute façon l'option B.

Je sens le corps de Damon vibrer contre moi lorsqu'il se met à rire.

— Tu n'auras pas à me le dire deux fois. Au lit, ordonne-t-il comme un vrai macho.

Il se retourne sur place et soulève la serviette, révélant une très belle érection. Quel bonheur de le voir nu ! C'est une thérapie par le regard et je me délecte de sa plastique superbe, assez longtemps pour qu'il finisse par m'attraper et m'emporter sur son épaule. Je pousse un cri de demoiselle effarouchée pendant qu'il me mène droit au lit. Avant de me faire jeter sur le matelas, je tends le bras pour pincer une fesse musclée.

Damon rampe sur le drap pour me celer dans une prison de chair dure comme le roc. C'est avec plaisir que je purgerai ma peine... et que j'oublierai l'entrevue à venir demain.

## Réunion de famille

Si Gramz est anxieuse, elle ne le montre pas. Je l'ai regardée en coin une dizaine de fois sur le chemin de la librairie ce matin, et chaque fois, elle regardait le paysage en fredonnant l'air qui passait à la radio.

— Vous n'êtes pas stressée ? je finis par lui demander.

— Oh, non ! fait-elle avec assurance. Le stress, c'est pour les jeunes. Et toi, ça va ?

— Eh bien moi, j'ai le trac ! J'ai promis à Noni que ce serait la façon la moins violente de commencer. Je ne voudrais pas lui avoir menti.

Il s'agit à la fois d'une supplication et d'un avertissement. Je fais confiance à Gramz, bien sûr, mais cette situation ne m'inspire rien de bon.

— Tout va bien se passer, Jo, je te le promets, affirme-t-elle avec la douceur d'une mère.

Ces paroles parviennent à me calmer et nous parcourons le reste de la route en silence.

Je respire profondément en faisant le tour de la camionnette pour aider Gramz à en descendre. Je déplie son déambulateur trafiqué, sans oublier d'enclencher la sécurité. Avec un sourire, la grand-mère sort de la Volvo.

— Après vous, Gramz, dis-je en lui faisant signe d'avancer.

Elle s'extasie sur la rénovation du magasin et je lui fais le tour du propriétaire le plus rapide du monde avant de l'introduire dans le bureau, où je la laisse avec Hemingway et des magazines de mariage. Je veux qu'elle reste hors de vue avant que j'aie pu annoncer sa présence à Noni.

Celle-ci arrive en retard, ce qui n'est pas habituel. Un instant, j'ai eu peur qu'elle ne se fasse porter pâle. Lorsque j'aperçois enfin ses cheveux châtons semés de gris, je pousse un soupir de soulagement.

— Salut, Noni, dis-je d'un ton hésitant, dans l'espoir de tester son humeur.

— Bonjour, Jo.

Elle fait preuve de résilience. Voilà ce qui me vient à l'esprit, et j'admire la femme qui m'a donné le meilleur cadeau que j'aie jamais reçu : Damon. Né de la violence et du chagrin, mais né malgré tout. Je suis époustouflée par le courage qu'elle a eu de mener à terme cette grossesse, car je ne sais pas si, à sa place, j'aurais pu garder un enfant qui provient d'une telle scène d'atrocité. Avec bienveillance, je demande à Noni :

— Tu te sens mieux ?

Elle déglutit et m'adresse un petit sourire, encourageant malgré tout.

— Oui, je crois. Tu es la première à savoir ce qui s’est passé, et c’est vraiment étrange, mais je suis soulagée. J’y ai réfléchi hier soir : j’ai sans doute gardé ce secret si longtemps que je ne me suis pas rendu compte à quel point il m’isolait. Merci, ajoute-t-elle en me prenant dans ses bras.

Je ferme les yeux, m’efforce de contrôler mes émotions. Tout cet épisode a fait renaître des émotions en moi qui étaient éteintes depuis la mort de mes parents. Je les avais étouffées par pure nécessité. Je me devais d’être forte, et me laisser aller à tous ces sentiments ne faisait pas partie de l’équation. En ce moment, je n’ai envie que d’une chose : fondre en larmes.

Noni agrippe mes épaules et me serre contre elle, un sourire attendri aux lèvres. Cela suffit à anéantir la barricade que j’ai érigée il y a tant d’années. Stupidement, des sanglots se forment dans mes yeux et j’ai l’impression d’être une pauvre idiote.

— Ne fais pas attention à moi, je suis bête, dis-je en m’essuyant les joues.

— Oh, ma puce.

Noni me reprend dans ses bras pour une seconde étreinte qui fait un bien fou à mes pauvres nerfs malmenés, au point que je n’ai pas envie de la laisser s’écarter. À mi-voix, je commente :

— Je suis à fleur de peau, c’est lamentable. Entre le mariage, la nouvelle maison, l’emménagement de Gramz, et puis toi... (Je secoue la tête avec résignation et sèche une larme égarée sur mon menton en regardant Noni pour faire attention qu’elle ne panique pas.) En parlant de Gramz, elle est ici. Dans le bureau.

Noni écarquille les yeux et porte la main à son cœur. Elle garde le silence malgré son air effaré.

— Elle est au courant, je poursuis. Je lui ai expliqué hier soir et elle tient à te voir. (Je m’interromps sans trop savoir si je devrais attendre une réponse.) Tu veux aller la voir ?

Je préfère proposer plutôt qu’insister. La réaction de Noni n’est pas très expansive, son hochement de tête est en effet à peine perceptible, mais il existe tout de même. Nous partons donc rejoindre Gramz.

Je marche devant mon amie d’un pas décidé et ouvre la porte pour révéler Gramz. Une petite exclamation lui échappe quand elle revoit Noni pour la première fois depuis trente ans.

— Incroyable, murmure la grand-mère de Damon, qui se lève et repousse le déambulateur dont je suis persuadée qu’elle n’a pas besoin. Ma chère, chère enfant, dit-elle en ouvrant grand les bras pour y accueillir Noni.

Sans hésiter, Noni accourt dans le giron de Gramz. Et vlan, nous nous retrouvons à pleurer toutes les trois ! Elles s’étreignent longuement, se chuchotent à l’oreille des choses que je n’entends pas depuis la porte.

Enfin, Gramz s’écarte et tapote les joues de Noni. Mon regard oscille de l’une à l’autre. Elles ont besoin de rester seules et, de mon côté, je dois arrêter de m’effondrer en larmes pour m’avancer un peu côté librairie. Le Capitaine ne m’autoriserait pas de débordements aussi féminins. Il serait sans doute en train de marmonner une insanité complètement sexiste sur les hormones des femmes qui les rendent dangereuses. Il n’est jamais très éloigné de mes pensées, surtout ces derniers jours, et il me manque toujours davantage à mesure que le temps passe. Avant de me laisser encore une fois entraîner par mes émotions, je coupe court.

— Je vais travailler un peu. Vous n’avez qu’à discuter un moment. Si vous avez besoin de moi, je suis juste là.

Après un geste en direction de mon bureau, je file. Elles ont beaucoup à se dire et je dois préparer la grande réouverture de mon magasin. La montagne de boulot qui m’attend est une coupure bienvenue par rapport à l’instant présent et j’y plonge tête la première.

Je regarde par les vastes fenêtres de notre nouvelle chambre et laisse mon cerveau tourbillonner en échafaudant un scénario compliqué, mais magnifique.

J'ai de la chance d'avoir Damon. Je le sais mieux que personne et je n'ai jamais voulu compromettre ma relation avec lui. Malheureusement, je crains d'avoir commis exactement l'erreur que je souhaitais éviter à tout prix. Je n'avais rien fait pour recevoir son aide suite à mon accident il y a toutes ces années et je n'ai pas l'impression d'avoir fait quoi que ce soit pour le mériter maintenant. En vérité, je n'ai rien fait d'autre que devenir victime lors de ce malheur, et c'est ce qui a provoqué la rencontre de nos deux mondes ; si ça ne relevait pas d'un choix, cela m'a tout de même liée à lui. De l'extérieur, notre relation est très jolie, mais nous savons tous les deux qu'avoir un psychologue sous le coude est un signe sans appel que nous avons beaucoup à travailler sur nous. Nous paraissions heureux. Nous ressemblons à un couple amoureux qui construit un avenir ensemble, mais en même temps, nous efforçons de dégager le tissu cicatriciel de nos vies simplement pour maintenir cette façade. C'est difficile à admettre mais, en comparant nos enfances de merde, je me dis que mon deuil était préférable à son destin à lui. Au moins, je n'ai que des souvenirs emplis d'affection pour mes parents. Jamais je ne me suis dit qu'ils ne m'aimaient pas ou ne voulaient pas de moi. Damon, lui, a passé les trente-trois années de sa vie en sachant que sa mère l'a abandonné et que son père le déteste. Je n'imagine même pas combien cette réalité l'a endommagé. Je souffre pour lui encore plus qu'à cause de mes tragédies personnelles.

Et voilà qu'à partir d'une situation en soi chaotique, j'ai jeté de l'huile sur le feu en fouillant dans le passé de Damon. J'ai cherché l'identité de sa mère et maintenant que j'ai obtenu les renseignements souhaités, je ne suis plus convaincue de les vouloir. Plus du tout. Je suis morte de trouille à l'idée que Damon découvre mes agissements. Un pressentiment étouffé me hurle depuis un moment d'arrêter de mentir et de simplement prier pour que mon Grand Mec accepte les faits. L'image d'un Damon furieux, effrayé et encore plus traumatisé me tourmente depuis des semaines. La seule chose qui m'effrayerait davantage serait la vision d'un Damon renfermé, refusant de s'intéresser à quoi que ce soit. J'ai combattu ce Damon déjà une fois. J'ai remporté la bataille, mais je ne suis pas tout à fait certaine d'avoir gagné la guerre. Cette expression de froide indifférence sur son beau visage, je ne veux plus jamais la revoir. La dernière fois, cela a failli me détruire, et revivre ces instants me dépouillerait de ma résolution.

Les retrouvailles de Gramz avec Noni ont bien failli avoir raison de moi et je ne suis pas persuadée de pouvoir aller plus loin. Disons-le, je ne suis pas sûre de le devoir. Comment pourrais-je garder le silence ? Elles ont parlé, parlé... toute la journée. Nous avons déjeuné toutes les trois, mais je les ai laissées ensemble à peine mon sandwich englouti, et je ne suis pas vraiment intervenue dans leur conversation. Quand je suis repartie travailler, aucune des deux ne l'a remarqué. Elles ont continué de discuter jusqu'à l'heure de fermeture de la librairie et j'ai fait abstraction de la sensation de nausée engendrée par la paranoïa.

La camionnette de Damon qui s'arrête dans l'allée me tire de mon désarroi familial et embrouillé. J'admire sa grande silhouette bien droite qui s'extrait de l'habitacle avec aisance et avance à grands pas vers la porte d'entrée. Juste avant d'arriver sous l'auvent, il lève ses yeux de braise, comme s'il me sentait l'observer, tout comme je perçois quand il me regarde. À l'expression dure de son visage, je devine qu'il va foncer droit vers moi. Difficile de déterminer si le tremblement qui commence à m'agiter est dû au ravissement dans l'attente de ce que signifient ses yeux ou à l'angoisse constante que la vérité n'éclate.

À peine trente secondes plus tard, Damon apparaît dans l'embrasement de la porte de notre chambre. Ses larges épaules occupent tout l'espace que l'entrée peut lui offrir. Je me tourne vers lui et, par



choix ou par réflexe, je garde le silence. Il reste là, les cheveux en bataille, l'air rageur, mais sans parler.

*Merde.*

Prise de panique, je sens mon cœur s'accélérer. Il faut que je dise quelque chose, mais mon cerveau a pris des vacances, remplacé par une peur panique. Damon lève la main, un doigt, puis s'éloigne à grands pas décidés vers la salle de bains. Il ferme la porte derrière lui, me laissant désarçonnée. Qu'est-ce qui lui prend ?

Quand il reparait quelques instants plus tard, il est... exquis. Il s'est débarrassé de sa chemise et ne porte que son pantalon. À voir sa façon de s'appuyer négligemment contre l'encadrement de la porte tout en séchant avec soin ses grandes mains, je suis à la fois apeurée et alléchée comme un chien affamé. Ce qu'il est beau ! Dire qu'il est à moi. À moi !

— Je...

— Chut, exige-t-il.

Il se redresse et fond sur moi à toute vitesse. Mon corps vibre d'une envie grandissante à mesure qu'il avance. Une envie de chaque parcelle de son corps. Une envie de le goûter. De noyer mes inquiétudes dans un océan de luxure et de chaleur. De me sentir mieux. Dès qu'il se trouve contre moi, je suis envahie par son odeur qui me transporte vers un état de frénésie désespérée. Je commence à le supplier :

— Je veux...

Il me prend par les épaules et me détourne de lui pour regarder par la fenêtre. Il se place si près de mon dos qu'involontairement je me cambre contre lui, désireuse de le toucher. D'une main, il trouve mon ventre, qu'il couvre presque entièrement de sa paume. Je sens ses lèvres contre le lobe de mon oreille, dans un effleurement si ténu qu'il en est douloureux, qu'il diffuse des frissons en moi partout, comme des ondes sur l'eau.

— On dirait bien que je ne suis pas le seul à savoir garder des secrets, chuchote-t-il à mon oreille.

Son souffle sur ma peau est léger, en contradiction complète avec la boule qui vient de se former dans ma gorge. J'ai l'impression que mon cœur s'arrête et l'angoisse éteint le feu si facilement embrasé par Damon.

*Il est au courant.*

Je me fige sur place. Je ne représente plus qu'une immense peur. Mes pieds sont comme coulés dans du béton. Quant à mon ventre... il s'apprête à restituer le sandwich que j'ai avalé si précipitamment pour le déjeuner.

Damon glisse un papier dans ma main. Je le relève pour examiner ce qu'il a pu découvrir.

*Une revue de mariage. Sérieusement, une revue de mariage ?*

Je retourne vers lui, l'incrédulité inscrite sur mon visage. L'air interrogateur, je lui demande d'un air aussi innocent que possible :

— Ben quoi ?

Damon reprend le magazine et, le geste tranquille, l'ouvre à une page cornée, vers le milieu.

— Dans le top dix des destinations pour une lune de miel, tu as entouré Paris. Tu ne m'avais jamais dit que tu voulais aller en France. Pourquoi ?

*Non, mais c'est une blague ?*

Je pousse un soupir, comme si quelqu'un venait de desserrer l'étau sur mes nerfs et je me relâche. Mon anxiété redescend à un niveau gérable et mon estomac, quoique encore barbouillé, ne menace plus de m'envoyer en courant aux toilettes. Attendrie, j'enlace mon Grand Mec.

— J'ai dû oublier de t'en parler. On n'est pas obligés d'y aller. C'est juste... ma foi... ça m'a tapé dans l'œil, sachant que c'est là que j'ai été conçue.

— C'est là que tu veux passer notre lune de miel ?

— Mon chéri, je me fiche bien d'où on ira, du moment que je suis ta femme.

— C'est très agréable à entendre, reconnaît Damon.

Ses mains se font affamées et se mettent à explorer mes fesses. Je gémiss et pose le front contre son sternum. Cet encouragement suffit largement à Damon. Des deux mains, il empoigne l'arrière de mes cuisses et me soulève d'un coup. Je noue les jambes autour de sa taille et il me porte vers le lit.

Damon ne perd pas de temps. D'un geste vif, il retire le pantalon de yoga que j'utilise pour traîner dans la maison. Il laisse en place mon string en dentelle bleu marine, mais ôte mon débardeur et mon soutien-gorge. Je suis allongée devant lui, vêtue de la plus simple dentelle, dévergondée et en attente. L'humidité entre mes cuisses le réclame. Son propre pantalon tombe à terre, vite rejoint par son caleçon. Je m'agite en le voyant se dévoiler à moi. Son membre engorgé fait un petit bond en avant, prêt à l'action. Je parcours des yeux chaque veine palpitante, chaque creux ainsi que l'extrémité veloutée de l'objet de mon désir. Malgré moi, ma langue jaillit pour humecter mes lèvres. Damon comprend ce que je veux.

D'un doigt recourbé, je lui fais signe de me rejoindre.

— Mon chéri, je veux te prendre dans ma bouche.

Il monte sur le lit et s'incline en arrière, amenant son lourd pénis frémissant contre mon abdomen. Je m'agenouille entre ses jambes et me penche pour engloutir son sexe dans toute sa longueur, aussi profondément que possible dans ma bouche. L'extrémité soyeuse de son membre bute contre ma gorge, mais je continue, encore plus loin. Quand je relève les yeux, Damon a les siens brillants de plaisir rivés sur moi et la mâchoire serrée.

De la main, j'opère de lents va-et-vient sur lui avec fermeté. Puis j'enroule et glisse la langue autour de la large extrémité de sa verge, lui arrachant un soupir rauque venu des abysses de son torse.

— Oh putain, ma chérie, halète-t-il.

Sous le traitement qui l'approche sans cesse de la délivrance, ses hanches donnent des à-coups. Il passe l'une de ses grandes mains dans ma chevelure pour me guider, de haut en bas.

Soudain, il tire encore plus sur mes cheveux et m'immobilise.

— Sur le dos, gronde-t-il.

Sans hésiter, je m'exécute et ouvre largement les cuisses pour recevoir mon Grand Mec. Il accroche ses doigts à mon string trempé, enfonce le pouce dans le tissu délicat, et en un rien de temps, la jonction entre mes jambes est tout à lui. Il dirige les lèvres vers la partie la plus douce de mes cuisses et y plante de longs baisers chauds, s'approchant peu à peu de ma féminité moite.

Je remue le bassin, me cambre, rêve de le ressentir entièrement en moi. Je ferme les yeux et la bouche talentueuse de Damon règne sur les endroits les plus sensibles de mon corps. Avec une adresse prouvant son expérience en la matière, il lape mon clitoris palpitant. Je laisse échapper un puissant gémissement qui résonne autour de nous et ne fait que l'encourager. De ses lèvres fermes, il s'empare de mon clitoris et je m'arc-boute contre lui, mon corps en joie. Il alterne entre les petits coups de langue et des pressions plus fermes. Je suis parcourue de brèves décharges électriques, mes jambes tressautant en harmonie avec chaque passage de sa langue. Je trouve ses cheveux couleur chocolat noir et emmêle les doigts dans ses mèches en bataille.

— Tu as un goût parfait, ma chérie, dit-il d'une voix grave qui vibre contre ma chair, me faisant trembler. Tu es délicieuse.

À l'approche de l'extase, ma respiration se fait de plus en plus saccadée.

— Ah, Damon, je souffle.

— C'est ça, mon amour, me presse-t-il.

Je rejette la tête contre l'oreiller. Les yeux exorbités et la bouche ouverte, je me cambre pour voir au mieux la sienne si délicieuse. Un courant de plaisir fuse en moi dans tous les sens et efface toutes mes pensées conscientes.

Il vient de me baiser à m'en faire perdre la raison... sans même avoir réellement accompli cet acte. Ce paradoxe n'échappe pas à mon cerveau saturé d'endorphines. Seul mon dieu du sexe zélé existant dans la vraie vie pouvait opérer une telle magie. Je suis sa plus fervente adepte.

Le corps sculptural de Damon glisse sur le mien et s'installe entre mes cuisses tremblantes. Mes mamelons durcis supplient qu'on s'occupe d'eux et mon Grand Mec se soumet de bonne grâce à ses obligations. Il prend brièvement l'un de mes tétons en bouche, qu'il suce avec énergie. Il le mordille, m'infligeant la quantité parfaite de douleur, puis répète l'opération de l'autre côté.

Il agrippe son instrument érigé, où j'aperçois une goutte brillante qui perle. Il le place doucement sur mon clitoris sensible, pour y déposer ce témoignage de plaisir. *Oh, bordel, que c'est sexy.*

Sans m'en rendre compte, je soulève les hanches, car mon désir de l'attirer en moi est au plus vif. Ses yeux de miel brûlent les miens quand il s'élançe jusqu'à la garde. Il s'est introduit aussi profondément qu'il le pouvait et cette plénitude est exquise. Nos soupirs respectifs résonnent dans la pièce et Damon se rapproche pour m'emprisonner dans ses bras. Relevé sur les coudes, il taquine ma poitrine à chaque passage de son torse ciselé, exaltant ma satisfaction.

Avec chaque à-coup intense, Damon nous amène tous les deux au bord de l'orgasme. Je suis à sa merci, sous lui. J'enfonce les ongles dans sa peau et l'enserme de mes jambes. Son souffle se fait de plus en plus court, de plus en plus prononcé. Il accélère le rythme et l'air ne pénètre plus dans mes poumons. Je recroqueville les orteils au point d'en avoir mal. Je joue de mes muscles intimes autour de la verge de mon amour, tirant chaque once de bien-être qu'il a à me donner. Il me pilonne encore une fois, deux fois... puis il frissonne et se déverse en moi.

Je l'enlace tendrement tandis qu'il est encore vigoureusement enfoui et je le serre fort. Je dépose un baiser sur la veine qui bouge dans son cou et nous nous repaissons de la félicité d'être ensemble.

Bientôt, Damon respire de nouveau de manière apaisée et se détend contre moi avant que j'aie l'occasion de lui demander pourquoi il avait l'air en colère. De toute façon, il aurait été étonnant qu'il m'explique les raisons de son irritation. Cela ne lui arrive jamais. Pourvu que je n'aie rien à voir là-dedans, et Noni ou Edward non plus.

Malgré mon inquiétude toujours galopante, le sommeil vient facilement. J'espère seulement que si jamais Damon découvre le pot aux roses, il ne repoussera pas les gens qu'il aime. Moi en particulier.

## 6

### Petite douleur

Après avoir préparé le petit déjeuner pour Gramz, Damon et moi, je rassemble mes affaires pour le travail et les fourre dans ma besace. J'ai toute une liste de choses à accomplir aujourd'hui et j'ose espérer que cela suffira à me distraire de mes pensées.

— Coucou, dis-je en attrapant Damon par sa cravate et en l'attirant vers moi quand il passe dans le vestibule. Tu vas bien ? Tu avais l'air furax quand tu es rentré hier.

— Versan, explique-t-il en haussant les épaules. Il croit tout savoir, ce charlatan. Rien de plus.

*C'est vrai ! Son rendez-vous.*

J'avais complètement oublié qu'hier on était mercredi et que Damon allait chez le psy.

— Tu veux en parler ?

Je vais probablement essuyer un refus, mais j'essaie malgré tout.

— Est-ce que je vais devoir te payer ? se moque-t-il avec un clin d'œil.

— Évidemment, dis-je d'un ton faussement offensé.

— Ton prix sera le mien.

— Hmm... j'ai une idée !

Je l'attire encore plus près de moi en saisissant sa cravate de soie. Ses lèvres effleurent les miennes et, en un éclair, je n'appartiens qu'à Damon Cole. Ne serait-ce que pour une seconde, j'oublie le reste du monde et toutes les personnes qui l'habitent. En cet instant, il n'y a que Damon, moi et ce lien qui nous unit.

— Allons, un peu de tenue ! s'exclame Gramz, qui fait mine d'être choquée.

Elle vient d'entrer dans le vestibule avec son déambulateur orné de scotch, un sac à dos sur une épaule et ses lunettes de lecture suspendues à son cou.

Le rire grave de Damon résonne contre ma bouche, puis il se détache de moi pour adresser un large sourire à la femme qui l'a élevé. Encore un regard vers moi et il m'administre un chaste baiser.

— Faut que j'y aille, ma chérie. Je t'appelle. À tout à l'heure, Gramz, lance-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Ça marche, dis-je. Je t'aime !

— Moi aussi ! crie-t-il en retour.

Une fois la porte d'entrée refermée, je me retourne vers Gramz et ne peux m'empêcher de pouffer.

— Un sac à dos ? Vous retournez à l'école ?

— Inutile de faire l'impertinente, jeune fille. J'ai des photos et d'autres choses à montrer à Noni.

— C'est sûr qu'elle doit avoir beaucoup de choses et de temps à rattraper, je reconnais.

Ce n'est que maintenant que je comprends : Noni a manqué presque trente-trois ans de la vie de son fils. Elle a renoncé à tant de joies. À le regarder grandir et apprendre, à aider un bébé à devenir un enfant, puis un homme. Si un jour j'ai un enfant, je ne peux pas imaginer manquer toutes ces étapes. La simple pensée de ne pas voir un bébé que j'aurais conçu avec Damon suffit à engendrer une petite douleur dans ma poitrine. Cette pensée ne me plaît pas. Pas du tout.

Ce matin, Noni est arrivée au travail avant nous et la librairie commence à ressembler à mes projets. Bien souvent, à l'exception d'hier, j'arrive au travail pour trouver Noni qui attend que je la fasse entrer. Elle est complètement fiable. Elle a la même tête tous les jours : ses cheveux bruns bien lissés et retenus en arrière par un petit peigne. Ses vêtements sont d'occasion, mais toujours propres, bien repassés et professionnels. Elle sent la lavande, porte un maquillage léger autour des yeux et n'a pas besoin de davantage d'artifices. Malgré ce qu'elle a traversé, elle reste une très belle femme. Si j'avais regardé de plus près avant, j'aurais sans doute détecté des traits de ressemblance entre mon Grand Mec et Noni. Il a les mêmes longs cils, les mêmes cheveux châtain foncé et yeux bruns, même si les siens sont d'une couleur plus claire que ceux de sa mère, qui rappellent le chocolat.

Je devrais donner à Noni une clé plutôt que de la laisser attendre tous les jours devant la porte, avec son panier-repas, son sac à main et son mug isotherme... Je la salue en tirant les clés de mon sac.

Gramz se déplace à petits pas jusqu'à elle et l'embrasse comme une mère. C'est une étreinte indescriptible, longue, douce, et emplie de chuchotements à l'oreille. Après un moment passé à admirer ces deux femmes, la clé distraitemment introduite dans la serrure, je tourne jusqu'à entendre le verrou s'ouvrir. Je n'ai peut-être plus ma mère, mais j'ai ajouté à ma vie deux femmes extraordinaires que n'importe qui serait fier d'appeler maman. Elles sont de parfaits exemples de femmes fortes. Je les idolâtre toutes les deux.

Noni me décoche son habituel sourire doux.

— Bonjour, Jo.

Gramz entre la première dans la librairie, suivie par ma chère employée, pendant que je leur tiens la porte du pied.

— Je t'ai apporté les photos dont je te parlais, confie Gramz à Noni d'un air entendu, la main sur le cœur. Je suis contente à l'idée de les revoir, ça faisait un moment.

Je suggère :

— Vous n'avez qu'à aller dans mon bureau. J'ai rendez-vous avec un artisan pour les tables à dix heures.

Je consulte ma montre, qui n'est plus celle de maman. Je suis encore en train de m'y habituer. C'est une solution coûteuse de remplacement : une Rolex neuve assortie à celle de Damon... enfin je ne sais pas trop, mais c'est la même marque et elle donne l'heure aussi. Elle est très belle, en or rose incrusté de diamants. Elle est simple mais élégante, et je dois reconnaître que je l'adore. J'ai voulu refuser, mais mon Grand Mec a insisté pour que je la garde jusqu'à ce qu'il parvienne à faire réparer celle de ma mère après son plongeon malencontreux dans le bain. Je ne sais pas pourquoi j'ai pris la peine d'essayer de résister, car Damon ne supporte pas qu'on lui dise non. Jamais. Il faudra que je pense à lui demander où en sont les réparations sur la montre de ma mère, tout à l'heure.

Gramz et Noni se retirent avec plaisir dans mon bureau, ce qui me permet de commencer à établir les projets pour la venue de l'artisan. Il sera là dans une heure et sachant que c'est Damon qui a pris le rendez-vous, inutile de refuser. Selon lui, les meubles sur mesure fabriqués par cette entreprise seraient parfaits pour mettre la librairie au goût du jour, grâce à un environnement « jeune et

dynamique ». Le gars s'appelle Jonathan Green et apparemment il fabrique, pour les gares, des tables de bistrot qui reçoivent chacune trois clients et permettent la recharge des liseuses, ordinateurs portables, tablettes et téléphones. On peut même relever les cloisons pour s'isoler, ce qui fait ressembler les tables à des parts de tartes. Il a baptisé son entreprise « Passez au Green », un nom qui me semble si pompeux que je fronce le nez.

À neuf heures quarante-cinq, Brian arrive avec une grande blonde aux longues jambes, accompagnée d'un garçon qui doit être son fils. C'est sûrement sa sœur car ils se ressemblent de façon frappante.

— Jo, ma puce, je te présente ma sœur aînée, Lindsay. Sœurette, voici Jo. Et ce beau gosse, c'est mon neveu, Trey.

— Effectivement, c'est un beau gosse, je fais avec un clin d'œil pour le ravissant petit garçon.

Pour la deuxième fois de la journée, j'imagine à quoi mes enfants avec Damon pourraient correspondre : des cheveux bruns duveteux, des yeux de miel et de grosses lèvres boudeuses de bébé. Un aspect très féminin de moi se réveille et je suis sciée par les envies de maternité qui me prennent. Mais qu'est-ce qui se passe, Jo ? Je me débarrasse de cette vision et me concentre sur Brian, qui tape du pied avec impatience.

— Brian, en quoi puis-je t'aider ?

— J'ai amené Lindsay avec moi parce que nous cherchons du boulot pour elle aujourd'hui, mais M. le boss m'a dit de venir prendre des notes lors de ton rendez-vous avec « Passez au Green ».

— Autrement dit, espionner.

— Pas du tout ! Il s'agit plus de micro-management, objecte Brian avec un haussement d'épaules.

Il dégage de son front une mèche blond foncé ; il doit être à court de gel, de gomina ou de la substance qu'il utilise d'habitude pour dompter ses cheveux et leur donner l'apparence d'un casque de fer forgé.

— Et tu fais du baby-sitting, dis-je par-dessus mon épaule en me retirant derrière le bar pour prendre une tasse de café chaud. Trey, tu veux quelque chose à boire ?

— Je veux bien, madame, répond poliment le petit garçon aux yeux verts. Est-ce que vous auriez des briques de lait chocolaté ?

— Ça m'étonnerait mais, par contre, dis-je en me penchant comme si je lui confiais un secret diplomatique, il y a quelqu'un ici qui peut te concocter un chocolat chaud divin. Ça te dit ?

Le grand sourire de Trey est une réponse suffisante. Je lance en me dirigeant vers le bureau :

— Je reviens tout de suite. Brian, servez-vous tous les deux.

Une fois que j'ai arraché Noni aux griffes de Gramz et que je suis revenue dans le magasin, Jonathan Green s'est joint à notre petite assemblée. Brian se tient prêt avec sa tablette, et Trey a disparu au rayon enfant. Lindsay est plongée dans le menu établi par Noni et M. Green, qui m'attend avec Brian, me salue.

— Enchantée. Jo Géroux, dis-je en lui tendant la main.

M. « Passez au Green » m'adresse un sourire prétentieux et intérieurement je me félicite d'avoir prédit qu'il serait imbu de lui-même. Sinon, pourquoi baptiser son entreprise ainsi ? « Passez au Green », tu parles ! Il aurait aussi bien pu l'appeler « Regardez-moi ».

— C'est un plaisir de vous rencontrer, Jo. Je suis Jonathan Green.

Il tient ma main juste un peu trop longtemps dans la sienne, ce qui crée instantanément un malaise dans notre rendez-vous.

— Euh, bon... venons-en au fait.

Je frappe dans mes mains, et, après une heure et demie de présentation de sa part, j'invente une raison de me retirer au bureau et laisse Brian prendre des notes. J'en ai ma claque de ce vantard qui laisse entendre qu'il connaît tout le monde et se vante de tout. Quand je refais surface, M. Moi a quitté le magasin et apparemment, la sœur et le neveu de Brian aussi.

— Où est partie ta sœur ?

— Je ne sais pas, mais elle a filé comme si la librairie venait de prendre feu. Elle a dit qu'elle revenait, répond Brian, pas le moins du monde inquiet, avec un geste vague vers la porte. Je t'ai envoyé mes notes par mail, ainsi qu'à Damon. Je dois y aller, parce que M. le boss m'a déjà envoyé deux messages pour que je prenne un dossier chez Mike.

Dans une attitude résignée, il range sa tablette dans sa besace et je demande :

— C'est qui, ça ?

— Mike Passarelli, son espion perso, répond Brian sans difficulté.

Sans masquer ma perplexité, je demande :

— C'est-à-dire ?

— Mike se tient au courant un peu partout des informations utiles pour les affaires privées et pour le travail. Comment ça se fait que tu ne sois pas au courant ? s'étonne Brian.

Je murmure :

— Bonne question.

Pourquoi ne connaissais-je pas l'existence de ce mec ? *Et qui emploie quelqu'un pour farfouiller à sa place ? Quelqu'un qui a des intérêts à protéger.*

— Ouais, Mike, il ressemble à Bruce Willis, période *Piège de cristal*. Plutôt sexy, alors ne m'attire pas d'ennuis, poulette, m'avertit Brian en pointant un doigt manucuré vers moi.

— Jamais, je promets en levant les mains comme pour me rendre.

— OK. À plus, ma puce, chantonne-t-il en se dirigeant vers la sortie.

— À plus tard, Balthazar.

Un espion ? Genre, un détective ? Ce soir, il va falloir que je parle à Damon d'autre chose que de la montre.

## L'heure de vérité

Au moment où notre maison se dresse devant moi, j'aperçois la camionnette de Damon garée devant. Tiens, c'est inhabituel qu'il rentre le premier.

— Jo, je vais faire une petite sieste, me prévient Gramz quand je l'aide à sortir de la voiture. Je reviens tout à l'heure.

— Ça marche, Gramz. Reposez-vous bien.

Je l'accompagne à son appartement, puis, avec un sourire, ferme la porte. Arrivée à la maison, je suis impatiente de me débarrasser de mes vêtements de travail et de voir ce que fait Damon. J'ai envie de tout savoir à propos de ce fameux espion. Mike aurait-il enquêté sur moi lorsque nous avons commencé à nous voir ? C'est ce qui m'intrigue le plus.

— Damon ?

J'attends un instant, mais n'obtiens pas de réponse. Je me dirige vers son bureau, certaine que je trouverai mon Grand Mec. Après un léger coup à la porte, j'ouvre comme à mon habitude, sans attendre d'y être invitée.

— Coucou, je t'ai appelé. Qu'est-ce que tu fais ?

À son bureau, Damon consulte un gros dossier, l'expression indéchiffrable. Je passe aussitôt en mode « alerte maximale ». Quelque chose cloche. Il se lève sans un mot et contourne son bureau pour se diriger vers la porte, qu'il ferme.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? demande-t-il d'un ton égal.

Aussitôt, mon cœur se met à battre à un rythme effréné, car je sais ce qui va suivre. Je le devine dans les yeux de Damon. Il est au courant et je ne suis pas prête.

— Qu'est-ce que tu as fait ? répète-t-il d'une voix au calme déstabilisant.

Pour seule réaction, je parviens à secouer plusieurs fois la tête.

— Ne nie pas, Joséphine. Je t'ai vu avec Gramz lui parler à la librairie.

— De quoi ?

— Les caméras, Joséphine. Elles ont été installées hier soir.

— Et tu les utilises pour m'espionner ?

— Aucun rapport.

— Si, justement. Qu'est-ce que tu espionnes d'autre depuis le début ? Mike t'a donné des infos juteuses ?

Je me dirige vers son bureau au pas de charge et ouvre d'un coup sec le dossier.



**Conclusions :** dette substantielle envers plusieurs organismes de prêt privé et leurs filiales. Aucun pseudonyme connu. Pas de compte ni de propriété à l'étranger. Deux numéros de téléphone portable enregistrés au nom d'Edward Cole. Surveillance à poursuivre comme prévu précédemment.

**Objet :** Philippe Géroux, Colette Géroux, Joséphine Géroux

**Conclusions :** Philippe Géroux : décédé.

Colette Géroux : décédée.

Parents connus : Joséphine Géroux...

Quand Damon le saisit et le repose sur le bureau, j'ai eu le temps de déchiffrer les premières lignes. Je m'exclame :

— Rends-moi ça ! Ça me concerne !

— Non. Quand est-ce que tu as su ? fait Damon d'une voix rauque, la mâchoire serrée.

En un éclair, tout échappe à mon contrôle. Des mots flottent dans ma tête, mais ils me semblent tous inappropriés.

— Quand ? répète-t-il.

À mi-voix, j'avoue :

— Au moment où j'ai trouvé tes journaux intimes, il y avait ton acte de naissance dedans et j'ai commencé à la rechercher. J'ai envoyé une lettre à la personne citée dessus. Je ne savais pas que c'était elle.

Damon ferme les yeux et baisse la tête. Il passe les mains dans ses cheveux déjà décoiffés.

— Et alors ?

— Elle m'a appelée le jour où tu m'as demandé en mariage, pour m'avouer qu'elle était ta mère.

— Joséphine...

Difficile de savoir s'il s'agit d'une supplique ou d'un reproche. J'avance d'un pas vers lui pour lui tendre la main. Je voudrais simplement améliorer les choses, ne pas faire de mal à Damon. Je ne souhaitais pas qu'il le sache, mais c'est arrivé. Sa question suivante, je la connais avant même qu'il ne l'ait formulée.

— Elle t'a expliqué ?

Son regard tourmenté vient à la rencontre du mien, me laissant incertaine et effrayée. Avec une grande inspiration, je rassemble le peu de courage qui me reste et m'apprête à avouer l'épouvantable vérité. Je sais que je vais briser son cœur déjà fragile et pulvériser son esprit.

— Elle m'a tout expliqué.

Cette petite phrase lourde de sens, je la marmonne. Elle est empreinte du poids de la tragédie, du viol, de la violence et des mensonges perpétrés sur Damon par tout le monde autour de lui, moi comprise. Ça pourrait difficilement être pire.

— Dis-m'en plus, Joséphine.

Je déteste qu'il utilise mon prénom entier sur ce ton. C'est un signe certain qu'il est on ne peut plus sérieux. Il ne me reste plus qu'à lui exposer la vérité et prier pour qu'il ne s'effondre pas sous le fardeau de ce qu'elle représente. « Ce que les yeux ne voient pas ne fait pas mal au cœur ». Encore une saleté de proverbe, et celui-ci ne pourrait être plus vrai que maintenant.

— Damon, mon amour...

— Non ! Tu n'as pas intérêt à y mettre les formes maintenant. Tu me dis tout, et tout de suite !

Le doigt levé vers moi, il beugle si fort que mes oreilles sifflent.

Des larmes me piquent les yeux et la boule dans ma gorge pourrait bien m'étouffer. Je suis acculée par mon Grand Mec tourmenté, et je n'ai nulle part où aller. Je finis par chuchoter :

— Damon, c'était un viol.

Cet aveu me paraît si lointain. On ne dirait même pas ma voix. Peut-être parce que je tiens tellement la réalité en horreur, ou alors parce que c'est la première fois que je l'énonce à voix haute. Sous mes yeux attentifs, Damon plisse le front et baisse la tête. Je le vois répéter les mots intérieurement.

— C'est pas vrai... (Il se couvre le visage de ses grandes mains et se détourne de moi.) Putain de bordel, c'est pas vrai !

Il donne de violents coups de poing dans la porte. Sous la force de l'impact, le bois craque et s'enfonce ; je sursaute instinctivement. Je l'ai déjà vu en colère, mais jamais à ce point. Cette fois, c'est bien plus que de l'irritation qui passe dans ses yeux. Il est blessé, atterré. Pas seulement parce qu'on lui a menti pendant des années, mais aussi parce qu'il a perdu sa mère à cause du crime innommable commis par son père. Damon sait ce que c'est d'avoir dix-sept ans et d'avoir l'impression que sa vie est finie avant même de l'avoir commencée. Noni et lui ont été privés d'une existence normale par le même homme. Ce point commun les aidera, j'espère, à établir le contact malgré leur passé sordide.

— Va-t'en, Jo, chuchote-t-il sans un regard. Je te donnerai tout l'argent dont tu as besoin. Tu peux aller au loft pour l'instant. Je vais faire en sorte qu'on s'occupe de toi, mais tu dois partir d'ici.

Il secoue la tête à intervalles réguliers d'un air déterminé, les lèvres pincées.

Alors là, ça n'augure rien de bon.

Sans plus faire attention à moi, il attrape sa veste sur la chaise de bureau et l'enfile du geste habile que permet l'habitude.

— Comment ça ? Pourquoi ? Je ne vais nulle part !

Toute tristesse est évaporée. Je suis à la fois perplexe et fâchée. Non, ce n'est pas assez fort : mon niveau de frustration vient d'exploser pour se situer quelque part entre un débordement de rage et un bouillonnement d'indignation. L'homme que je suis censée épouser voudrait que j'obtempère sans broncher et que je file sur commande ? Il devrait savoir que je ne suis pas comme ça.

— Tu ne peux pas rester dans cette histoire, Jo. Je ne veux pas te faire prendre de risques et je ne pourrai pas te surveiller en permanence.

Il passe à côté de moi et contourne son bureau.

— Dans cette histoire, c'est-à-dire ?

Il a intérêt à me répondre. Je ne veux pas qu'il fasse quelque chose d'irréfléchi, de dangereux, voire d'illégal. Je ne le laisserai pas prendre de tels risques.

— Aucune importance. Tu ne peux pas rester, c'est tout.

— N'importe quoi !

Les mains sur les hanches, je sens le rouge affluer à mes joues.

— Ça ne te suffit pas ? Tu n'en as pas vu assez pour comprendre que la chose la plus intelligente à faire, c'est de t'enfuir en courant ? (Une main sur son bureau pour se soutenir, Damon crie. Son autre main levée désigne sa porte endommagée.) Je n'ai jamais rien voulu d'autre que ce qu'il y a de mieux pour toi. Je n'avais jamais autant essayé de représenter quelque chose pour quelqu'un. Mais toi, Jo... fait-il en pointant un doigt accusateur sur moi, putain de merde ! Pour toi, je ferai tout, à part risquer qu'on te fasse du mal. Et c'est exactement ce qui va se produire si tu restes. (Ce ton d'homme vaincu qui avoue la vérité me serre le cœur.) Je suis un rappel constant de tout ce qui existe de négatif.

Damon se laisse tomber dans le fauteuil de cuir et s'affaisse. Ça me tord les tripes de voir mon Grand Mec hanté par un passé qu'il n'a pas envie d'affronter. Il n'a pas à l'accepter, pas maintenant, peut-être jamais. Mais j'ai besoin qu'il m'accepte, moi. Mon aide, mon épaule, ma compréhension, mon amour... tout ce que j'ai à lui offrir.

— Tu es un rappel constant, dis-je en contournant son bureau pour poser les mains sur sa barbe de trois jours. Tous les jours, tu me rappelles pourquoi j'ai dit oui. Ta façon de me regarder... (Je me glisse dans l'espace entre lui et son bureau pour me placer entre ses jambes.) Ta façon de me protéger... (Je dépose un léger baiser sur son front.) De penser d'abord à moi avant toi-même...

Damon détourne la tête, ce qui me permet de l'attirer contre ma poitrine. Par réflexe, il noue les bras autour de ma taille, ce qui me semble bon signe pour une victoire à venir. Avec un nouveau baiser, j'ajoute :

— Ta façon de me préserver de moi-même... Ta façon de me regarder... (Je prends son visage entre mes mains et le recule juste assez pour pouvoir l'embrasser sur l'arête du nez.) Ta façon de me toucher...

Il ferme les yeux, et j'en profite pour pencher sa tête et embrasser sa mâchoire bien dessinée. Il pousse un soupir et je sais qu'il est en train de me revenir.

— Ta façon de m'aimer, je conclus dans un souffle.

Les narines palpitantes, il prend une profonde inspiration et resserre la mâchoire. J'entends un grondement émaner de l'intérieur de son torse, et en même temps, il agrippe mes hanches d'une poigne de fer et me soulève.

— T'aimer, c'est tout ce que j'ai toujours voulu, Jo.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine à ce doux aveu. D'un geste assuré, Damon fait coulisser la ceinture de mon peignoir dans ses passants. La soie glisse sur mes épaules, et je suis révélée à lui. Il ne se prive pas de me contempler, et rien n'a changé. Depuis la première fois qu'il m'a prise, il commence par apprécier chacune de mes courbes et se régaler du regard, sans fausse honte.

Il pose un délicieux baiser, très tendre, au creux de mes seins, l'air si vaincu que je donnerais n'importe quoi pour qu'il aille mieux. Je m'apprête à lisser ses mèches de cheveux en désordre, mais il attrape mon poignet à mi-course.

Brusquement, il se relève et m'écrase la bouche d'un baiser passionné qui me coupe le souffle. Ma langue s'engage dans un combat de territoire contre la sienne, mais il m'est impossible de me maintenir au rythme de Damon. Ça l'a toujours été. Aussi soudainement que le baiser a commencé, il s'interrompt. Damon se détache de moi, les yeux glacés. Mon cœur s'arrête de battre. *Oh, non.*

— Va-t'en, ordonne-t-il d'un ton si définitif que j'ai un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que...

— Pars.

Il n'y a plus une once de tendresse en lui et je sens mon corps dénudé se recroqueviller. Pour la première fois, je suis vulnérable et pudique devant lui. J'enfile le peignoir tombé à terre et reprends :

— Je ne comprends pas ce que...

— C'est très simple, Joséphine. Prends tes affaires et pars. Je réglerai tout le reste. Tu auras de quoi subsister. Brian t'appellera demain pour mettre au point les détails.

Je me retrouve complètement prise de court. Moi qui m'apprêtais à faire l'amour avec mon fiancé, je suis maintenant repoussée, jetée dehors... abandonnée, quoi ! Je suis sûre que ma perplexité se lit sur mon visage. D'un ton hésitant, effrayée de prononcer les mots, je commence :

— Tu veux dire...

— Que c'est fini ? Oui.

En un claquement de doigts, Damon version zombie, froid et indifférent, est de retour et je le déteste. Avec conviction, je secoue la tête.

— Non. Tu ne peux pas me faire ça. Je suis désolée. S’il te plaît, ne nous inflige pas ça.

Les larmes finissent par arriver et roulent sur mes joues.

— C’est pourtant ce que je viens de faire.

Damon m’écarte de son passage et sort calmement de son bureau, me laissant derrière lui. Sans doute pour toujours.

## J'essaierai

Je n'ai pas dit au revoir à Gramz et, quand je suis mise à la recherche de Damon, il avait disparu. J'ai ôté le diamant de mon doigt et je l'ai posé sur sa table de nuit. Nageant en plein brouillard, j'ai emporté quelques affaires et, en silence, j'ai pris la voiture pour retourner au loft. Je n'arrivais pas à pleurer, pas plus qu'à réfléchir. Je ne pouvais que me répéter inlassablement les mots prononcés par Damon. Il a quitté la maison avant moi et il est sans doute en train de m'oublier en compagnie d'une femme ou deux.

Des images de Carrie l'orange givrée, cette nunuche de décoratrice d'intérieur, ainsi que d'autres poupées gonflables qui essaient par tous les moyens de s'emparer d'un M. Cole nouvellement célibataire s'imposent, et c'en est trop pour mon cœur en miettes. Un petit verre ne serait pas de refus. Ou deux... Ou dix, tant qu'à faire. Mais il n'y a pas d'alcool dans l'ancien appartement de Damon, alors je farfouille dans le congélateur, dont j'extrais un gros pot de glace aux éclats de cookies et pépites de chocolat : le meilleur moyen de noyer mon chagrin.

— Jo ? Ma puce ?

C'est la voix de Brian. Sans prendre le temps d'avaler ma cuillerée de glace, je lui indique que je suis là. Il entre dans la salle de bains, dégoulinant de compassion et de condoléances. *Génial*.

— Oh, ma pauvre puce, se lamente-t-il, la lèvre inférieure avancée pour simuler le désarroi.

— Non. Je peux pas. Putain !

Il m'est à peu près impossible de contenir l'émotion dans ma voix. Plutôt que faire face à Brian, je m'enfonce sous la mousse du bain que je me suis fait couler. Quand je refais surface, je trouve Brian assis sur le couvercle des toilettes devant moi.

— Pourquoi tu es là ? demande-t-il en regardant dans la salle de bains consacrée aux amis de passage.

— Parce que là, je n'ai pas tout à fait envie de mourir.

Cette réponse simple ne pourrait être plus vraie. La chambre principale avec sa salle de bains est pleine de souvenirs que je ne supporte pas de revoir pour l'instant, surtout à la perspective que ce soit tout ce qui me reste de Damon.

— Oh, fait-il avec l'air de comprendre.

Il regarde ses mains sagement croisées pendant que j'agite la mousse avec mes doigts de pied, les yeux fixés droit devant moi.

— Allez, sors de cette baignoire. Tu ne peux pas rester là indéfiniment.

Brian m'aide à me relever et me passe deux petites serviettes pliées.

— Il y a un peignoir juste là, ma puce. Je t'attends dans le séjour.

Après m'être essuyée et enveloppée du peignoir laissé par Brian, je m'aventure dans le séjour pour le trouver au téléphone, dos à moi.

— Elle est en sale état, boss, mais je vais rester avec elle ce soir. OK, je fais ça. À demain, dit Brian avant de raccrocher et de me surprendre à l'écouter.

Le simple fait de savoir qu'il discutait avec l'homme dont je suis irrémédiablement amoureuse fait redoubler la douleur dans ma poitrine. Je suis on ne peut plus jalouse et j'ai envie d'entendre sa voix, de savoir ce qu'il fait, où il est, avec qui... Ce qu'il pense... Je veux être avec lui, tout simplement.

— Désolé, ma puce. Il m'a fait promettre de lui donner des nouvelles une fois que je t'aurais vue.

— Parce qu'il en a quelque chose à faire de moi ?

— Mais bien sûr, Jo. C'est pour ça qu'il te repousse, c'est sa manière étrange de te protéger, m'explique Brian avec un haussement d'épaules avant de tapoter la place à côté de lui sur le canapé. Je pense que ça va se tasser. Donne-lui un peu de temps. Je ne connais pas tous les détails, mais je suis certain que Damon t'aime, sans doute encore plus que tu ne le penses.

À ces paroles, je ricane. On ne me fera pas croire que Damon m'aime, ne serait-ce qu'un dixième de ce que moi, je l'aime. Si c'était le cas, il ne m'aurait pas envoyée faire mes bagages si promptement. Je lui ai dit que j'étais désolée. Je pensais agir dans son intérêt. Je veux qu'il arrête de vivre dans le passé et qu'il regarde vers l'avenir, celui que nous voulions ensemble, ou de moins le croyais-je. Malgré moi, je me disais que trouver sa mère biologique l'aiderait à avancer. Maintenant, je sais que j'ai tort : je ne connaissais pas assez l'homme que j'aime pour prendre cette initiative.

— Je ne peux pas m'accrocher à cet espoir, je réponds avec tristesse. Ça me fait mal de penser que je pourrais espérer qu'il change d'avis, pour finalement être déçue qu'il ne m'appelle pas.

— Je m'en doute, soupire Brian. Ces mecs, alors. Allez, si on regardait un film ?

— Je n'en ai pas très envie. Je crois que je vais juste aller au lit.

— Tu es sûre ?

— Oui, j'ai sommeil. Je me sens extrêmement fatiguée.

— Bon, d'accord. Tu veux que je reste cette nuit ?

— Mais non, rentre chez toi. On se voit demain ?

— Quelle question, bien sûr ! lance-t-il, d'une manière théâtrale qui ne peut que me faire sourire venant de celui qui est maintenant mon ami le plus proche. Surtout, tu m'appelles en cas de besoin et j'arriverai tout de suite, promet-il avant de ramasser sa besace pour repartir.

Après avoir marmonné « d'accord » et « bonne nuit », je refuse de le laisser me regarder me vautrer dans mon mal-être, et je ne serai pas de celles qui forcent leurs meilleurs amis à subir des heures de lamentations au sujet d'une rupture.

— Bonne nuit, poupée, me répond Brian.

Mon aptitude à l'autodestruction me conduit à la bibliothèque, le domaine de Damon. Nous avons laissé le loft meublé, sachant que Damon a acheté du mobilier et de la décoration pour la nouvelle maison. Les étagères de la bibliothèque sont encore remplies des meilleurs livres qui existent ; les canapés et les fauteuils où mon homme m'a prise tant de fois sont restés en place. Je me dirige vers l'accoudoir de l'énorme fauteuil sur lequel Damon m'a fait l'amour, porteur d'innombrables souvenirs. Là, je laisse courir les doigts sur le tissu et me remémore sa sensation contre mon corps nu, celle d'être remplie par Damon. Je m'assieds et serre les cuisses, fort, dans l'espoir de réprimer le désir grandissant dans mon bas-ventre. Je crève d'envie de le sentir près de moi, en moi, à côté de moi.

Rappelée à la réalité, je suis prise de sanglots déchirants. Je viens de perdre mon Grand Mec à cause d'un passé qui refuse de s'éloigner. Il y est resté bloqué, et moi, je suis coincée ici, incapable de lui épargner l'obscurité qui l'engloutit, et donc de sauver notre couple. Il ne s'agit pas d'une égratignure sur laquelle je peux faire un bisou pour qu'il se sente mieux. Et pourtant, s'il m'y autorisait, j'essaierais.

Damon empoigne mon menton entre son pouce et son index, et passe le pouce avec une lenteur insupportable le long de ma lèvre inférieure. Je ferme doucement les yeux, me délectant du désir qu'il fait enfler en moi. Au plus profond de moi, quelque chose crie pour lui. Il doit entendre ma supplique silencieuse, car il me saisit par la nuque pour posséder ma bouche de la sienne. De sa langue chaude, il caresse mes lèvres ouvertes puis plonge dans ma bouche pour effleurer ma langue à un rythme exaspérant. Il roule des hanches contre moi, m'arrachant un gémissement. Je le veux. Je n'ai jamais voulu quelqu'un avec autant de force. Ni eu besoin de quelqu'un à ce point. Damon met fin aux baisers et fait reposer son front contre le mien. Nous sommes tous les deux essoufflés et excités. Le renflement rigide de son pantalon se presse contre mon abdomen pour tenter davantage. J'introduis les doigts dans les passants de sa ceinture et l'attire encore plus près.

— Je t'aime, avoue-t-il comme si cela lui était douloureux.

Comme s'il m'aimait au point d'en avoir mal. Je sais ce que ça fait.

— Moi aussi, je t'aime. (Dans mon chuchotement, j'effleure des lèvres les poils de son torse.)

Tellement...

Damon prend une profonde inspiration, puis s'empare de nouveau de mes lèvres. Son odeur est divine. Gel douche, parfum, lessive... des larmes se forment dans mes yeux, sans que je sache vraiment pourquoi. Je sais qu'il est avec moi. Je le vois, je le sens, j'ai son goût dans ma bouche, mais quelque chose semble brisé à l'intérieur de moi. Comme si c'était la dernière fois. Je crois que je pourrais m'allonger et mourir sur place. Je me détache et le supplie :

— Ne me quitte pas.

Damon ne dit rien. Ses yeux lumineux me transpercent.

— Damon ?

Je m'écarte de lui et il ne réagit toujours pas.

— Damon !

Je voudrais l'entendre dire qu'il ne me laissera jamais seule.

Je me réveille en sursaut pour me retrouver encore en robe de chambre, dans le fauteuil de la bibliothèque. Les larmes coulent le long de mes joues. J'essaie de retrouver mes repères dans la pièce. Mon rêve était si réel. Je sentais sa peau, sa chaleur. Son odeur était dans la pièce avec moi. Soudain, je comprends. Je me lève d'un bond et je descends en courant. Je m'arrête net en trouvant un mot sur l'îlot central de la cuisine :

*Je suis désolé. Je ne souhaitais pas te faire mal. J'espère que tu me pardonneras un jour.*

D.

Trois fois de suite, je parcours ces quelques lignes. Il est venu ici. Il est venu ! J'ai perçu son odeur, je la perçois encore. Je presse le papier sur mon cœur et m'effondre sur le sol de la cuisine, adossée au comptoir.

C'est vraiment fini. Je n'ai jamais eu le cœur brisé de la sorte.

## Un bâtiment en feu

Le nombre de choses qui peut se passer en deux semaines est tout simplement incroyable. J'ai mangé une quantité astronomique de trucs gras et salés. Je n'ai jamais autant dormi de ma vie. J'ai enchaîné les films à l'eau de rose, même si ça n'a fait qu'empirer mon état. Et voilà, encore un exemple de ma propension à me détruire toute seule.

J'ai peu vu Gramz. J'ai discuté deux fois au téléphone avec elle, mais chaque fois, j'ai écourté la conversation par manque de courage. N'importe quel prétexte a été bon, parce que cela faisait trop mal de lui parler.

Il n'y a qu'Hemingway qui supporte de me voir me traîner lamentablement. Brian l'a déposé le lendemain du soir où je me suis fait virer par Damon, et lui, il est tout bonnement content que je sois presque toujours avec lui. Je me rends à la librairie aux moments où on ne peut absolument pas faire sans moi, mais le reste du temps j'évite de m'y trouver. Même être là-bas, c'est douloureux, sachant que c'est l'endroit où j'ai rencontré Damon pour la deuxième fois. Y entrer, c'est comme pénétrer dans un bâtiment en feu. Je prends mon souffle, je fais ce que j'ai à faire le plus rapidement possible et je m'échappe avant d'être consumée par les flammes.

Ma présence par intermittence n'a pas l'air de déranger Noni. Elle n'a pas dit grand-chose, à part un ou deux : « Je suis là si tu as besoin de parler. » Par ailleurs, elle se décarcasse de façon admirable afin que tout soit prêt pour la grande réouverture, à laquelle je préférerais ne pas être présente. Elle mériterait une augmentation. La moindre des choses que je pouvais faire, c'était de lui confier les clés de la maison du Capitaine. Elle a insisté pour payer un loyer, mais je lui ai expliqué que, tant qu'elle règle taxes et factures et s'occupe de l'entretien, elle peut rester gracieusement. Elle a fini par accepter et, le lendemain, elle a résilié le bail de son vieil appartement dans une partie malfamée de la ville, en me promettant qu'elle s'arrangerait pour m'acheter la maison un jour. Je lui ai dit qu'elle me rendait service en y emménageant, mais elle me croit toujours trop généreuse. N'importe quoi.

Ma vie sociale s'est résumée à consommer des hamburgers avec Brian et à échanger quelques paroles avec Howard, l'agent de sécurité, quand je sors promener Hemingway. J'ai rencontré Andy-les-doigts-d'or presque tous les jours, et je commence à me dire qu'il ne s'agit pas d'un hasard. Il s'est montré aimable et compréhensif devant le désastre que je suis en ce moment, et son flirt habituel est resté très léger. Ouf ! De son côté, il promène son labrador noir, que j'ai baptisé Chaucer. Nous nous croisons à peu près au même endroit tous les soirs, et parfois nous laissons les chiens courir sans laisse dans le parc prévu à cet effet. Ça m'offre une distraction plutôt sympa.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Damon depuis le mot qu'il a laissé dans la cuisine il y a deux semaines. Il me fait passer des messages par Brian, et il s'en tient là. Ni appel, ni SMS, ni mail. Rien.



Il m'a acheté la librairie, la Volvo, Hemingway, et me laisse utiliser le loft aussi longtemps que je le souhaiterai. J'ai dit à Brian que Damon pouvait remballer son arrangement. Je ne veux pas de son argent, putain ! C'est lui que je veux. Je veux que nous vivions ensemble. C'est ça qu'il m'a retiré et c'est pourtant la chose la plus précieuse à mes yeux. Me jeter son argent à la figure, ce n'est que rajouter l'insulte à la blessure. Brian prétend que son patron cherche simplement à m'aider, mais je ne suis vraiment pas d'humeur à supporter sa magnanimité.

À côté de moi, Hemingway grogne sur le canapé pour attirer mon attention. Je repose mon livre pour examiner le petit monstre.

— Qu'est-ce qui se passe, mon chou ? Des besoins à faire ?

Son jappement sonore correspond à un oui ferme en schnauzérien. Je m'y connais, je parle la langue des schnauzers nains couramment grâce à un cours intensif de deux semaines en immersion totale, merci la rupture.

À la place de mon short de pyjama, j'enfile un pantacourt en jean devenu un peu plus moulant du fait de mon orgie récente de malbouffe. Pfff, je vois vraiment le mauvais côté des choses en ce moment. Malgré la fraîcheur qui retombe avec le soleil déclinant, je ne mets que des tongs et je prends Hemingway dans mes bras. La météo de Las Vegas est très clémente, et c'est vraiment pratique. Ma garde-robe ne change pas trop malgré les saisons qui défilent. Dans la journée, il n'y a guère qu'en janvier que je ne peux pas sortir en nu-pieds.

— Bonsoir, Howard, dis-je en passant la loge de sécurité.

— Bonsoir, mademoiselle Joséphine.

— Vous allez arriver à m'appeler Jo, un jour ?

— Sans doute pas.

Un petit sourire perce sous son masque habituel, et je suis abasourdie. Évidemment, je le lui rends.

— Tout va bien pour vous ?

— À peu près, répond Howard, dont l'instant de gaieté s'est vite évanoui.

Il détourne le regard et, même si ce n'est pas forcément bienvenu, je lui propose de l'écouter.

— Quelque chose ne va pas ?

— Ce n'est rien, mademoiselle Joséphine.

— Vous êtes sûr ? On peut parler un petit peu, ça ne me dérange pas.

Je m'approche et m'appuie sur le comptoir.

— J'ai eu une mauvaise nouvelle aujourd'hui. Mon père est atteint de la maladie de Parkinson et les médicaments ne font plus effet. On pourrait lui en donner d'autres, mais ils sont trop coûteux pour mon frère et moi.

— Je suis navrée pour vous, Howard. Si vous tenez de votre papa, je suis sûre que c'est quelqu'un de très gentil qui ne mérite pas du tout ça.

L'agent hoche la tête et m'adresse un sourire poli signifiant que le sujet est clos. Ce doit être terrible pour lui de ne pas pouvoir aider son père. Si j'étais en mesure de le faire, je lui donnerais l'argent dont il a besoin.

— Bon, j'espère que ça va s'arranger. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas. Je reviens tout à l'heure.

Je sors dans la brise fraîche du soir, rétablis Hemingway sur ses petites pattes ébouriffées et j'entame notre itinéraire habituel, où nous nous arrêtons à chacun de ses endroits préférés, là où l'herbe lutte pour pousser dans le désert. Comme d'habitude, Andy et Chaucer apparaissent au détour

du chemin. Nous marchons l'un vers l'autre, nos chiens respectifs devant nous. Tout excité d'apercevoir son partenaire de jeu, Hemingway se trémousse.

— Bonsoir, Jo, me salue Andy avec son sourire, tout en dents blanches et fossettes.

— Salut, beau gosse ! je m'exclame en détaillant d'un regard approbateur la façon dont il porte le costume. Ça te prend souvent de balader ton chien en costard ?

— Ah, disons que j'espérais qu'une promenade puisse te mettre de bonne humeur avant, mais puisque tu le demandes... En fait, j'ai une réservation au restaurant, mais je me suis fait poser un lapin, alors j'espérais...

Il me regarde d'un air prudent.

— Euh, bof, je sais pas trop, Andy, je réponds aussitôt.

Je ne suis pas habillée, et je n'ai pas envie de manger un vrai repas.

— Allez, ce serait en toute amitié, juste pour profiter d'une bonne table qui a une liste d'attente de folie. Tu veux bien ?

Les mains jointes devant lui, il fait mine de me supplier et avance même la lèvre inférieure. Je réfléchis aux efforts qu'il me faudrait fournir pour me rendre présentable et faire mine de ne pas être en guerre contre un cœur brisé.

— Oh, allez, pourquoi pas ?

Je me résigne et tends la main. Quel mal ça peut faire ? Je dois bien recommencer à vivre à un moment ou un autre. Alors autant m'y mettre tout de suite. D'un ton sévère, je reprends :

— On est bien d'accord, c'est un dîner platonique entre amis.

— Tout à fait, confirme-t-il en m'adressant encore un de ces sourires à faire fondre n'importe quelle minette mais qui, moi, me fait lever les yeux au ciel. Je viendrai te chercher à dix-neuf heures. La réservation est pour dix-neuf heures trente.

— Ça marche. Demande à l'agent de sécurité, Howard, de me prévenir et je te retrouve dans le hall d'entrée.

— Très bien, à tout à l'heure.

— C'est ça.

J'ai pris une douche et séché mes boucles châtaines en un temps record. Je n'ai pas pris la peine de m'épiler, mais il n'a pas été aussi simple de trouver quoi mettre. Deux tenues paraissaient franchement trop suggestives pour un dîner entre amis, une autre était devenue trop serrée, mais, enfin, j'ai fini par dénicher une qui convenait.

Je contemple mon reflet dans le miroir en pied et m'adresse un geste d'encouragement. Cette robe longue grise me va très bien, pas trop sexy et suffisamment ample, sans être pour autant un pyjama. Vendu ! Assortie de petits escarpins en cuir verni couleur chair qui ne sont même pas des Jimmy Choo, ça donne un look parfait.

Je me hâte de me maquiller les yeux et les joues, j'ajoute un nuage de parfum autour de mes vêtements, et me voilà dehors. Dans l'ascenseur, je fais jouer mes boucles sur mes épaules et me sens à nouveau un tout petit peu humaine et féminine.

Arrivée en bas, je trouve Andy en train de bavarder avec Howard à la loge, tandis que ce dernier me regarde comme si j'étais l'ennemi public numéro un. Je ne tiens pas compte de sa désapprobation évidente. Évidemment, il est loyal à Damon, mais c'est malvenu. Ce n'est pas moi qui ai mis un terme à notre relation, et de toute façon, je sors dîner avec un ami. Il n'a rien de différent de Brian. Enfin, si l'on excepte qu'il est clairement hétérosexuel et d'apparence physique très différente.

— Et la voilà. Ç'a été un plaisir, lance Andy après avoir serré la main de Howard.

Nous quittons le bâtiment et il me fait signe de lui prendre le bras. J'hésite.

— Euh, on prend ma voiture ou la tienne ?

Le malaise dans ma voix est perceptible.

— Ni l'une ni l'autre. Le restaurant est juste là-bas, répond-il en me désignant le bout de la rue.

— Ah bon, d'accord.

— Allez, viens. (Encore une fois, il me fait signe de lui prendre le bras et je reste debout comme une idiote, sans savoir comment réagir. Mon expérience des sorties platoniques avec des hommes très bien de leur personne ayant des vues sur moi est absolument nulle.) Ce n'est rien du tout, Jo. Je te le promets.

Avec un grand soupir, je cède et nous partons.

Le restaurant, appelé *Ga Tan*, est un endroit très chic. Je l'ai déjà vu en passant, mais je n'y étais jamais entrée. Il sert de la cuisine franco-vietnamienne sur de jolies tables aux nappes bien repassées et décorées de bouquets disposés dans des vases en cristal et emploie des serveurs expérimentés.

On s'occupe de nous tout de suite et nous nous retrouvons devant le menu limité qui ne fait même pas figurer les prix. Cet élément laisse tout de suite penser qu'on se trouve dans un endroit chic.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? me demande Andy.

— Euh... pour l'instant, de l'eau.

Un petit verre ne serait pas pour me déplaire, mais ce n'est sans doute pas indiqué. Si j'imbibe mon cerveau d'alcool, je risque fort de terminer dans le lit de l'homme en face de moi.

Un respectable serveur en nœud papillon apparaît, aussitôt appelé par Andy.

— Je prendrai un whisky avec des glaçons et mademoiselle voudrait de l'eau, s'il vous plaît.

Avec un hochement de tête, le serveur s'éloigne aussitôt.

— Elle devait être sacrément intéressante, la fille avec qui tu avais rendez-vous, pour que tu réserves ici.

J'ai chuchoté pour ne pas troubler l'atmosphère intime. Un peu crispé, Andy secoue la tête.

— Ben quoi ? je demande, plus discrètement.

— C'est pour toi que j'ai réservé.

Avec une petite grimace, Andy attend ma réaction. Il a raison de l'appréhender, parce que mon premier instinct me souffle de le planter sur place, mais comment lui en vouloir ? Je lui plais et il ne le cache pas. Depuis notre rencontre à la maison de retraite, il montre son intérêt et flirte sans arrêt avec moi. Je ne peux donc pas être complètement surprise qu'il aille jusqu'à mentir pour que j'accepte de sortir avec lui.

Tout en retournant les données dans ma tête embrumée, je le regarde sans un mot.

— S'il te plaît, ne te fâche pas. Comment peux-tu me reprocher de vouloir tenter ma chance avec toi ?

Son air de chien battu est plutôt mignon.

— Je ne suis pas fâchée, c'est juste... je ne sais pas.

— Écoute, pas de pression. On va manger notre repas et ça en restera là. Je n'essaie pas de te forcer la main, Jo.

— D'accord.

Que dire d'autre ? *Andy, je suis très flattée que tu ailles jusqu'à faire des entourloupes pour pouvoir dîner avec moi, mais bien que tu sois plus que baisable, tu ne suffiras jamais car je suis toujours désespérément amoureuse d'un homme qui ne veut pas de moi.* Cette réponse ne figure vraiment pas sur ma liste de choses à énoncer à voix haute. Elle est même à éviter absolument.

Le choix des plats s'avère une roulette russe qui me réussit. Je n'ai aucune idée de ce que je commande, parce que le menu est dans un sabir franco-vietnamien, et sachant que mes souvenirs de français sont lointains et ceux de vietnamien inexistant, j'ai choisi au hasard. Le résultat est merveilleux. C'est le premier vrai repas que je fais depuis deux semaines et j'en savoure chaque bouchée.

— Oh purée, c'était super-bon.

Je me redresse dans l'espoir de soulager mon ventre bien rempli. Andy baisse les yeux sur ma poitrine, puis plante de nouveau son regard droit dans le mien et une proposition tacite flotte dans l'air. Il en veut davantage. Toute autre femme au sang chaud n'y réfléchirait pas à deux fois. Il est grand, beau, musclé, doté d'un super-sourire et de beaux yeux bleus. Il n'est pas au chômage et il possède même un labrador retriever !

J'attends un instant pour vérifier si la partie bestiale en moi est prête à accepter sa suggestion silencieuse, mais rien ne vient. Apparemment, à ce niveau-là aussi, je suis toujours accrochée à Damon.

— Je vais faire un tour aux toilettes, dis-je, soudain anxieuse. Je reviens tout de suite.

Je m'échappe avant qu'il ne puisse répondre et sens son regard me suivre pendant que je cours plus ou moins jusqu'aux lieux d'aisances.

Une fois à l'intérieur d'une cabine, je ferme la porte. Je n'ai pas besoin de me soulager, mais de respirer. La paume appuyée sur la porte, je ferme les yeux et m'efforce de me calmer. Qu'est-ce qui me prend ? Je ne peux pas réagir comme ça chaque fois qu'un homme qui *n'est pas* Damon Cole s'emploie à me séduire. Si c'est ce qui m'attend pour le restant de mes jours, alors je fais le serment de ne plus jamais fréquenter quelqu'un de façon sérieuse. Je suis complètement mystifiée et encore sous le choc.

Après ce petit répit, je lisse ma robe et sors de mon cauchemar actuel pour entrer dans un autre.

Qui se trouve au lavabo ? Carrie l'orange, qui se badigeonne les lèvres d'un rose hideux.

Au moment où je me lave les mains, elle surprend mon regard noir dans le miroir et manque de s'étouffer. Cette réaction me plaît : un point pour moi.

— Bonjour, Carrie, je fais d'un ton sec.

Elle parvient à se ressaisir et se retourne vers moi pour ébaucher un sourire, exercice difficile pour quelqu'un dont le visage a été botoxé.

— J'ai appris la mauvaise nouvelle, dit-elle avec une compassion feinte.

— Ça ne m'étonne pas, tout le monde est au courant.

Avec un haussement d'épaules, je fais comme si je n'étais pas en train de mourir d'un chagrin d'amour.

— Oui, Damon m'en a parlé, ajoute-t-elle, ce qui constitue un coup de poing en plein estomac.

Ah, la vache ! J'attrape l'une des petites serviettes individuelles moelleuses obligeamment empilées à l'intention des clients et, pendant ce temps, je me visualise en train de nouer cette serviette autour de son cou décharné et de serrer jusqu'à ce que sa tête se détache de son corps, comme les robots jouets transformables. C'est une comparaison adaptée, si l'on considère la proportion de plastique sur chacun. Elle compte à peu près la même quantité de tissus naturels en elle qu'un robot. Tous les deux sont complètement fabriqués en usine. Elle a de faux seins, un faux bronzage, de faux cheveux, de faux ongles, de faux bijoux, de faux vêtements de créateurs, de fausses dents... je parierais que même son nom n'est pas le sien !

Mon imagination m'aide à m'en sortir, car je finis par sourire, exposant mes propres dents.

— C'était sympa de te revoir, Carrie. Si on remettait ça, genre... jamais ?

Sur cette réponse, je lui jette le bout de tissu à la tête et passe à côté d'elle.

Je m'attarde encore une seconde à savourer les contorsions opérées par son visage pour essayer d'afficher sa colère.



## Ça roule !

En retournant vers la table, je sens qu'on me dévisage ; il ne peut s'agir d'Andy, car il n'est même pas encore dans mon champ de vision. Je m'arrête net en m'apercevant que la seule personne qui m'ait jamais fait percevoir ainsi son regard est un certain homme, grand, beau et ténébreux, doté d'une prédisposition pour briser les cœurs.

Je me retourne et plonge les yeux dans les siens, magnifiques et insoutenables. Aussitôt, une boule se forme dans ma gorge, et même si mon cerveau me hurle de partir, j'en suis incapable. Je suis à guère plus d'un mètre de sa table, perdue dans son regard de miel fondu. Je ne parviens à articuler que :

— Bonsoir.

— Joséphine, lance Damon, plus sec que jamais.

Je ne discerne pas la moindre émotion en lui, et c'est comme un coup de poignard en plein cœur.

Je mets fin à notre concours de « à qui détournera les yeux le premier » et me présente à son compagnon de table.

— Enchantée, je suis Jo.

Et je suis bloquée sur le mode « débile ».

L'homme chauve me tend la main.

— Mike, dit-il d'un ton chaleureux. Enchanté.

La description de Mike Passarelli par Brian me revient en mémoire et je fais le lien : Bruce Willis dans *Piège de cristal*. Je dois le reconnaître, mon pote a bien mis le doigt dessus... Enfin, sur la bonne description, pas sur le mec. Alors comme ça, il s'agit de l'espion personnel de Damon. Sur leur table, un objet attire mon regard, dernière goutte qui fait déborder le vase.

Comme un grand doigt d'honneur, un verre à vin taché de rouge à lèvres de teinte hideuse. *Carrie*.

Je pourrais tuer Damon là, tout de suite. L'étrangler à mains nues. Comment ose-t-il ? Carrie ! De toutes les greluches qui arpentent la ville, c'est elle qu'il doit choisir pour prendre ma succession ? Écumante de rage, j'attarde les yeux sur le verre avant de me tourner de nouveau vers Damon. Je m'efforce de mon mieux de paraître indifférente, mais c'est inutile. C'est la harpie qui sommeille en moi qui a gagné, jeu, set et match. Je m'approche dangereusement de lui, les lèvres à un cheveu de son oreille et je lâche :

— Va te faire foutre.

J'ai susurré comme s'il s'agissait d'une proposition indécente plutôt que d'une insulte, mais Damon a très bien compris. Chaque syllabe est renforcée par le venin pur accumulé lors des journées mornes et des nuits solitaires. J'espère que ces mots vont l'affecter profondément, mais c'est peu

probable. Je me redresse, tourne les talons et repars droit vers Andy, avec le regard pénétrant de Damon qui me brûle le dos jusqu'à ce que je sois hors de sa vue. Comme un criminel en fuite, j'exige aussitôt :

— Allons-y.

— Comment ça ? s'étonne le pauvre Andy.

— Je veux partir d'ici. Tout de suite.

Je reprends mon sac à main sur la chaise et le passe à mon épaule. Andy a tout intérêt à bouger, sinon je le laisse sur place. Je ne peux pas rester dans ce lieu. À cette minute, le simple fait de me trouver dans la même pièce que Damon m'anéantit.

— Euh... d'accord. Tout va bien ? demande-t-il, nerveux, en laissant de l'argent sur la table.

— Ouais, ça roule. On dégage.

Je quitte le restaurant devant lui et inspire profondément l'air de la nuit pour en emplir mes poumons.

À côté de moi, Andy mène la garde et m'accorde un moment pour me remettre de cet échange désagréable. Imaginer Carrie l'orange givrée qui tripote Damon de partout avec ses mains pleines de doigts, cela me donne envie de vomir. De casser quelque chose. D'arracher les yeux de Carrie, de balancer un coup de pied bien placé à Damon, puis d'engloutir des cochonneries comme un baume pour apaiser mes plaies.

Nous nous donnons le bras pour retourner au loft en silence. Andy ne demande pas d'explications supplémentaires. À l'arrivée, cependant, il m'arrête sur le trottoir.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

Je baisse la tête et réponds simplement et honnêtement :

— Damon était là, avec une bêtasse couleur orange que je ne peux pas blairer.

Andy m'attrape le menton pour m'inciter à le regarder. Je ne suis pas au bord des larmes, je suis trop fatiguée pour cela. Je suis au-delà des pleurs et en plein désarroi.

— Tu es une femme volontaire, incroyablement belle et intelligente, qui pourrait choisir n'importe quel homme de Las Vegas. Ne permets pas à un seul de compromettre tous les autres à tes yeux.

— Merci, Andy.

Il a raison. Je le sais, mais c'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire quand l'homme en question se trouve être l'amour de votre vie.

Andy s'intéresse à mes lèvres, puis revient à mes yeux pour demander la permission. Je n'ai aucune raison de ne pas l'embrasser. Il est adorable, séduisant et je lui plais. Il s'est comporté en gentleman toute la soirée. Si Damon peut déjà passer à autre chose, alors moi aussi ! Juste un baiser. Pas de sexe, pas de relation. Juste un baiser, je me répète comme si c'était mon nouveau mantra. Juste un baiser.

La bouche d'Andy arrive sur la mienne et il m'embrasse doucement, sensuellement. Je lui rends son baiser en espérant que cela éveillera quelque chose en moi. Quelque part, j'espère qu'embrasser un autre homme me débarrassera de mon besoin de Damon. Andy plonge les doigts dans ma chevelure, m'attire à lui, intensifie ses gestes. Sa main chaude m'immobilise et il me coupe le souffle. Il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Il pousse un gémissement appréciateur, puis caresse mes lèvres de sa langue pour s'immiscer dans ma bouche.

Il embrasse très bien, mais ce n'est pas le bon. Une vision d'un Damon furieux envahit mes pensées et je me détache d'Andy. C'est complètement ridicule, mais j'ai l'impression de trahir



Damon. Comme si je donnais quelque chose qui ne m'appartient pas, qui était à lui. Je m'essuie les lèvres du revers de la main et marmonne :

— Je suis désolée. En fait... je ne peux pas.

Andy ferme les yeux et soupire, déçu, ce que je ne pourrais lui reprocher. Pour moi aussi, c'est la déconvenue. Je préférerais que Damon ne domine pas chaque aspect de moi, mais je n'y peux rien. Pour l'instant, en tout cas.

— Je vais rentrer me coucher. Je te remercie pour le dîner, je conclus d'un ton cordial en agitant la main devant moi sans savoir que faire d'autre.

— Merci de ne pas t'être enfuie quand tu as découvert que j'avais rusé pour te faire venir, me dit Andy avec un sourire charmant, tout en replaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille. Tu veux que je te raccompagne en haut ? propose-t-il en désignant la direction du loft.

— Merci, ça ira. On se voit demain ?

Andy confirme d'un signe de tête et ajoute :

— Tu sais où me trouver.

Il tourne ses larges épaules et s'éloigne, me laissant seule. Sur le trottoir, je me sens de nouveau comme une SDF, sans ressources physiques ou émotionnelles. Mon appartement n'est pas vraiment à moi, c'est celui de Damon. Quant à mon cœur, c'est la même chose. Lui aussi appartient à Damon Cole.



## Encore en miettes

Je passe à côté de la loge du gardien, puis prends l'ascenseur. À peine la porte d'entrée franchie, je me débarrasse de mes talons d'un coup de pied énergique. Ils valsent à terre l'un après l'autre et je lance mon sac pour l'accrocher à la rampe de l'escalier. En montant, je déboucle ma mince ceinture, que je tire pour la sortir des passants. Elle tombe sur les marches. Une fois sur la mezzanine, je défais la fermeture éclair de ma robe fourreau et la laisse tomber à terre. J'ai tout abandonné n'importe où, ne songeant qu'à me plonger dans un bain chaud. Je rangerai plus tard mais, pour l'instant, je veux avant tout noyer ma rencontre avec Damon.

L'eau fait du bien à mon visage. Je me démaquille et examine mon reflet dans le miroir de la salle de bains d'ami. Je suis pitoyable : les yeux fatigués, les épaules affaissées, les muscles fondus... je suis l'image même de la dépression.

Je sursaute en entendant un grand bruit venant d'en bas et je tends l'oreille. Il est pourtant impossible d'entrer par effraction ici. On ne fait pas plus sûr, comme endroit. Je m'efforce de me souvenir si j'ai pensé à enclencher l'alarme en entrant. Putain de merde !

Je cours vers le dressing pour chercher n'importe quel objet pouvant tenir lieu d'arme avant de descendre. Même s'il y en avait une dans ce fatras, je doute de pouvoir la trouver entre les vêtements, les chaussures et toutes les affaires éparpillées partout, le ménage n'ayant pas fait partie de mes priorités ces derniers temps.

En plus, mon portable est resté dans mon sac, au bas de l'escalier. Toujours dans le placard en culotte et soutien-gorge, je réfléchis un court instant aux différentes solutions qui s'offrent à moi.

Le mieux serait d'arriver jusqu'à mon téléphone pour appeler la sécurité de l'immeuble. La personne de garde ce soir pourra monter vérifier qu'il n'y a pas d'intrus ou appeler la police, ce qui sera le plus urgent des deux.

Depuis ma cachette, je jette un œil dehors pour m'assurer que je peux sortir, puis je m'éloigne de la chambre d'ami sur la pointe des pieds. Je ne repère aucun élément suspect dans le couloir sombre, alors je m'aventure jusqu'à l'escalier.

— Putain, mais c'est pas vrai !

Je manque de faire un bond sur place en apercevant Damon qui monte l'escalier avec mon sac, mes chaussures et ma ceinture à la main. Je reprends avec véhémence :

— Mais qu'est-ce que tu fous ? Tu m'as fait mourir de trouille !

Sous l'effet de la poussée hallucinante d'adrénaline dans mes veines, mes oreilles se mettent à siffler, le sang me monte à la tête et je deviens toute rouge.

— Où est-il ? gronde Damon en regardant derrière moi.

— Mais de qui tu parles ?

— Il est là, Joséphine ? Je vais le tuer, marmonne-t-il en me déplaçant.

Je le suis en criant :

— Dis donc ! Tu te crois où ?

— Andy. Où est-il ? répète-t-il d'une voix rauque.

Sa mâchoire est crispée et un muscle de sa joue est pris de spasmes. C'est une bombe à retardement de testostérone. Laissant transparaître l'incrédulité dans ma voix, je réplique :

— Tu plaisantes ? Et Carrie, elle est où ?

Je m'élanche devant lui.

— Ne joue pas avec moi, Joséphine.

— Je ne joue pas, je suis sérieuse. Qu'est-ce qui te donne le droit de débarquer ici, en me flanquant une frousse bleue, je précise, pour essayer de me dicter qui j'ai le droit de fréquenter ou non ?

J'ai exagéré pour plus d'effet, car je ne « fréquente » absolument pas Andy. C'est un ami, et je n'ai pas l'intention que ça aille au-delà.

— C'est chez moi, ici, répond simplement Damon en détaillant mon corps bien peu vêtu.

Cette façon de s'exprimer me pousse à me demander s'il parle de moi, du loft ou des deux.

Une grosse veine palpite dans son cou, trahissant son énervement. Il y a quelque chose chez Damon, lorsqu'il est en colère, qui me fait vibrer, comme toujours. Je m'intime avec force d'arrêter et tourne les talons pour partir d'un pas rageur vers la chambre d'ami. J'ai vraiment besoin d'être seule et de m'habiller.

Sans perdre un instant, Damon m'emboîte le pas. Ce mec est impossible. D'un ton grinçant, je lance par-dessus mon épaule :

— L'intimité, ça te dit quelque chose ?

— Joséphine, j'ai vu ton corps des milliers de fois. Ne fais pas l'enfant.

— L'enfant ? Qui est l'enfant qui agit comme si le monde entier lui appartenait ? Genre, les gens devraient peut-être faire attention, s'ils ne veulent pas être écrasés sous tes Oxford bien cirées ?

Apparemment atteint par mon insulte, Damon écarquille les yeux.

— Pars, s'il te plaît.

Je cherche désespérément quelque chose qui ressemble à un pyjama. Une robe de chambre. Une serviette. Même une écharpe serait préférable à mes sous-vêtements.

— Tu te le fais ?

Je suis estomaquée qu'il soit aussi direct. Je secoue la tête de le voir aussi têtu et affirme :

— Ça ne te regarde pas.

Je prends mon peignoir par terre, l'enfile et me retourne vers lui.

— Bien sûr que si ! rugit-il.

— Eh bien non, je rétorque calmement. Le détail comique, quand on arrache le cœur de quelqu'un et qu'on le laisse tomber, c'est qu'ensuite, on n'a plus le droit de regard sur ce que fait cette personne.

Je m'adresse à lui comme s'il était un gamin en nous pointant tour à tour.

— Jo, souffle-t-il en passant ses grandes paluches dans ses cheveux sombres.

— Ce n'est qu'un ami, Damon, et c'est clair qu'il n'est pas là, je finis par reconnaître faiblement.

D'un côté, j'ai envie de le laisser mijoter dans son jus à se demander si je suis avec Andy, mais de l'autre, je suis toujours totalement amoureuse de lui et cela me désole de le voir bouleversé. Que ce soit irrationnel ou pas, dans mon for intérieur, il est toujours à moi et je suis toujours à lui.

— Jo, je...

Visiblement, Damon a du mal à s'exprimer. Mon cœur bondit dans ma poitrine dans l'espoir qu'il ait changé d'avis, qu'il ait peut-être compris que tout ce que j'ai pu faire était lié à mon amour si intense pour lui. Je le regarde de près tandis que ses yeux aux abois reflètent ses efforts.

Rien ne vient.

Tout mon être se brise de nouveau. Le menton tremblant, je chuchote :

— Tu ne peux pas me faire ça. Tu n'as pas le droit d'empirer les choses. Une rupture nette, ce sera ma seule façon de surmonter ça. La seule façon dont je pourrais survivre après t'avoir perdu.

Je ne prends pas la peine de cacher les larmes nées dans mes yeux fatigués.

Damon ferme doucement les paupières, enfonce ses immenses mains dans ses poches à sa manière habituelle, puis se détourne. Et là, je suis de nouveau en miettes. C'est la deuxième fois que je le perds en deux semaines.



## Couleur morve

Après une nuit passée à me tourner et me retourner dans mon lit, je pénètre dans la librairie d'un pas titubant. Lors du peu de sommeil que j'ai réussi à grappiller, j'ai rêvé de Damon et de la vie que nous ne partagerons pas ensemble. Venir travailler aujourd'hui, c'est quand même beaucoup mieux que rester au loft à déprimer.

Environ une heure après moi, Brian arrive en sautillant littéralement. Il est d'humeur tellement joyeuse qu'elle doit être causée par une nuit de prouesses sexuelles.

— Salut, ma puce, lance-t-il d'une voix chantante se situant entre une comédie musicale à Broadway et un épisode de *Will et Grace*.

Je lui réponds par un borborygme, avant tout par jalousie. C'est à peu près insupportable de voir des personnes heureuses en ce moment. Tandis que j'ouvre les cartons de livraison les uns après les autres avec l'impression de me relever d'un cercueil, Brian semble sortir droit de *Mary Poppins*. Je gémis :

— Qu'est-ce qu'il y a de si génial, ce matin ?

Brian s'arrête net, comme s'il avait rencontré un fil invisible.

— Beurk, la morve ne te va pas du tout, comme couleur. En plein syndrome prémenstruel ?

Presque aussitôt, je me sens coupable, car il ne mérite pas mon attitude. Je mens :

— Désolée, Brian. Je suis fatiguée, c'est tout.

— C'est bon, je te pardonne, répond-il en me gratifiant d'un sourire et d'un clin d'œil.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Bon, ne t'en prends pas à moi, mais c'est Damon qui m'envoie.

— Pourquoi ?

Brian me fait signe qu'il préférerait parler dans le bureau et je l'y emmène. Une fois là, il va caresser Hemingway, qui dort sous ma table de travail, comme d'habitude. Il lui ébouriffe les poils, puis me tend les mains.

— Tu as du gel antibactérien ?

— C'est un chien, Brian. Pas un cadavre.

— Bonnet blanc, blanc bonnet. Il y a autant de microbes, déclare-t-il avec un frisson de dégoût théâtral.

— On t'a déjà dit que tu étais ridicule ?

— Bien entendu, lance-t-il avec un grand sourire.

Il est fier et bien dans sa peau. Je l'envie ! Il fouille dans sa besace pour en sortir sa tablette, que j'en suis venue à considérer comme un organe supplémentaire de mon ami.

— Damon voudrait discuter de certaines choses avec toi.

Je marmonne un « OK » en m'installant dans le vieux fauteuil du Capitaine.

— Alors, Damon a décidé de faire un versement de cinq cent mille dollars sur ton compte et de faire passer le loft à ton nom. Il veut aussi régler tes consultations avec le docteur Versan pendant tout le temps que tu voudras y aller.

Brian touche son écran tactile du pouce, sans doute pour passer à sa page de notes suivante. Le souffle coupé, j'ouvre de grands yeux. Qu'est-ce qu'il vient de me dire ?

— Il t'a aussi désignée comme héritière s'il venait à mourir.

À la simple évocation de la mort de Damon, mon estomac menace de faire remonter le burrito que j'ai mangé au petit déjeuner.

— Non. Arrête, je t'en supplie.

Préoccupé, Brian me demande :

— Tu te sens bien, ma puce ? Je t'approche une corbeille à papiers ?

— Non merci. Va lui dire que je refuse tout ça, dis-je doucement. C'est impossible. Je ne veux pas de son argent. C'est lui que je veux. Son fric ne m'a jamais intéressée.

— Je sais, ma puce. Il fait seulement ce qu'il estime juste. Tu sais bien que c'est un homme de Cro-Magnon.

Devant l'air dépité de Brian, je me dis qu'il comprend exactement ce que je ressens : j'ai l'impression d'être une affaire à traiter. Un avoir à liquider à cause de problèmes liés à la demande et non à l'offre.

— Le virement est déjà effectué, Jo.

Incapable de parler, je laisse tomber ma tête sur le bureau. Peut-être que la raison principale pour laquelle je refuse tout ça, c'est que ça signifie clairement que c'est la fin de notre histoire.

— C'est tellement définitif, je gémis.

Brian s'approche, me masse le dos et pose la tête sur mon épaule.

— Ça va aller, ma puce. Je suis là, Noni aussi. Tu as toujours Gramz. Andy a l'air de quelqu'un de sympa. Et résolument séduisant, en plus ! (Il me plante un doigt dans les côtes et je me tortille.) J'ai une réunion dans vingt minutes. Ça va aller ?

Il remet sa tablette dans son sac et je regarde les piles de papiers à trier.

— Oui, t'inquiète. J'ai beaucoup de boulot pour m'occuper. Au fait, Lindsay cherche toujours du travail ?

— Oui, elle n'a rien trouvé pour l'instant.

— Tu crois qu'elle voudrait d'un poste ici ? J'aurais besoin de quelqu'un pour m'aider à passer les commandes, gérer le stock, et faire l'inventaire. En plus, le magasin va bien finir par ouvrir et je ne peux pas tenir la caisse tout le temps, alors il faudrait quelqu'un pour ça aussi.

— Oh, Jo, ce serait génial ! s'exclame Brian, radieux. Tu l'embaucherais ?

— Oui. Bon, ce ne sera pas un salaire astronomique, mais ce sera mieux que rien.

— Je t'ai déjà dit que je t'aimais ? fait-il en m'embrassant avec effusion. Tu es un amour. Si je te l'envoie demain matin, ça te va ?

— Impeccable.

— Et je te ferai suivre les renseignements par mail sous peu. Allez, arrête de broyer du noir. Je ne plaisantais pas en disant que la morve ne t'allait pas. *Me ne vado, ciao-ciao !*

Après avoir déposé un baiser sur ma joue, il sort du bureau avec un geste de la main.

— Qu'est-ce qui se passe, tu es italien maintenant ?

— Non, mais je compte m'en envoyer un tout à l'heure.

— Oh, épargne-moi les détails !



Avec un grognement, je repose la tête sur la table, épuisée. Je commence à me sentir très coupable de mes réactions sèches avec mon fidèle ami. Je lui dois tant ! Je dois apprendre à me retenir. C'est simplement qu'il m'est difficile d'éviter à l'infection de mon cœur brisé de s'étendre à tout mon être. Je suis grognon, très fatiguée et plus que triste. Ça pourrait être la raison suggérée par Brian, mais si je devais m'exprimer en pourcentage, 90 % seraient attribués à la rupture contre seulement 10 % à l'arrivée de mes règles.

*Mes règles ?* Je relève d'un seul coup la tête et me creuse la cervelle. Voyons... Je fourrage à la recherche du calendrier enfoui sous un tas de papiers. Une fois à la date du jour, je fais le calcul. Je retourne au mois dernier, puis au mois précédent... *Oh, putain, non !*

J'attrape Hemingway dans son panier et bondis de mon siège comme s'il avait pris feu. J'émerge du bureau pour trouver Noni à la caisse, en train de réviser toutes les fonctions, ce qu'elle a déjà fait hier. Bientôt, c'est elle qui va devoir me montrer comment m'en servir.

— Je dois y aller. Je reviens tout de suite !

Et je sors du magasin en courant.



## Urgence

Ma salle de bains se trouve dans le même état déplorable que mon bureau, et y retrouver mes plaquettes de pilules se révèle une tâche herculéenne. Je dois les compter avec les jours pour essayer de retrouver la date de mes dernières règles, ce qui représente un effort monumental. J'ai les mains qui tremblent. Le cœur qui s'affole. La tête qui tourne. Il me faut de l'aide.

Mon estomac instable se met en hyperactivité : il y a une possibilité que je sois... enceinte. *Putain de bordel de merde*. D'instinct, j'attrape mon téléphone. Je le déverrouille et parcours mes contacts.

La liste étant très courte, ça ne prend pas beaucoup de temps, et j'arrive en bas, puis la refais défiler en murmurant « Damon... » Ma seule envie, c'est de l'appeler pour lui demander de venir, mais c'est impensable. Ma fierté et ma dignité sont encore à peu près intactes et, en ce moment, c'est tout ce qui me reste. Avec un copain amateur de jeans skinny. Je déplace rapidement le curseur vers Brian et lance l'appel, puis attends impatientement.

— Salut, la belle, chantonne-t-il au téléphone.

— Urgence ! Ramène tes fesses, et vite. Passe à la pharmacie m'acheter toutes les marques de test de grossesse que tu trouveras. Utilise l'argent de Damon et ne dis pas un mot.

— Attends... comment ça ? Tu plaisantes ? réplique-t-il, pince-sans-rire.

— Absolument pas, brillant Brian.

— Jo, je ne peux pas. Je suis avec le boss en ce moment. En réunion. Qu'est-ce que je pourrais lui dire ? demande-t-il à voix basse, tout humour envolé.

— Dis-lui que c'est une urgence familiale, putain !

J'ai parlé comme une enfant capricieuse.

— OK, ne bouge pas. Je suis là dans vingt minutes.

Après avoir raccroché, je reste assise sur le lit de la chambre d'ami, sonnée, pendant ce qui me semble une éternité. Ça ne peut pas être vrai. Je ne suis pas enceinte. C'est impossible. Je prends la pilule tous les jours sans jamais l'oublier.

Je me mets à examiner les deux dernières plaquettes pour voir si je peux être coupable d'oubli dans la prise des petits cachets magiques. L'une se trouve au bas du sac que j'ai utilisé le mois dernier, et l'autre se trouvait dans le tiroir de ma table de nuit sous mon exemplaire usé de *L'attrape-cœurs* de Salinger. Déjà, ça signifie que j'aurais pu être plus sérieuse pour la prendre à la même heure tous les jours. Il m'est arrivé de la prendre avec un peu de retard une ou deux fois, mais je n'ai jamais laissé passer toute une journée. Plusieurs heures, oui, mais la journée entière ? Non. Je pourrais me donner des gifles. Je suis débile. J'ai joué avec le feu en termes de contraception sans même m'en rendre compte. J'étais tellement obnubilée par Damon, la librairie, la nouvelle maison et les projets de

mariage désormais vides de sens. Je me prends la tête dans les mains et fais de mon mieux pour faire taire ma tête qui tourne et mon estomac capricieux.

— Jo, ma puce, où es-tu ? appelle Brian.

Depuis mon perchoir, je lui indique où je suis. Il arrive bientôt dans la chambre d'ami, ouvre grand la porte, muni de deux sacs en plastique en provenance de la pharmacie du coin de la rue.

— Bon, pas de panique ! Je suis là. Tout va bien se passer. Si tu es en cloque, tu es en cloque. Rien de grave. Ça arrive tous les jours. Peu importe si toi et le Grand Mec, vous n'êtes pas mariés ou si tu dois être mère célibataire...

— Brian, arrête ! Je ne suis pas forcément enceinte. C'est peut-être juste une petite frayeur. Comme tu l'as dit, syndrome prémenstruel.

Je tends la main, il pose les anses des sacs sur mon poignet et se met à fouiller dans sa besace. Je largue l'attirail sur le lit et commence à déchirer les emballages de tests. Je ne sais même pas comment on s'y prend. Ça ne m'est jamais arrivé auparavant d'avoir du retard. Je me penche sur le monceau de bandelettes, pipettes, gobelets en plastique et notices, puis gémis :

— On dirait une boîte de chimie pour enfants.

— Donne, propose Brian, qui déplie la notice et se met à lire. Alors, il y a deux méthodes pour faire le test de façon correcte. (Il parcourt les instructions en marmonnant et je sens ma température monter, ainsi que la bile dans ma gorge.) Soit tu pisses dessus, explique-t-il avec à l'appui une démonstration visuelle crue, jambes écartées et pliées, soit tu le trempe dedans.

Il rejette le papier, saisit le gobelet et fait une nouvelle démonstration.

— Brian, n'importe quoi. Tu es steward sur le vol Test de grossesse 747 à destination du désastre, ou quoi ?

— Où est le problème ? fait-il avec un haussement d'épaules nonchalant. Je pensais que ça pourrait aider.

— Rends-moi ça.

Je lui arrache le bâtonnet de test dans son emballage métallisé et me dirige vers la salle de bains.

— Fais pipi dessus, puis reviens dans trois minutes, lance-t-il derrière moi. Et n'oublie pas de te laver les mains !

Je prends un instant pour me contempler dans le miroir, espérant que ce n'est qu'un rêve, ou tout au moins une fausse alerte. Le stress peut bien affecter les cycles, non ? Peut-être s'agit-il simplement d'un effet secondaire. Avec une profonde inspiration, je m'empare du bâtonnet de plastique inanimé qui, en fait, ne l'est pas du tout. Je vous jure, ce truc me rit au nez !

Je suis le protocole, mets de côté l'attirail et me lave les mains. Quand je sors pour tuer les trois minutes d'attente, je trouve Brian le téléphone à l'oreille et les mains sur sa tablette.

— Non... elle a juste... bafouille-t-il. Ce n'est rien qui mette sa vie en danger. Enfin, elle n'est pas en train de se vider de son sang, mais il y a quand même un imprévu...

— Hem !

Les mains sur les hanches, je dévisage mon ami d'un regard perçant.

— Je dois y aller, boss.

Il raccroche vite fait. De toute façon, je doute que Damon ait compris un mot.

— Je peux savoir pourquoi tu étais en train de parler avec lui ?

— Jo, il a menacé de me virer si je n'expliquais pas mon « urgence ».

Soupçonneuse, je lui demande :

— Tu n'es pas allé tout lui raconter ?

— Non, je lui ai plus ou moins rattaché au nez.

Il grimace, sachant très bien que Damon lui demandera des comptes tout à l'heure. Je pousse un soupir résigné et m'effondre sur le canapé de style XVII<sup>e</sup> siècle à côté de lui et Hemingway.

— Quels sont tes symptômes ? poursuit-il d'un ton badin. D'après les instructions, on a trois minutes pour bavarder et j'ai fait des recherches sur Google pendant que tu étais occupée.

— Évidemment, je grommelle en triturant les poils des oreilles d'Hemingway.

— C'est parti pour le top dix des symptômes de grossesse, commence-t-il en me regardant. Retard de règles, c'est fait. Mictions fréquentes ?

— Mouais...

— Seins tendus ou douloureux ? Comment sont tes nénés ?

Brian tend le bras et me pince un sein.

— Aïe !

Je lui donne une tape sur la main.

— OK, mal aux seins, aussi. En ce qui concerne...

— Alors l'urgence, c'était de peloter mon ex-fiancée ?

La voix grave et veloutée de Damon nous fait sursauter tous les deux. Sous son regard noir, nous nous immobilisons. Pour ma part, c'est parce qu'il est là, plus beau que jamais, mais aussi parce qu'il va découvrir mon secret. Merde ! Merde de merde !

— Non, je ne joue pas dans cette cour, reconnaît Brian avec honnêteté.

Merci, mon pote. Damon fourre les mains dans ses poches et garde les yeux sur nous en entrant dans la pièce. Arrivé au bord du lit, il inventorie le fouillis d'emballages, notices et autre matériel. Il soulève une boîte et ses yeux me transpercent. J'ai envie de mourir.

— C'est ça, l'urgence ?

Sa voix est d'un calme perturbant.

Pour ma part, je suis loin d'être sereine. Sans répondre, je me lève et repars à la salle de bains. Je referme la porte derrière moi et m'y adosse. Je ferme les yeux pour me préparer au verdict. Une longue inspiration, une longue expiration, puis je vais au lavabo regarder les résultats.

Le test à la main, je repars, prête à faire face à Damon. Je parcours la chambre d'ami du regard, à la recherche de sa présence imposante, mais il n'est plus là.

— Il est parti, m'explique Brian de façon fort superflue.

Et une grande claque dans la figure, sans ménagement pour moi.

— Deux lignes ? demande-t-il en me rejoignant.

Je ne parviens pas à hocher la tête. J'attends un bébé de Damon. Dans d'autres circonstances, je pense que j'aurais été plutôt contente. Mais là, ça n'a rien de bon. Des larmes débordant de mes yeux, je perçois le regard empli de compassion de mon ami, qui me prend dans ses bras pour me consoler.

— Oh, ne pleure pas, ma puce. Ce n'est pas la fin du monde. Regarde Lindsay. Elle est mère célibataire et elle s'en sort très bien.

— Je n'en veux pas.

Ces paroles quittent ma bouche sans que je sois sûre de les penser. Aussitôt, je me sens coupable. Un sanglot s'échappe de ma gorge et je m'effondre sur l'épaule de Brian.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Il n'est même pas resté pour savoir ! je me lamente en pleurant.

Mon état explique nombre de bizarreries. Le trop-plein d'émotions, l'estomac en vrac, les seins lourds et douloureux, la fatigue et mes réparties cinglantes. Tout s'éclaire. Putain de merde.

— Il m'a dit de le tenir au courant.

— Je m'en fous, je réponds en renflant. Tu n'auras qu'à lui dire. Visiblement, ce n'est pas de ma bouche qu'il veut l'entendre.



## Bébéland

Apparemment, du jour où une femme apprend qu'elle est enceinte, le monde entier se transforme en Bébéland. Toutes les pubs qui passent à la télé sont liées à des accessoires pour bébés, des petits pots ou des couches, et la moitié des gens qu'on croise dans la rue sont des femmes enceintes ou portant un enfant dans les bras.

Preuve en est, je suis sortie deux fois du loft pour aller promener Hemingway et, soit je n'avais rien remarqué avant, soit il y a une convention poussette en ville, parce que j'ai vu bien trop de mamans en train de pousser des enfants dans des véhicules qui ressemblent à des attelages intimidants destinés à embrouiller les adultes : pratiquement des Rubik's Cubes sur roulettes. Rien que ce matin, j'ai aperçu pas moins de six femmes enceintes.

J'ai passé les vingt-quatre dernières heures enfermées dans le loft, à trébucher sur des montagnes de bazar et à transporter de multiples bâtonnets de plastique qui annonçaient tous « positif » d'une façon ou d'une autre : le mot, deux lignes, un +, une émoticône... J'ai fait tous les tests que m'a apportés Brian, et chacun m'a confirmé la chose.

Je n'ai eu aucun écho de Damon, ce qui ne fait qu'accentuer mon désespoir. Brian lui a appris la nouvelle, depuis le temps. N'a-t-il donc rien à dire ? Est-il furieux ? Bouleversé ? Indifférent ? Peu importe, parce que je ne compte pas sur une grossesse non planifiée pour lui passer la corde au cou. Je ne peux pas imaginer scénario plus triste pour moi.

Brian a reprogrammé mon rendez-vous avec Lindsay. Je m'en voulais de ne pas être là ce matin, alors j'ai promis de venir cet après-midi. Je regarde l'heure à l'horloge du four et lance encore un cracker au beurre de cacahuète dans ma bouche. Si je dois me doucher, m'habiller et être au magasin à temps pour l'entretien avec Lindsay, il va falloir que je me bouge. J'engloutis le dernier cracker et termine ma bouteille d'eau à grandes goulées.

Hemingway attend patiemment à la porte de pouvoir sortir.

— Allez, c'est bon. On y va, mon beau.

Malgré mon apparence peu soignée, je sors et cligne des yeux face à la clarté du soleil. Avec mon chien, je prends le chemin habituel et le laisse s'arrêter à ses endroits préférés. À ma grande surprise, je repère Andy et Chaucer en sens inverse, qui avancent à grands pas vers nous. C'est tôt pour eux. Je salue l'homme d'entretien, qui répond, essoufflé comme s'il venait de courir.

— Qu'est-ce que tu fais là si tôt ?

— Pas de travail aujourd'hui, explique-t-il.

— Ah bon.

— Jo, tu as mauvaise mine, me dit-il en me touchant le coude. Quelque chose ne va pas ?



Je suis prise d'un rire inextinguible, tellement fort que je suis pliée en deux. La situation est si tordue que je ne peux plus qu'en glousser. Je suis hystérique. Andy sourit, intrigué, mais amusé en même temps. Entre deux hoquets, je bredouille :

— Je suis vraiment en sale état. (Je me redresse et respire un grand coup, puis soupire.) Je suis enceinte.

— Comment ? s'exclame Andy, qui éclate de rire, puis se renfrogne en comprenant que je suis sérieuse. Oh, ça alors.

— Je m'en suis aperçue hier. C'est fou, hein ?

— Oui. Ben dis donc. Euh, ton ex est au courant ? demande Andy, le sourcil formant un arc parfait.

— Oui, je réponds avec un haussement d'épaules. Je dois passer au travail. On se voit plus tard ?

— Ça marche. À plus tard.

Nous partons dans des directions opposées et je me retourne pour le regarder. Andy s'éloigne, le téléphone maintenant à l'oreille et Chaucer qui trotte derrière lui. *Il appelle sans doute une autre fille. Une qui n'est pas enceinte.*

Une douche chaude peut avoir des effets miraculeux. J'éponge mes cheveux et étale du fond de teint sur mon visage. Cependant, m'habiller se révèle déjà difficile. Aidé par mon orgie de malbouffe, mon corps de femme enceinte est plus dodu que d'habitude. J'ai dégoté un haut flottant pour couvrir les bourrelets qui débordent de mon short. Je me sens énorme.

J'ai réussi à estimer ma grossesse à six ou sept semaines. Il m'a fallu pas mal de décompte de pilules, de jours sur le calendrier et de souvenirs douloureux, mais j'y suis arrivée. Au moins, Damon et moi avons conçu ce bébé quand nous étions heureux. C'est le seul bon côté que j'arrive à distinguer dans cette situation.

D'un pas pressé, j'avance vers le magasin avec Hemingway à ma suite. Je suis en retard. Décidément...

— Excusez-moi.

Noni et Lindsay m'attendaient, mais cette dernière me sourit et me rassure :

— Pas de problème.

— Comment ça va, Noni ?

— Je maîtrise la situation.

Elle sourit et désigne des deux mains ses progrès au magasin. J'examine les étagères pleines, le coin café entièrement prêt et l'ensemble remarquablement propre et bien rangé. C'est une merveille.

— Waouh. En effet.

Noni est réjouie, visiblement fière de son travail. Je suis vraiment contente qu'elle soit là. Si cela rend sa vie plus satisfaisante que travailler au *Petit Resto*, alors tout aura valu le coup à mes yeux. Noni mérite plus que ce qu'elle a reçu. La voir heureuse me donne l'espoir qu'un jour, je pourrai l'être à nouveau.

— Très bien, Lindsay, allons discuter. Noni, viens aussi.

Je leur fais signe à toutes deux de me suivre. Quand Noni s'étonne, je lui affirme :

— Oui, toi aussi. On est une équipe, tu sais.

Noni ne réplique pas et nous emboîte le pas. Sur le chemin, j'attrape le tabouret derrière la caisse et le traîne dans la petite pièce.

— Alors, Noni, comme tu es la directrice du magasin, je vais avoir besoin de ton avis.

Elle se couvre la bouche d'une main et écarte les yeux.

— Directrice ? fait-elle doucement.

— C'est ça. Directrice.

Lindsay adresse un gentil sourire à Noni, et je ne peux m'empêcher de l'imiter. Noni se relève d'un bond et me prend dans ses bras. Avec ces satanées hormones, je dois lutter contre l'émotion. Ça me touche qu'elle soit à ce point ravie de son titre.

— Merci, Jo, me dit-elle avec effusion.

— Ne me remercie pas, tu as bien gagné ton poste. Sans toi, je serais dans la mouise.

Je la détache de moi et essuie une larme traîtresse sur sa joue. Je commence :

— Allez, halte aux débordements.

J'observe les deux femmes en face de moi et remarque qu'elles affichent un air entendu.

— Putain, mais Brian ne sait pas se taire !

Je m'assois au bureau du Capitaine et enfouis mon visage dans mes mains, trop gênée pour les regarder et certaine que je vais me mettre à pleurer.

— Allez, Jo, me dit Lindsay. Tout va bien se passer. Un bébé, c'est l'une des meilleures choses au monde.

— Je te promets que ce n'est pas si horrible, Jo, ajoute Noni.

Je relève la tête. Tout comme moi, elles ont toutes les deux reçu de mauvaises cartes, mais elles semblent s'en être sorties. Noni est pratiquement une nouvelle femme ces jours-ci et Lindsay représente l'image même de la résilience face à l'adversité. Elle a perdu son travail et élève un beau petit garçon. Pour aucune des deux, il n'y a d'homme dans le tableau.

— Je ne sais pas si je peux le garder, je reconnais en me couvrant de nouveau les yeux.

Noni pince les lèvres avec compassion et détourne le regard. Lindsay se contente de hocher la tête. Brian a dû leur raconter la venue de Damon au loft et tout le reste.

— Sache que, quelle que soit ta décision, je te soutiendrai, commence Noni. Ne laisse pas la peur parler pour toi. Il n'y a qu'avec ta tête et ton cœur que tu peux faire le meilleur choix. Tu comprends ce que je veux dire ?

Je pousse un soupir. Noni est comme Gramz, excellente pour donner des conseils. C'est ainsi que j'ai toujours imaginé que ma mère me parlerait si elle était encore en vie. *Oh, mon Dieu. Gramz est-elle au courant, elle aussi ?*

— Tu me ressembles tellement, Jo, poursuit Noni en me prenant la main. Je me souviens quand je t'ai vu entrer au *Petit Resto* la première fois : j'ai cru que quelqu'un me faisait une sale blague. Tu n'avais pas d'argent en poche, tu paraissais malheureuse, sans domicile et seule, exactement comme moi dans ma jeunesse. Et maintenant, regarde-toi. (Elle me désigne tout entière.) Tu es une chef d'entreprise, belle, forte et motivée qui attend peut-être son premier bébé. Si entre Damon et toi, ça ne marche pas, cela ne change pas qui tu es, ni le chemin que tu as parcouru. (Elle s'interrompt et me presse la main.) Même si tu ne fais plus partie de lui, tu restes toi-même.

Son allusion à ma relation ratée et à la grossesse non programmée manque de m'achever. Je respire profondément et m'évente, m'efforçant de repousser les larmes. C'est ridicule, je ne pleure jamais autant. Noni et Lindsay s'esclaffent toutes les deux, sachant très bien ce que je traverse.

— Je déteste quand les hormones travaillent, je dis en gémissant.

Cela ne fait que redoubler le rire de ces deux femmes qui sont des modèles pour moi. *Si Gramz pouvait être là aussi...* Malgré moi, je me suis demandé si Damon ou Brian allait l'emmener voir Noni. Ce n'était pas moi qui allais le faire, sachant que Damon voulait m'éloigner de lui, mais ce serait bien d'elle de se faire conduire par quelqu'un d'autre.

— Revenons à nos moutons, dis-je soudain en tapant des mains et me tournant vers Lindsay. Il t'intéresse, ce boulot ? Il nous faudrait quelqu'un pour tenir la caisse, recevoir les clients et s'occuper de tout ce qui pourrait surgir comme problèmes inattendus. Comme commander de quoi manger le midi.

Je me fends d'un grand sourire en espérant avoir allégé l'ambiance. Lindsay est un peu étonnée par mon attitude sans détour, mais elle confirme avec enthousiasme :

— Absolument.

— Noni, on l'embauche ?

Noni nous regarde tour à tour.

— Bien sûr, conclut-elle.

— Alors c'est réglé. Vous n'avez plus qu'à vous y mettre. Lindsay, Noni va te faire visiter la librairie et t'expliquer nos projets. Si tu as besoin de quelque chose, viens me voir.

Elles partent sur-le-champ dans la librairie s'atteler aux tâches que Noni aura prévues pour aujourd'hui. Connaissant ma collègue, je suis sûre que le café et les viennoiseries figureront en tête de liste. À ses yeux, la nourriture équivaut à l'amour et elle est toujours prête à en bombarder tout notre petit cercle étrange. C'est tout ce qu'elle connaît. La bonne nourriture et les super-conseils. Je l'adore.

L'esprit préoccupé, j'ouvre le moteur de recherche dans mon ordinateur. Je dois décider quel est le meilleur choix pour moi et me lancer. Cela fait mal de m'imaginer dans dix ou douze ans, sans Damon et avec un préado qui lui ressemblera trait pour trait.

Je ne pense pas pouvoir endurer cette vie seule. Mon existence est un désastre et y faire entrer un enfant ne serait vraiment pas juste pour lui. Quel droit aurais-je de bousiller la vie de ce gosse avant même qu'il ne pousse son premier cri ? Je dois explorer mes différentes options et considérer que la nuit porte conseil. Avorter ? Le faire adopter ? Le garder ? Je ne sais pas pourquoi, je pense à ce bébé comme à un garçon. *Bébé Damon Cole.*



## Envies

Des millions de résultats s'affichent quand je tape les termes clés grossesse, IVG et adoption. Je me sens complètement dépassée par la mer d'informations qu'on trouve, et j'essaie simplement de rester à flot.

L'adoption semble être une bonne idée, mais je ne peux m'empêcher de me demander si ce ne serait pas trop difficile d'abandonner un bébé que j'aurais porté neuf mois. J'ai peur de créer un lien avec lui qui serait trop fort pour que j'envisage d'aller jusqu'au bout. Et si je passe toute la grossesse à me préparer à le confier à des parents adoptifs déterminés, pour reculer ensuite ? Je me sentirais très mal d'avoir fait ça à des gens qui méritent sûrement d'avoir un enfant. Mais un autre problème qui se pose, c'est qu'il courrait le risque d'être adopté par un monstre. Je sais que les conditions d'adoption sont très strictes, mais on ne sait jamais. Et si je me retrouvais dans le cauchemar que Noni vit maintenant ? Découvrir qu'à un moment donné, quelqu'un a fait du mal à l'enfant sans être en mesure de rectifier la situation ? Il y a trop de possibilités.

Si j'optais pour l'adoption, je me demanderais toujours où est mon bébé, avec qui il est et s'il est heureux et en bonne santé. Ce choix me terrifie et me serre le cœur.

L'interruption de grossesse ne me paraît pas mieux. En fait elle me paraît pire. D'instinct, je porte les mains à mon ventre, prête à protéger ce minuscule être humain contre tout. Mais... si c'était de moi qu'il devait être protégé ? Si j'étais condamnée à bousiller tout ce que je touche, y compris un enfant innocent ? Cette perspective rend l'avortement moins effrayant. Il va falloir que je me penche davantage sur cette solution. Comment ça se passe, d'abord ?

Sur un bout de papier, je note les coordonnées d'une agence d'adoption et d'une clinique qui effectue les IVG. Je prendrai ma décision demain. J'espère.

Je ferme le navigateur et m'enfonce dans mon siège. Je me sens épuisée.

Je suis presque arrivée à ma voiture quand la BMW de Damon arrive à toute vitesse dans le parking de la clinique. Il s'arrête dans un grand couinement de freins et saute de son véhicule avant même qu'il ne soit complètement arrêté.

Les yeux fous, la respiration saccadée, il me demande d'un ton paniqué :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Est-ce qu'il surveille mon ordinateur ? Est-ce qu'il y a une puce dans ma voiture ? Sinon, comment aurait-il pu savoir où je suis ? Je ne l'ai jamais vu comme ça et je ne sais pas quoi dire. Incapable de trouver mes mots, je regarde vers la clinique, puis vers lui. J'ai aussitôt honte qu'il m'ait vue ici et sache que j'ai envisagé cette option pour notre bébé et moi.

— Je...

J'ai plus de mal que d'habitude à formuler mes pensées.

— Oh, mon Dieu. Merde ! crie-t-il. Joséphine, tu n'avais pas le droit ! (Je me crispe en entendant le ton qu'il emploie et regarde autour de nous s'il y a du monde pour voir ce spectacle embarrassant.) C'est notre bébé. C'est à nous deux de prendre la décision. Pas à toi toute seule !

Son timbre sec me hérisse et, le doigt pointé sur lui comme un pistolet chargé, je grince :

— Parce que ça t'intéresse ? Comment m'as-tu trouvée ? Retourne à ta pouffiasse du jour et laisse-moi tranquille. C'est mon corps et donc ma décision.

— C'est Brian qui m'a dit que tu parlais de ça... Comment as-tu pu venir là toute seule ?

Toute colère évaporée, il paraît défait et au bord des larmes.

— Évidemment, c'est Brian ! Il est incapable de garder quelque chose pour lui. Je n'ai rien fait, d'accord ? Je venais juste me renseigner, je reconnais avec faiblesse.

La prochaine fois que je vois Brian, je l'étrangle. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi cancanier.

Je vois Damon pousser un grand soupir – *de soulagement* ? Il s'avance vers moi et me prend par le bras pour m'amener du côté passager de sa voiture. Aussitôt, je crie :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Il faut qu'on parle.

Damon regarde autour de lui comme pour s'assurer que personne ne nous a vus, ce qui ne fait que m'irriter encore plus.

— Tu as peur que Carrie nous ait vus ?

L'amertume dans ma voix est révélatrice. Sans répondre, Damon ferme ma portière et, d'un pas décidé, contourne le véhicule. Il s'installe au volant et tourne la clé pour faire rugir le moteur. Il s'insère dans la circulation, vers une destination inconnue.

— On va où ?

— Dans un endroit où on peut discuter, répond-il sans même me regarder.

— Euh, d'accord, Damon, je veux bien venir avec toi. C'est trop gentil d'avoir proposé.

Un quart d'heure plus tard, Damon arrête sa voiture devant la maison qui aurait aussi dû être la mienne. C'est douloureux de revenir ici. La première fois que je suis venue, c'est le jour où il m'a demandée en mariage. Je n'avais jamais été aussi heureuse de ma vie.

Damon saute de son siège et contourne l'automobile pour m'ouvrir la portière. Il me tend sa grande main, que j'attrape ; c'est comme me retrouver chez moi. Une angoisse pure naît au creux de mon estomac. Cela faisait mal d'être loin de lui, mais être aussi près, le toucher, c'est insupportable.

Dès que je suis rétablie sur mes pieds, il relâche ma main. À cet instant, je me consume de l'intérieur. Encore une fois. Je le suis dans la maison, il m'emmène au salon et me fait signe de m'asseoir.

Je m'installe dans le canapé et le regarde.

— Écoute-moi, ordonne-t-il d'une voix calme. Quoi qu'il arrive, ne va pas penser que je ne veuille pas de notre enfant. Peu importe ce qui se passe entre toi et moi, c'est mon enfant aussi, fait-il en désignant mon ventre, comme si j'étais sous un projecteur. Tu ne peux pas prendre des décisions le concernant sans moi, fait-il d'un ton désapprobateur. Ce n'est pas normal, Joséphine.

— Mais je pensais... tu as fait comme si tu n'en avais rien à faire, ni de moi, ni de ma grossesse. Tu es parti alors que tu savais que je venais de faire un test ! Et quand je t'ai vu au *Ga Tan* avec Carrie...

— Je n'étais pas venue avec elle. Elle déjeunait avec un client, et moi, je retrouvais Mike. Elle m'a alpagué et m'a demandé où tu étais. Je lui ai dit que nous avions rompu...

— Non. C'est toi qui as rompu avec moi, je te rappelle. Il n'y a pas eu de nous.

Damon frotte l'arête de son nez parfait, l'air frustré.

— Bref, je lui ai expliqué qu'on n'était plus ensemble et elle s'est imposée à notre table jusqu'à ce que je lui dise de partir.

— Tu l'as chassée ?

— Tout à fait. Il fallait que je m'assure qu'Andy n'était pas en train de coucher avec toi dans mon loft. Ou coucher avec toi tout court.

Il marmonne cette dernière partie, surtout pour lui-même, mais je me demande si c'est une question de territoire ou si, quelque part, il me considère toujours comme sienne. Écarter cette petite lueur d'espoir est la seule chose logique à faire. L'espoir a le chic pour me dévaster. Je ne compte pas me le permettre à nouveau.

— Andy ne va pas coucher avec moi du tout. Jamais. Je lui ai parlé de ma grossesse.

— À qui d'autre l'as-tu dit ?

— Personne à part lui. Par contre, Brian est allé le raconter à Lindsay, et aussi à Noni.

— Oh, fait-il, mal à l'aise à la mention de sa mère.

Prenant garde de ne pas aller trop loin, je lui demande :

— Tu lui as parlé ?

— Ouais, avoue-t-il, l'air si plein de regrets que je ne peux que me sentir désolée pour lui.

Certes, nous ne sommes plus ensemble et il m'a fait souffrir, mais cela ne change rien au fait que je l'aime. Cela n'étouffe pas automatiquement mon désir de le voir heureux. Et je déteste toujours son père de nous avoir fait subir ça à tous. Je précise :

— J'ai discuté avec elle ce matin.

Je prends note d'arrêter d'être aussi égocentrique et de demander à Noni comment ça s'est passé, pour lui offrir mon épaule si elle en a besoin.

Il fait un signe de tête et regarde par terre.

— Bien.

Cette conversation n'a pas mis longtemps à tourner court. Comme ce n'est pas moi qui l'ai entamée, je ne sais pas quoi dire.

— Jo, promets-moi que tu vas faire attention et prendre soin de toi et de notre bébé.

Damon s'approche encore et pose la main sur mon bras. Son contact est comme je l'ai toujours connu, doux et chaleureux, mais ferme. Je hausse les épaules.

— Il va sans doute falloir que je prenne rendez-vous pour une consultation médicale, mais en dehors de ça, je pense faire tout ce qu'il faut.

Damon me relâche et, aussitôt, je crève d'envie qu'il me touche encore.

— Je vais dire à Brian de te prendre rendez-vous chez un bon praticien, m'assure-t-il. Je réglerai les frais, bien entendu.

— D'accord. Bon, il faudrait me ramener à ma voiture.

Je dois partir d'ici. Mon premier instinct est de ne pas apprécier ce réflexe de vouloir tout payer, mais je sais que Damon est comme ça et je suis un peu trop dépassée par les événements pour me mettre en colère. Je suis très fatiguée et je dois retourner aux toilettes. Ah oui, et au fait, je suis enceinte. Pourtant, mon humeur ne change pas l'impact qu'il a sur moi. Ça n'a jamais joué. Devoir m'asseoir à côté de lui, c'est comme si j'étais une ancienne alcoolique à qui on agitait une pinte de bière sous le nez.

Damon est ma drogue et il me manque, tout comme le fait de planer avec lui. Être aussi proche de la faiblesse que j'aime tant, c'est dangereux. Il me cause des symptômes de manque trop intenses à gérer. Son odeur envahit mes sens, s'insinue dans mes veines et me laisse avec l'envie irrésistible

d'en avoir davantage. Je crois que, quelque part dans mon cœur brisé, j'espère encore qu'il me prendra dans ses bras comme une demoiselle en détresse et me suppliera de revenir à la maison. Cependant la partie raisonnable de mon cerveau me souffle qu'il vaut mieux ne pas trop espérer. Si je veux avoir des chances de guérir, je dois me tenir à l'écart autant que possible. Je ne peux pas croiser les doigts des mains et des pieds pour que nous arrivions à régler les choses. Damon n'aime pas beaucoup parler de toute façon, surtout en ce qui concerne son passé et sa famille. Notre relation s'est toujours déroulée comme il le souhaitait. Cela ne changera pas. Damon Cole est ainsi et je ne peux pas me laisser embarquer par des fantasmes.





## Cauchemar

Je frappe trois fois à la porte. Ce n'est que ma deuxième venue sur les lieux depuis que Noni a commencé à louer la maison du Capitaine. C'est toujours difficile pour moi de voir ses affaires au lieu de celles de mon regretté patron, sa vie mise de côté comme s'il n'avait pas existé, mais Noni s'est toujours montrée extrêmement délicate sur le fait que le fourbi du Capitaine soit stocké ici. Encore quelque chose qui me rappelle que Noni a un cœur d'or et que le Capitaine n'est plus là.

J'attends à la porte, mais elle ne répond pas. *Qu'est-ce qui se passe, Noni ?* J'extirpe mon téléphone de la poche arrière de mon pantalon et vérifie que je n'ai pas manqué d'appels ou de messages de sa part, mais rien. Elle m'a pourtant demandé de passer pour discuter, alors me voilà. La connaissant, elle est sans doute à la cuisine en train de préparer du bon café et une fournée de cookies, comme si j'étais une invitée d'honneur. Noni est toujours pleine d'attentions. Sans trop réfléchir, je tourne le bouton : la porte d'entrée s'ouvre sans résistance.

— Noni ! Je suis là !

Je me dirige vers la salle à manger, où j'entends un gémissement assourdi suivi d'une respiration nasale laborieuse. Cela me rappelle aussitôt des souvenirs douloureux de la mort du Capitaine.

— Noni !

J'entre dans la salle à manger qui hante mes rêves, maintenant plus que jamais.

La vision devant moi sort droit d'un film d'horreur de série B et à peine ai-je avancé d'un pas que je m'immobilise. Noni se débat sur l'une des chaises, où elle est attachée avec du gros scotch solide. Bouche bée, j'agrandis les yeux et mes larmes jaillissent. Noni s'agite sur place et crie derrière le bâillon enfoncé dans sa bouche. Avant que mon cerveau n'ait le temps de produire une réaction, je me sens attaquée, par-derrière ou sur le côté, je ne sais pas, mais avec une force brutale. J'ai l'impression que des mains et des bras arrivent de partout pour me tirer dans tous les sens, se posent sur ma bouche et parviennent à étouffer mes cris. Je lutte pour me dégager de mon agresseur, mais d'autres mains retiennent mes bras dans mon dos. Le son reconnaissable d'adhésif qu'on arrache du rouleau emplît l'air autour de moi. Mon cœur manque de s'échapper de ma poitrine. On s'approche de mon oreille et, malgré ma lutte futile, je sens l'haleine qui agresse ma peau avec chaque syllabe que mon agresseur prononce :

— Pas de résistance.

Il est là ! Mon sang se glace. C'est lui, et depuis l'accident, c'est la première fois que je me sens complètement à la merci de ce monstre qui a fait voler mon monde en éclats. Je suis vulnérable, tout comme mon bébé.

Le scotch est roulé serré et mes doigts gorgés de sang sont vite pris de picotements. Je garde les lèvres pincées, mais on ouvre mes mâchoires et on y insère un tissu couvert de poussière. Avec

frénésie, je regarde autour de moi, sans parvenir à apercevoir qui se trouve dans mon dos. Je sais qu'Edward est là, mais le choc me paralyse. On me retourne et on me traîne sur une chaise à côté de Noni.

Howard. Andy. Alors comme ça, ce bandit volait les chèques de Gramz dans la maison de retraite. Voilà pourquoi il était toujours prêt à lui réparer une chose ou une autre et se montrait toujours sympa avec nous ! C'est pour cette seule raison qu'il a cherché à me séduire. Le salopard !

En revanche, je suis surprise de voir Howard mêlé à tout ça. Lui qui est le chef de la sécurité de l'immeuble et fait partie du cercle de Damon... Il avait notre confiance.

Derrière mon bâillon, je fulmine.

— Sale ordure !

Edward fait signe à Howard de venir à son côté et celui-ci se précipite comme un chien bien dressé. Il lui ordonne de m'attacher, et Howard s'agenouille à côté de moi, corde de nylon en main.

— Je suis désolé, mademoiselle Joséphine. Je n'avais pas le choix. J'ai besoin de l'argent, s'excuse-t-il comme un animal apeuré.

Je gronde :

— Va te faire foutre !

Je suis certaine que même avec le chiffon dans la bouche, mes paroles sont audibles. Je m'élançai vers lui et, surpris, il tombe sur son derrière. C'est une petite victoire.

À ce moment, un coup puissant explose sur ma joue, si fort que je vois des teintes fluorescentes de jaune, de vert et de rose. Pendant un long moment, ma vision reste brouillée. Ma tête lourde ballotte sur un côté. Je sens de la chaleur sur ma joue, probablement du sang provenant d'une entaille. J'entends les petits cris de Noni et j'essaie de mon mieux de ne pas pleurer. Saleté d'hormones et de douleur.

Un goût métallique, facile à reconnaître, inonde ma bouche. Avec ma langue, je parviens à me rendre compte que toutes mes dents sont toujours en place, mais que mes molaires du haut ont infligé une coupure assez profonde à l'intérieur de ma joue. Je sens la partie gauche de mon visage palpiter au rythme de mon cœur, avec une force impressionnante, ce qui le fait encore plus gonfler et se gorger de sang. Je n'ai d'autre choix que d'avalier le sang dans ma bouche, sinon je vais m'étrangler. Je me concentre donc sur le fait de déglutir et de ne pas vomir tant qu'il coule. Avec ma joue qui enfle, ma peau tire de plus en plus.

Pendant le temps qu'il me faut pour rassembler mes pensées, Howard m'a attaché les jambes à la chaise et Andy-les-doigts-d'or a encore une fois prouvé sa dextérité en me liant les bras au dossier. Tournant la tête, je constate que Noni est exactement dans la même position que moi. Attachée, bâillonnée et en sang. Nous sommes comme des jumelles, à part pour un détail : le visage doux de Noni exprime une peur sans nom tandis que moi, je suis furieuse.

Je suis en rage et je n'ai qu'une envie : corriger ces deux salopards, dans n'importe quel ordre ! L'instinct de lutte que j'ai cultivé quand j'étais enfant prend le dessus et je le suis. Je tuerai ces monstres si j'en ai l'occasion. Je les couperai en deux, des testicules à la tête. Comme possédée, je les dévisage chacun à leur tour, sans avoir peur des violences physiques qu'ils vont m'infliger avec satisfaction. Je tiendrai le coup. J'encaisserai tout, parce que la colère me permettra de survivre, de la même façon qu'elle m'a permis de traverser toutes ces années sans mes parents. La rage me guidera, me sauvera, et sauvera peut-être aussi Noni. Il est possible qu'on m'enterre dans le désert sous peu, mais, putain de merde, je lutterai chaque seconde tant que j'en serai capable.

— Sympa, la maison que t'a laissée ce vieux connard, Joséphine, me provoque Edward, qui s'assoit face à Noni et à moi.

Il se trouve à moins d'un mètre, pratique pour l'atteindre. Avec un sursaut, je tire sur les liens qui me retiennent en espérant qu'au moins l'un de ces pauvres ratés ne sait pas faire les nœuds. Edward, à moitié saoul, s'esclaffe comme le vrai minable qu'il est.

— Va te faire foutre !

Il est clair qu'il m'a entendue à travers mon bâillon, car il bondit sur ses pieds, prend son élan et me lance son poing en pleine figure. Difficile de savoir où il m'a tapée, car toute ma tête tourne. La douleur insoutenable se réverbère partout en moi. Le sang me monte à la bouche, et vite, je le ravale. Les narines gonflées, j'essaie de reprendre mon souffle. C'est vraiment inconfortable de respirer la bouche couverte. On ne s'en rend jamais compte avant d'y être obligé.

Pendant que je tente d'étouffer la douleur, j'entends les cris désespérés et de plus en plus forts de Noni. Savoir qu'ils sont causés par l'homme qui l'a tant fait souffrir me donne envie d'avoir une force surhumaine afin de pouvoir l'arracher à sa chaise et de la sortir d'ici. Je voudrais la protéger de cette abominable créature en face de nous. Ses hurlements effrayés ne font qu'augmenter ma résolution de nous dégager de cette horreur.

— Vas-y, salope ! Redis un peu ça ! me crache Edward à quelques centimètres de mon visage.

Les effluves de l'alcool et du tabac ajoutés à sa mauvaise haleine suffiraient à faire vomir n'importe qui. Avec un gémissement, je détourne la tête pour éviter cette puanteur. Ses yeux bleus injectés de sang sont les plus sombres que j'aie jamais vus. Il y a quelque chose de mauvais dans cet homme et je suis sûre que c'est inné. Il est impossible que l'éducation de Gramz en soit responsable. Elle n'aurait pas pu le transformer en un tel monstre.

— Tu sais, Jo, tu serais surprise de savoir tout ce que je connais sur toi, déclare-t-il en pointant un doigt sale sur mon front, sa bedaine tremblant de bon cœur sous son rire. Ça t'intéresse ?

Je commence à faire non de la tête, mais je me ravise dès que le mouvement la rend encore plus douloureuse. Au lieu de réagir, je regarde vers Noni. Je me concentre sur elle et prie pour qu'un plan d'évasion brillant se forme dans mon cerveau embrumé.

— Je sais qui tu es, chuchote-t-il d'un ton complice. Je sais que tu étais complètement à sec avant de devenir comme cul et chemise avec mon débile de fils et ma sénile de mère. Maintenant, tu es une sale petite profiteuse. Tu as même monté ma propre mère contre moi ! (Il beugle cette phrase en me postillonnant à la figure, et sa voix qui résonne rend mon mal de tête encore plus atroce.) Et puis il y a ça, ajoute-t-il en désignant Noni. C'est merveilleux. Tu n'imagines pas mon enthousiasme quand j'ai compris que tu avais retrouvé cette sale pute.

Noni grimace à son insulte. Ce que j'aurais préféré qu'il lui fiche la paix... Je ne souhaitais pas qu'elle se retrouve mêlée à ces horreurs. Je ne sais pas ce qui fait imaginer à Edward, dans son cerveau débile, que je suis responsable de ses malheurs. En fait, je suis sûre qu'il s'est enfoncé tout seul et ne trouve pas d'échappatoire. C'est un ivrogne sans logique, très doué pour reprocher aux autres sa vie ratée.

— Je t'ai raconté deux-trois trucs, alors toi, qu'est-ce que tu as à me dire ?

D'un geste vif, il a arraché le chiffon. Je m'humecte les lèvres et l'intérieur de la bouche, puis d'une voix rauque, je parviens à articuler :

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Où est le fric ?

— Quoi ? Quel argent ?

— Le fric de ma mère !

— Je... j'en sais rien. Je n'ai rien à voir là-dedans.

Mon esprit tourne si vite que j'ai du mal à y voir clair. Je ne sais pas de quel argent il parle. Le sang qui coulait quelque part au-dessus de mon sourcil a séché sur mon œil. Quand je bats des cils, ça colle, ce qui me distrait. Je ne me rappelle pas que Damon et Gramz m'aient reparlé de l'argent manquant ou de ce qu'elle allait en faire. Damon devait s'en occuper, et j'en suis restée là. Avec Damon, il est inutile de causer affaires. Il n'aime pas beaucoup communiquer à ce sujet, et une fois qu'il a pris les choses en main, les chèques falsifiés sont clairement rentrés dans cette catégorie.

— Ne me mens pas ! Je sais que t'es au courant !

— Stop ! Laisse-moi réfléchir, bordel !

J'essaie de gagner du temps pour comprendre de quoi il parle. L'argent de Gramz, l'argent de Gramz... Où est-il ?

— La dernière fois que j'en ai entendu parler, Damon s'occupait des comptes après avoir découvert que de l'argent manquait.

La compréhension illumine mon cerveau en compote. Andy !

Sans prendre le temps de réfléchir, je cherche des yeux Andy, qui est adossé au mur derrière Edward, se servant dans une boîte de fruits secs comme s'il était dans un bar en train de draguer. Le salopard.

— Toi !

Il hausse les épaules d'un air tranquille et m'adresse un clin d'œil.

— Moi, confirme-t-il.

— Tu faisais mine d'être mon ami ! Tu as essayé de... tu voulais me baiser, espèce de... de salaud !

L'insulte est bien faible, mais c'est celle qui domine mes pensées. Au souvenir de sa bouche sur la mienne devant le loft après le restaurant, j'ai la nausée.

Andy ricane et fourre dans sa bouche de connard une nouvelle poignée des provisions de Noni. Dégoûtée, je lance :

— Il va tous vous tuer.

En entendant mon avertissement, Howard, assis à côté des fenêtres de la façade, sans doute pour monter la garde, se retourne vers moi. L'inquiétude dans ses yeux me confirme qu'il sait que Damon n'était pas un homme dont on peut se moquer. Puis il rencontre le regard inflexible d'Edward et se remet à surveiller les abords de la maison.

— Howard, c'est sans doute vous qu'il tuera en premier, simplement parce qu'il vous faisait confiance, je le préviens.

Je me retourne vers l'avant, juste à temps pour voir Edward faire signe à Andy, et je comprends que je viens de m'attirer encore une pluie de coups. Andy-les-doigts-d'or abandonne son en-cas sur la petite table du Capitaine et accourt, comme le bon petit travailleur qu'il est. Quand il porte la main à ma mâchoire, je ne résiste pas. Je le laisse m'ouvrir la bouche tandis qu'Edward avale encore une longue gorgée de liquide couleur ambre, puis fourre le satané chiffon entre mes dents. Il émet un sourire satisfait et déclare :

— Damon ne fera rien à personne.

*Qu'est-ce que ça veut dire ? Où est Damon ? Que vont-ils lui faire ?*

Le petit cri de Noni attire mon attention sur elle et, aussitôt, j'ai l'impression d'être la seule à ne pas savoir quelque chose d'important. Mon Grand Mec envahit mes pensées et avec lui, le bébé que je porte. L'enfant de Damon.

Andy me passe l'index sur la mâchoire, me forçant à reculer à ce contact déplaisant. Je relève des yeux hargneux vers lui, espérant qu'il comprend le message que je lui envoie.

— Dis donc, tu es mignonne avec la bouche ouverte, Jo. J'aimerais bien tester ce qu'il y a sous tes vêtements, susurre-t-il, d'une voix ignoblement sincère.

— Andy, on doit parler.

Edward l'emène dans la cuisine, laissant à Howard le soin de nous surveiller toutes les deux. Dès qu'ils ont quitté la pièce, je me tourne vers l'agent de sécurité et lui envoie une requête silencieuse. Il nous évite, comme s'il était trop difficile de contempler la scène devant lui.

— Howard, dis-je d'une voix étouffée. Aidez-nous. (J'espère qu'il peut comprendre ma supplique très simple.) Ne faites pas ça.

Il ferme fort les yeux et baisse la tête. Il se doute que, quel que soit le montant qu'il reçoive, cela ne compensera pas ce que Damon leur fera à tous les trois.

— Pardon, marmonne-t-il faiblement avant de se détourner vers les stores pour regarder dehors. La partie rationnelle de mon cerveau sait qu'il veut acheter le traitement nécessaire pour sauver son père, mais l'autre, énervée, a envie de lui flanquer une dérouillée d'être un traître et un vendu.

Edward revient dans la pièce, suivi d'Andy, et fait craquer ses doigts comme un grand chien.

— Voilà comment on va procéder, petite salope, gronde Edward en m'arrachant le bâillon. Il me faut du flouze. J'en dois un paquet à des gens dangereux, t'en trouverais même pas dans tes bouquins, des comme ça. J'allais leur payer ma dette quand, d'un coup, l'accès au blé m'a été coupé. Maintenant je vais devoir l'obtenir de mon couillon de fils pour financer ma vie au Mexique. La seule chose qui te donne de la valeur, c'est ton « état ». Il t'a peut-être larguée, mais par chance, t'as un polichinelle dans le tiroir, ce qui te rend très précieuse aux yeux de mon fils. Ça a toujours été une mauviette.

Les yeux écarquillés, je comprends. C'est Andy qui l'a mis au courant. Je commence à calculer où ça nous emmène, et c'est le pire scénario. Ils veulent de l'argent, des tas, et ils vont m'utiliser pour faire chanter Damon. *Comment a-t-on pu en arriver là ?* Ce genre de conneries n'arrive que dans les films. Dans la vraie vie, personne ne se fait kidnapper pour une rançon. Les malfaiteurs tuent leurs victimes, puis essaient de leur mieux d'échapper à la police. Edward ne va pas nous laisser partir. Sinon, il ne me donnerait pas les détails de son plan. Nos ravisseurs n'ont pas fait d'effort pour masquer leur identité ou déguiser leur voix. Ils n'ont pas l'intention de nous laisser vivre : *pas de témoins*. La voix rageuse, je réponds :

— Allez au diable !

Puis je lui crache au visage. Si j'avais réfléchi, j'aurais évité de m'attirer encore des coups, qui vont mettre en danger mon bébé. Je ne peux plus me permettre d'agir impulsivement quand mon enfant est en jeu.

Edward tire un mouchoir de sa poche et s'essuie le visage.

— Tu vas me le payer très bientôt, m'avertit-il d'une voix qui m'apprend qu'il est sincère. Donc, poursuit-il en me tirant par les cheveux pour que je le regarde, voilà le plan : tu vas appeler Damon et le faire venir, tout comme elle t'a fait venir, dit-il en désignant Noni d'un regard écœurant. Invente quelque chose, mais amène-le ici.

— D'accord.

J'ai l'esprit qui tourne à toute allure. Il faut que je lui fasse comprendre que quelque chose cloche. *Réfléchis, Jo. Réfléchis !*

Edward fait un signe à Andy, qui trouve mon portable en quelques secondes et lance l'appel. Il me tient le téléphone de façon que je puisse le maintenir entre ma tête malmenée et mon épaule.

Damon ne répond qu'à la troisième sonnerie.

— Allô ?

J'entame la conversation de la voix la plus ferme possible :

— Salut.

— Joséphine ?

L'entendre dire mon nom me fait mal. Le territoire de mon cœur est fragile. Savoir que je vais l'attirer dans ce guêpier m'arrête. Je ne veux pas qu'il soit blessé, ou pire. Peut-être ne veut-il plus de moi, mais moi, je l'aime encore, peut-être plus que jamais. Je dois le protéger. Je poursuis :

— Dis, je me demandais quelque chose.

— Oui ?

Il paraît intrigué, mais j'espère éclaircir les choses.

— Tu te rappelles ce que tu m'avais promis, l'autre nuit, au lit ? Juste après l'emménagement de Gramz ?

Il pousse un soupir, car il se souvient de ce moment partagé.

— Oui.

— J'aurais besoin que tu tiennes cette promesse. Je suis coincée à la maison du Capitaine. J'ai ma voiture qui fait un truc bizarre. Tu pourrais la réparer ?

— Qu'est-ce qui se passe ? m'interroge-t-il, la voix plus grave.

J'entends remuer à l'autre bout de la ligne. Il se prépare déjà à partir.

— Euh, je ne sais pas trop. Mais je ne peux pas arranger ça toute seule, donc viens avec du matériel, d'accord ?

— Si c'est quelque chose de grave, dis n'importe quoi d'autre que non.

— Oui, oui, Noni est là, je réponds d'un ton calme.

— C'est lui, c'est ça ?

J'entends un grand boum, sans doute dû au contact du poing de Damon avec une malheureuse porte ou un bureau.

— C'est ça. OK, à tout à l'heure, dis-je en feignant la tranquillité.

Andy met fin à l'appel avant que je puisse dire autre chose et me bâillonne de nouveau. Il range mon portable dans sa poche et me passe le dos de la main sur le visage avec un « tss, tss » condescendant quand ses doigts arrivent à l'entaille sur mon front.

Maintenant qu'Edward sait Damon en route, il est très affairé, ce qui me rend encore plus en colère et me fait atteindre les sommets de l'anxiété.

— Howard, assure-toi de ne pas pouvoir être vu depuis la fenêtre, aboie-t-il. Andy, poste-toi dans l'entrée pour être caché par la porte quand il arrive. Comme ça, tu seras derrière lui. Moi, je reste là. Une fois qu'il sera à terre, il faudra nous dépêcher. C'est compris ?

Les deux acolytes acquiescent, mais je reste figée. Qu'entend-il par « une fois qu'il sera à terre » ? Je sens mon ventre se nouer douloureusement à l'idée que Damon vient pour tomber dans une embuscade tendue par ces enfoirés. Il se met en danger pour moi, Noni et notre enfant. Je ne supporte pas l'idée qu'il lui arrive quelque chose. Si un malheur devait se produire, je ne pourrais pas me regarder en face.

Au bout de ce qui semble être une éternité, on frappe à la porte. Noni pousse un gémissement et les larmes coulent sur ses joues. Elle a aussi peur que moi. J'entends la porte s'ouvrir, puis des pas résonner et j'attends le désastre.

— Jo, ma puce, où es-tu ? appelle Brian, qui n'a pas sa voix habituelle.

Il est au courant. Damon a dû lui dire qu'il se passait quelque chose. Quel courage a mon cher ami de venir ici ! Selon moi, il vient d'entrer dans un cauchemar.

— Damon m'a envoyé ici pour faire remorquer ta voiture, crie-t-il, toujours à la porte. Tu as déjà appelé l'assurance ?

*Où est Damon ? Oh, mon Dieu, Damon. Où es-tu ?*

Soudain, la porte claque et nous entendons du mouvement, puis un coup sourd. À travers cet horrible bâillon, je crie le nom de Brian, Noni pleure de plus en plus et je la vois fixer Edward. Il a sorti une arme à feu, qu'il pointe vers l'entrée du salon.

— Ta gueule, pouffiasse ! gronde-t-il en agitant son arme.

Il lui donne un grand coup de crosse sur la tête et, aussitôt, elle s'affaisse. Andy apparaît dans l'entrée voûtée du salon avec Brian, qui est affaibli mais lutte toujours contre lui.

— Il n'y a que lui, grogne-t-il.

— Merde ! crie Edward.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Andy, qui retient Brian dans un genre de prise de judo.

Celui-ci a les deux bras pris dans ceux d'Andy et remontés, ce qui force ses épaules à rester vers le bas. Dans cette position inconfortable, le pauvre Brian, qui n'est pas très musclé, est aussi immobilisé que moi sur ma chaise.

Il a un œil ensanglanté, mais m'aperçoit. Il se débat pour tenter d'échapper à Andy. À voir mes amis battus et couverts de sang, je me laisse emporter par l'émotion et me mets finalement à pleurer. Mes sanglots rendent la respiration par le nez d'autant plus difficile et j'ai la tête qui tourne de nouveau. Je tire sur mes liens. Il faut que je me délivre. Je dois aider Brian.

Je croise son regard et il m'adresse un sourire décidé. Puis il lance un pied en arrière et, de toutes ses forces, l'envoie dans le genou d'Andy. Celui-ci pousse un cri d'animal blessé et lâche suffisamment mon ami pour qu'il libère un de ses bras. Après un affrontement, Brian se dirige vers la porte d'entrée, suivi par l'homme d'entretien. Une détonation assourdissante retentit, rendant mes oreilles inopérantes. D'instinct, mes yeux se ferment. Je n'entends qu'un sifflement continu. Je rouvre les paupières pour voir Brian gigoter à terre. Il a été touché. Le sang s'échappe de sa jambe, peut-être de son ventre. Difficile à dire. Je me débats sur ma chaise et crie aussi fort que possible, mais c'est inutile. Je n'ai aucun moyen de l'aider. Sur le ventre, Brian rampe vers l'entrée avec des grognements gutturaux. Il n'arrive à bouger qu'un côté de son corps et même s'il semble irréalisable qu'il parvienne à franchir la porte, mon cœur se serre en espérant qu'il se débrouillera pour y parvenir.

La situation est devenue incontrôlable à une vitesse folle. Je regarde Edward, qui poursuit Brian. Andy, qui s'est baissé au moment du coup de feu, se redresse et attrape une des chevilles de Brian. Edward prend l'autre et, ensemble, ils le traînent malgré ses gémissements de douleur et ses moulinets de bras.

— Lâchez-le !

Je me demande si mes oreilles m'ont trahie ou si je commence à délirer, mais mes yeux trouvent Damon dans la salle à manger adjacente, une arme pointée vers Edward. Il ne détache pas le regard de son père et Andy. Ce salopard d'alcoolique se redresse et se tourne vers Damon avec son propre pistolet. Howard reste à la fenêtre, les mains levées pour se rendre.

— Écarte-toi de lui, exige Damon.

— Va te faire foutre, petit con ! crache Edward.

Tout s'est passé si vite... Je suis terrifiée. J'ai du mal à croire que Damon soit vraiment là. Avec une arme. Il est venu nous sauver. Difficile de garder le contact avec la réalité. J'ai envie de fermer les yeux et de tout repousser le plus loin possible.

— Je veux mon fric, lance Edward, qui agite un peu son pistolet.

— La police est déjà en route, dit Damon, qui regarde Howard, puis Andy, la voix posée. Allez. Fuyez vite et loin, parce que je vais vous retrouver, et à ce moment-là, je vous tuerai.



Howard ne demande pas son reste. Il regarde une fois Edward, puis Andy, puis file vers la porte d'entrée. Andy fait signe à Edward et le suit, courant comme s'il avait le diable à ses trousses. J'espère qu'ils n'iront pas loin. Les policiers vont forcément les retrouver. Ils devraient déjà être arrivés. Que font-ils ?

— Revenez tout de suite ! tonne Edward.

Il n'y a plus que lui et mon Grand Mec maintenant. Impuissante, je regarde Edward braquer son pistolet sur la tête de Damon. Il va tuer son propre fils.

— Du fric ! Tu passes un coup de fil tout de suite et tu fais virer deux cent cinquante mille dollars sur mon compte ! Je veux recevoir ce qu'on me doit.

— Tu n'en as pas assez pris ? répond Damon.

Je perçois le double sens de la question de Damon, et il est on ne peut plus dans le vrai. Edward a fait du mal à tout le monde dans cette pièce. Il a volé l'innocence de Noni et ses rêves. Il a volé toute l'adolescence de Damon. Il m'a volé ma famille. En comparaison, l'argent de sa mère n'est rien.

Au loin, des sirènes retentissent, qui se rapprochent à chaque seconde. Edward semble désespéré et ses mains commencent à trembler sur la crosse de son arme. Il n'a plus de solution. Rien ne s'est déroulé comme il l'avait prévu et il a tout perdu. Il est impossible que Damon lui livre un paquet d'argent maintenant, même s'il en avait envie. Edward a échoué et il le sait. La main de moins en moins assurée à mesure que les voitures de police s'avancent, il éructe :

— T'as toujours été un petit moins-que-rien.

J'ai l'impression que la scène se déroule sous mes yeux au ralenti. Je suis obligée de voir le poing d'Edward se resserrer sur son arme et il vise de nouveau Damon avec assurance. Je ferme les yeux et me prépare au pire. Une nouvelle déflagration assourdissante résonne dans la maison. L'odeur âcre de la poudre imprègne mes sinus, ce qui m'aide à assimiler ce qui vient de se passer.

Je ne devrais pas, et ce doit être mon pouvoir d'autodestruction qui parle, mais j'ouvre les yeux, persuadée que je vais découvrir Damon allongé sur le sol.

En fait, il est debout.

Il est resté dans la même position, le pistolet toujours pointé. Il regarde en bas pour vérifier qu'il n'a pas de blessure, mais il ne saigne pas. Il est là, sain et sauf, et je ne pourrais pas être plus soulagée.

Edward est sur le dos à l'endroit où il se trouvait, une flaque de sang grandissant autour de la tête. Il est mort. Damon a tué son propre père. Le monstre qui le tourmente depuis la naissance est maintenant sans vie à terre.

Le son des sirènes, des pneus qui crissent, suivi d'au moins vingt policiers qui entrent en courant dans la maison attirent mon attention vers l'entrée.

— Lâchez votre arme ! demandent plusieurs d'entre eux.

Damon se baisse lentement et pose son pistolet sur le carrelage. Les agents de police se déplacent à toute vitesse, certains vers Brian, d'autres vers Edward, d'autres encore vers Noni. Il doit y en avoir près de moi, mais tout ce que je vois, ce sont les deux qui forcent mon Grand Mec à s'allonger par terre.

Damon ne lutte pas. La joue au sol, les yeux braqués sur moi, il se laisse faire. J'ai peur que son regard vide ne signifie que cet épisode vient de le détruire à jamais.



## Libre

Je crois que, dans toute cette histoire, le pire est le sentiment d'être volée. Pendant toutes ces années, j'ai eu la librairie, qui a constitué ma base, mon roc. Même sans le Capitaine, je m'en suis tirée parce que ce magasin était ce qui me rattachait à un monde prêt à m'engloutir si je lui en laissais la possibilité. Maintenant, je dois accepter de m'en défaire, tout comme j'ai laissé partir Damon. L'idée de les abandonner tous les deux est un coup dévastateur pour mon cœur déjà soumis à rude épreuve.

Il y a douze jours, j'ai regardé depuis ma civière Damon qui se faisait menotter et entraîner à l'arrière d'une fourgonnette de police. La presse locale en parle sans cesse. Aucune plainte n'a été déposée contre Damon, mais il reste sous surveillance rapprochée des forces de l'ordre et des reporters insistants.

Brian a été emmené à l'hôpital, où il a subi une intervention pour retirer la balle logée dans le haut de sa cuisse. D'après les médecins, il a de la chance de l'avoir reçue là et non cinq centimètres plus à gauche, sans quoi il aurait fait une hémorragie. Il garde sa bonne humeur. Trey trouve « cool » que son oncle soit un héros. Lindsay, elle, s'est fait beaucoup de souci pour son frère et elle est restée à son chevet en permanence. Pour ma part, je ne lui ai rendu visite qu'une fois, car le revoir davantage rendrait mon projet encore plus difficile à accomplir. Il m'a fait tout un cinéma pour m'expliquer que son mec du moment apprécierait la cicatrice. Je crois qu'il en a encore pour une semaine avant d'être autorisé à sortir.

Noni a subi une commotion cérébrale après le coup de crosse du semi-automatique d'Edward, mais elle se remet bien avec l'aide de Gramz. Celle-ci a insisté pour que Noni s'installe chez elle et dorme sur son canapé pendant sa convalescence. Je comprends son besoin de prendre soin de la femme qui lui a donné Damon il y a trente-trois ans.

Quand les infirmiers ont commencé à m'ausculter, la réalité m'a frappée de plein fouet. Je me suis inquiétée pour le bébé. J'ai eu peur de le perdre et cette idée était horrible pour moi. L'échographie m'a révélé ses battements de cœur forts et réguliers, bien au chaud dans mon ventre. Il était là, comme une minuscule personne, esquissant de petits mouvements que je ne sentais pas, complètement détaché du chaos extérieur. Quand les médecins m'ont rassurée sur l'état du bébé, je crois que j'ai respiré profondément pour la première fois depuis des semaines. Voir mon petit ange sur l'écran a rendu ma décision claire. J'ai su à ce moment que je ne ferais aucune démarche pour me débarrasser de lui. Je le garderai à l'abri de tout danger. Je m'éloignerai même de la seule ville que j'aie jamais connue. J'ai quitté l'hôpital quelques heures après, un plan en tête. Je suis retournée au loft et je l'ai mis à exécution.

J'ai le cœur si lourd que je trouve parfois difficile de respirer. La nuit, je somnole au son de mes propres pleurs, mais rien de cette souffrance ne change le résultat : je dois quitter Las Vegas. Il me faut instaurer une nouvelle vie pour le bébé et moi, sans personne d'autre. Maintenant, je sais comment a dû se sentir Noni à dix-sept ans, seule face au monde avec un enfant à venir. Au moins, je suis adulte avec quelques compétences... Cela dit, je ne suis pas sûre que lire beaucoup et avoir de la repartie m'apporte énormément d'ouvertures pour trouver du travail.

J'imagine que mes parents ont dû être terrifiés de tout recommencer dans un nouveau pays, avec une langue étrangère et tout ce qui s'ensuit. Ils sont des modèles pour moi. Ils me montrent que je suis capable d'en faire autant. Je peux être forte et courageuse ; si ce n'est pour moi, c'est pour mon enfant. C'est incroyable qu'un être aussi petit, qui n'est même pas encore dans ce monde, détienne le pouvoir de modifier ma vie aussi radicalement.

Pour être honnête, je savais depuis le départ qu'une vie avec Damon était vouée à l'échec, mais cela ne fait pas moins mal pour autant. J'ai perdu le Capitaine, abandonné la librairie, fait une croix sur Damon et tiré un trait sur l'avenir que j'imaginai pour moi avec lui. Je me suis résolue à vivre loin de Gramz, de Noni et de Brian. Si j'y réfléchis bien, tous les trois sont liés à Damon, et plutôt que de les obliger à choisir leur camp, je les lui laisse. Il a besoin de leur soutien et, pour ma part, je préfère ne pas m'attacher. Comme une lâche, j'ai changé de numéro de portable pour éviter les conversations douloureuses. Une coupure nette est préférable, non ?

Pourtant, il y a une part de beauté dans ma situation. Je suis libre. Libérée d'un passé qui a été un adversaire immense pendant bien trop longtemps. Libérée des rappels constants qui font remonter des souvenirs trop affreux à endurer. Libérée de la couverture médiatique concernant Damon. Libérée des journalistes curieux. Libérée de la vie que j'ai connue ici. Vegas a été une aventure tumultueuse, et je suis prête à descendre de voiture.

Plus qu'un arrêt avant de prendre la route. Le cimetière apparaît dans mon champ de vision et j'attends que monte en moi le sentiment de crainte qui accompagne chaque visite. Je coupe le moteur de ma voiture, puis me dirige vers les tombes de mes parents et du Capitaine. Je garde les yeux à terre. C'est encore tellement difficile de voir ces pierres tombales en sachant ce qu'elles représentent, la vie et la mort de trois personnes qui ont tant compté pour moi.

Je m'agenouille, les orteils sur le sol.

— Bonjour.

C'est le seul mot qui me vient, alors que j'ai tant à dire, à avouer, à promettre. Je m'éclaircis la gorge en essayant de rassembler mes pensées.

— Je dois vous dire au revoir pour un bout de temps, je parviens à articuler.

J'essaie de garder mes émotions sous contrôle. Ils sont peut-être partis, mais j'ai l'impression qu'ils sont ici avec moi. J'espère qu'ils le sont.

— Je... en fait, je vais déménager à Salt Lake City. Ça ne fera pas trop loin, alors je pourrai passer vous voir plusieurs fois par an. Damon sera en contact avec son enfant. Je sais ce que tu penses, Capitaine. Ce n'est pas vraiment mon genre de ville, mais je vais me débrouiller. Je le dois, avec le bébé qui arrive, tout ça. (Je pose la main sur mon petit ventre et souris.) Ça sera parfait pour prendre un nouveau départ à nous deux. (Je regarde d'une pierre à l'autre.) Je voulais juste vous dire que je vous aime. Tous. (Un sanglot entame ma piètre résolution.) Et vous me manquez énormément. Je voudrais que vous soyez là. J'ai peur d'élever ce bébé toute seule...

— Et tu n'auras pas à le faire.

Je bondis et manque de tomber. Damon s'élance vers moi pour me retenir. Ses mains sont chaudes et réconfortantes sur mes bras. J'essuie les larmes sur mes joues et mon menton et, aplatissant

nerveusement l'ourlet de mon tee-shirt, je demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Damon me prend par le coude et me ramène à ma Volvo. Je ne vois pas sa camionnette ni sa voiture.

— Comment es-tu venu ?

— Mike m'a déposé au portail. Tu veux bien t'arrêter pour m'écouter juste une minute ? S'il te plaît. Donne-moi le temps de m'expliquer, Jo.

Ses yeux chaleureux et suppliants m'atteignent et je croise les bras, prête à l'écouter malgré tout.

— Tu n'as pas besoin de partir. Je ne veux pas que tu partes.

— C'est déjà fait, Damon, dis-je doucement. J'ai un appartement qui m'attend. Tu ne m'as pas appelée, on ne s'est pas revus... Rien n'a changé.

— Alors, annule le bail.

— Tu ne m'as pas écoutée ? Ce n'est pas juste l'appartement. Pourquoi tu ne comprends pas ?

Le son de ma voix est exaspéré, car c'est ce que je suis. Je ne peux pas traverser ça de nouveau. Me donner encore une fois de faux espoirs. Je ne suis pas capable de surmonter cela une nouvelle fois. Notre relation ne fonctionnera jamais et je m'efforce de l'accepter. Mon cœur n'acceptera pas plus d'agressions.

— Je vais arranger tout ça, me dit Damon en posant la main sur ma joue d'un geste tendre qui me fait fondre un tout petit peu. Permits-moi d'arranger ça, ma chérie, me demande-t-il. S'il te plaît, reviens chez nous.

Je plonge mon regard dans ses yeux chaleureux qui me mettent en transe depuis la première fois que je l'ai vu. Ses larmes brillent au soleil et c'est difficile de le voir comme ça.

— Damon...

— S'il te plaît, me supplie-t-il en avançant d'un pas vers moi.

— J'ai peur.

— Tu n'as pas à avoir peur. Je n'ai jamais cherché à te faire mal. Je t'aime. J'essayais de te protéger, et la situation a échappé à mon contrôle. Je n'ai jamais voulu te perdre, ni toi, ni le bébé.

Il pose maintenant la main sur le petit renflement de mon ventre.

— Mais tu...

— Je sais. (Il regarde ses pieds, la culpabilité visible dans l'affaissement de ses épaules, puis relève les yeux sur moi avec un soupir.) Le jour où je t'ai dit de partir, c'est parce que Mike venait de me faire son rapport. Mon père commençait à désespérer et Mike avait l'impression qu'il préparait un mauvais coup. Simplement, on n'arrivait pas à savoir quoi. Il m'a conseillé de te mettre en sécurité, Joséphine. Cela m'a presque tué de te voir le cœur brisé à cause d'un mensonge, mais je n'ai pas eu le choix. Il fallait que je le tienne éloigné de toi et je me suis dit que si tu ne faisais plus partie de ma vie, il te laisserait tranquille.

— Tu aurais dû me le dire ! je m'écrie en serrant les poings pour donner des coups sur son torse musclé.

— Je ne pouvais pas prendre le risque. Je sais comme tu es têtue, et je tentais réellement de te protéger. (Il attrape mon poignet et le serre dans sa main.) Je te connais, mon amour. Tu n'aurais pas lâché l'affaire. Tu ne serais pas partie à moins d'être convaincue que je ne voulais plus de toi. J'aurais aimé attendre que la presse se calme à mon sujet avant de te rembarquer dans toute cette histoire, mais je ne pouvais plus attendre. Je ne pouvais pas te laisser partir.

— Mais... le bébé ! Tu as fait comme si tu t'en fichais royalement, j'objecte, les larmes aux yeux.

— Mais c'est faux. Bien sûr que c'est faux. As-tu idée de la difficulté que j'ai eue à quitter le loft le jour où tu as soupçonné ta grossesse ? (Ses larmes commencent à tomber et il ne les essuie pas.) J'avais tellement envie de rester auprès de toi ! De fêter ça ! Je suis parti en espérant au plus profond de moi que Brian m'appellerait pour me dire que le test était positif. Quand il l'a fait, j'ai su que je devais en terminer avec ça. Tu vas avoir notre enfant, Jo. Mon bébé. Je devais le protéger de ma famille.

Bouche bée, je suis embrouillée, soulagée et en colère à la fois.

— Faire des enfants avec toi, c'est ce que je désire le plus au monde. Plein, si tu veux. Je veux que tu m'épouses. Je veux passer ma vie avec toi à mon côté, Jo. Je voulais que ce soit positif parce que je savais que si tu étais déjà enceinte, j'aurais une meilleure chance de te reconquérir, d'inverser tout ça.

J'enfouis mon visage dans mes mains, car cette fois, je pleure à gros sanglots. Mon cœur ne pourra pas en supporter davantage. Moi qui étais venue dire au revoir, je suis là, dans les bras de Damon, en train d'apprendre que c'était un coup monté.

Que tout était faux.

Il ne s'agissait que d'une mascarade pour attraper Edward.

— Ne pleure pas, ma chérie, me souffle Damon en me pressant contre son torse et en déposant une pluie de tendres baisers sur le lobe de mon oreille. Je t'en prie, ne pleure pas.

Toujours dans ses bras, je m'indigne :

— Tu... tu m'as arraché le cœur !

— Je sais. Je suis vraiment désolée, tu n'imagines même pas à quel point. Laisse-moi me faire pardonner, Jo. (Damon m'attrape par les épaules et me tient devant lui. Il plonge ses longs doigts dans sa poche de chemise et en ressort ma bague de fiançailles, étincelante au soleil. Il lève ma main.) Reviens à la maison, je t'en supplie, complète-t-il en me passant la bague au doigt.

Sans mot dire, je le regarde mettre un genou à terre. Levant vers moi des yeux timides, il passe une main sous mon haut pour la poser sur mon ventre à peine gonflé. Il ferme les yeux et pose la tête dessus.

Il essaie de se racheter et il me dit toute la vérité. Clairement, il veut notre bébé autant que moi. Et il m'aime toujours.

Je sens son pouce imprimer de petites caresses sur mon abdomen. Le voir ainsi, aussi tendre, me fait fondre complètement. Cela me brise le cœur de savoir qu'il a élaboré tous ses mensonges et ce plan parce qu'il m'aime et qu'il aime autant notre bébé. Il a pris tant de risques pour me mettre hors de danger. Il était prêt à me perdre si cela signifiait que j'étais en sûreté. Cela me rappelle le soir de l'emménagement de Gramz chez nous. Il m'a fait l'amour et m'a demandé si je savais qu'il me garderait hors de danger, quoi qu'il arrive. Je le savais alors comme je le sais maintenant. Je lui tire sur les bras pour qu'il se relève.

— Jo, ma chérie, dis-moi que tu vas revenir à la maison. Dis-moi que tu veux encore te marier avec moi.

Ses yeux sont emplis de souffrance et son visage est un masque d'inquiétude. Je ne peux pas le laisser une seconde de plus comme ça.

— Oui et oui. (Ma réponse est simple, mais lourde de la promesse d'une deuxième chance.) À une condition. Noni doit faire partie de la vie de notre bébé. Je l'adore et je sais que toi aussi tu l'aimes, quelque part là-dedans, dis-je en posant la paume sur son cœur. Tu as souffert, mais c'est le moment de rattraper le temps perdu.

— Je sais. C'est ce que je vais faire, promet-il en couvrant mon visage de baisers. Je ne lui en veux pas. Ce n'était pas sa faute. C'est ma mère et nous allons devoir beaucoup dialoguer avant

d'avoir une véritable relation mère-fils, mais nous y parviendrons. Je ferai tout ce que tu voudras. Je t'aime et tu viens de me rendre heureux comme jamais.

En un geste, je suis de nouveau dans les bras de mon Grand Mec et je me complais dans ce sentiment de paix. Je me sens chez moi et c'est un vrai bonheur.

# Épilogue



## Trois mois plus tard

Une fois de plus, j'examine mon reflet dans le miroir. Niveau maquillage, je ne pourrais pas faire mieux. Je me suis passé de l'eye-liner noir fumée et mes cils n'ont jamais été aussi longs et fournis, grâce aux hormones que j'ai tant détestées en début de grossesse. Mes lèvres bien pleines sont couvertes de gloss d'une teinte naturelle rose foncé. Les perles que m'a données Gramz sont en place autour de mon cou et de mon poignet. Comme objet ancien à porter sur moi, ainsi que le veut la tradition, je ne pouvais pas rêver mieux. Noni m'a proposé de s'occuper de ma coiffure et je commence à penser qu'elle sait tout faire. Mes cheveux me tombent dans le dos en grands rouleaux de style années 1920, très glamour. Elle a retenu quelques boucles à l'aide de son peigne argenté favori, ce qui fait office d'objet emprunté. Quand j'ai dit à Brian que nous allions nous marier de façon typiquement Las Vegas, dans une des chapelles qui font les cérémonies à la chaîne, il a bien failli s'évanouir. Je sais qu'il était impatient de s'occuper de tous les petits détails à régler, et j'ai sans doute déçu son âme de fashionista, mais garder notre union intime était la seule façon pour nous de ne pas être poursuivis par les médias. La frénésie médiatique concernant la séquestration et la mort d'Edward qui en a découlé s'est légèrement calmée, mais il y a encore des reporters qui ne ratent pas la moindre occasion de nous poser des questions.

Le rapport de Mike s'est révélé incroyablement précis. Edward avait de grosses ardoises chez différents bookmakers de luxe de la ville. Il était aux abois et se noyait dans l'alcoolisme et les dettes. Andy et Howard ont été retrouvés dans les quelques jours qui ont suivi l'incident et sont tous les deux dans l'attente d'un procès avec une liste de chefs d'accusation longue comme le bras. C'est Howard qui a donné le plus de renseignements, et il a accepté de témoigner au sujet de l'implication d'Andy dans toute l'affaire. Effectivement Edward avait prévu de soutirer à Damon une somme d'argent substantielle avant de fuir le pays, mais nous le savions déjà.

Gramz a très mal vécu la mort de son fils. C'était un connard de pervers, mais ça restait son fils. La plus grosse partie de son deuil, je trouve, est constituée du regret de ne pas avoir pu le convaincre de devenir l'homme qu'elle aurait voulu qu'il soit. Je respecte sa tristesse et je me sens très mal pour elle. Elle est tout autant une victime de ce désastre que nous autres. Par ailleurs, elle a plus ou moins adopté Noni, qui a emménagé dans son appartement. Elles travaillent côte à côte tous les jours à la librairie, où Gramz tient compagnie à Noni et divertit les jeunes clients du café avec ses histoires et ses bouffonneries. Loin de moi l'idée de reprocher à Noni de ne pas vouloir retourner à la maison du Capitaine. Moi non plus, je ne veux pas. Je m'y accrochais parce que j'avais peur d'oublier mon ami, mais le docteur Versan m'a aidée à comprendre que les souvenirs du Capitaine resteront aussi vivaces que je le souhaiterai. Je n'ai pas besoin de garder cette maison pour le conserver dans ma mémoire. La maison est maintenant en vente depuis deux mois, mais les acheteurs potentiels ne sont pas

encouragés par son histoire. Bien entendu, Élise a été choquée et affligée de savoir que son père avait été tué par son frère. Cependant, elle ne lui en a pas voulu. Malgré sa peine, elle était soulagée que personne d'autre n'ait subi de blessure fatale. Tout de suite après avoir appris la nouvelle, elle est venue voir Damon et nous a tous soutenus. Évidemment, son frère n'a pas dit grand-chose, mais je sais qu'il était content qu'Élise ne le fasse pas culpabiliser. Elle s'est chargée de tout pour l'enterrement d'Edward et a déménagé presque toutes ses affaires dans son garage, de l'autre côté de la ville, pour que ni Gramz ni Damon n'aient à les passer en revue.

— Tu es prête ?

C'est Brian, qui vient passer la tête dans le vestiaire.

— Oui, je crois.

J'approuve en silence mon reflet. À mon côté, Noni et Gramz, les deux femmes les plus importantes de ma vie, sourient et donnent leur approbation.

— Damon voulait que je te donne ça, poursuit Brian, qui me tend un petit écrin de velours.

Je souris largement. Ah, mon Grand Mec, ce qu'il peut être mignon ! Quand la boîte s'ouvre avec un grincement, je pousse une exclamation de surprise.

La montre de maman. Elle est de nouveau en ma possession, son tic-tac revenu, fort et régulier. Je la détache et la retourne. Là, je regarde l'inscription en français :

*Colette, mon cœur est avec toi pour toujours.*

Je répète ces mots en anglais dans un murmure.

Il y a quelque chose dans cet objet qui évoque ma relation avec Damon. Elle a attendu. Elle a été usée et endommagée. Pendant un moment, elle n'a plus fonctionné, mais grâce à des soins experts elle tourne de nouveau comme si elle ne s'était jamais arrêtée. Et sous ce beau vernis, c'est ce qui importe. Encore une fois, incapable de retenir mes larmes, je répète ces mots d'une voix éraillée :

— Mon cœur est avec toi pour toujours...

— Allons, ma puce, ne pleure pas, gronde gentiment Brian.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Elle est parfaite. Il est parfait.

— Ça, c'est un peu exagéré, ma puce, plaisante Brian, qui m'attache la montre au poignet et me prend la main. Allez, va rejoindre ton futur mari.

Je souris à mon meilleur ami et prends conscience que je suis sur le point d'épouser l'homme pour qui j'ai été faite. La tragédie a peut-être entouré notre existence pendant longtemps, mais elle nous a rapprochés. Ne pas oublier cette vérité rend l'acceptation de ces moments difficiles bien plus facile.

Nous nous apprêtons à quitter le vestiaire avec Gramz et Noni, mais je m'arrête pour aller chercher sur la coiffeuse mon « objet nouveau », qui fera également office d'« objet bleu » : une toute petite chaussette de bébé. Je prends mon bouquet d'arums des mains de Brian et, précautionneusement, je place la minuscule chaussette au centre du bouquet, sous les fleurs. Notre adorable petit garçon sera là dans quatre petits mois, et c'est une manière pour moi de le faire participer à notre mariage.

— C'est bon, dis-je avec confiance. Maintenant, je suis prête.

Avec un sourire, je regarde Brian rejoindre son poste de témoin à côté de Damon et de Mike Passarelli. Damon a également demandé à Mike d'être son témoin, sachant que nous lui devons tant. C'est grâce à lui que Damon a pu prendre les mesures nécessaires pour nous protéger, notre enfant à naître et moi. Il a monté la garde, observé les moindres faits et gestes d'Edward, pour être prêt à agir le moment venu. Mike a insisté pour finir par convaincre Damon que la meilleure chose à faire était de simuler une rupture, afin que je ne sois plus une cible aussi évidente. Damon ne pouvait pas

prévoir que ma grossesse me ferait non seulement revenir dans le viseur de son père, mais qu'elle faisait de moi la victime idéale. Edward se doutait que Damon ferait n'importe quoi pour son enfant, ce en quoi il avait vu juste.

Et voilà où nous en sommes.

J'esquisse mon premier pas dans l'allée et prends une profonde inspiration pour essayer de calmer les papillons qui volettent dans mon estomac. Damon est... sublime. Toujours aussi beau que d'habitude, devant l'autel, en costume. Il croise mon regard et un message tacite passe. Je le rejoins au bout de l'allée, consciente que je viens de faire le premier pas vers une nouvelle vie avec Damon à mon côté en tant que mari.

Damon m'a dit que tout le monde avait besoin de quelqu'un qui soit là pour veiller sur nous quand la vie nous joue des tours. Dans mon cas, c'est lui. Je sais maintenant, plus que jamais, que ça a toujours été lui.